|  |
| --- |
| Thierry FERAL  Germaniste, professeur agrégé d’histoire spécialiste de la question nazie, directeur de la collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”, chez L’Harmattan, Éditeur  (2008)  Contre le vie mutilée.  Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s  *suivi de*  «T. Feral : un germaniste militant…»  par le Docteur Hanania Alain AMAR, psychiatre  Collection “Civilisations et politique”  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole, professeur de français à la retraite et écrivain, Lac-Saint-Jean, Québec.

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_patenaude_pierre.html>

Courriel : [pierre.patenaude@gmail.com](mailto:pierre.patenaude@gmail.com)

à partir de :

Thierry FERAL

**Contre le vie mutilée. Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s**

*suivi de* **«T. Feral : un germaniste militant…»**

Paris : L’Harmattan, juin 2008, 189 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

Boite_aux_lettres_clair Courriels : Thierry FERAL : [tadf@orange.fr](mailto:tadf@orange.fr)

Michel Bergès : [m.berges.bach@free.fr](mailto:m.berges.bach@free.fr)

Nous sommes particulièrement reconnaissant à M. Michel Bergès, historien des idées politique et directeur de la collection “Civilisations et politique” pour ses démarches fructueuses auprès de M. Thierry FERAL afin d’obtenir son autorisation, accordée le 23 septembre 2019, de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 19 décembre 2019 à Chicoutimi, Québec.

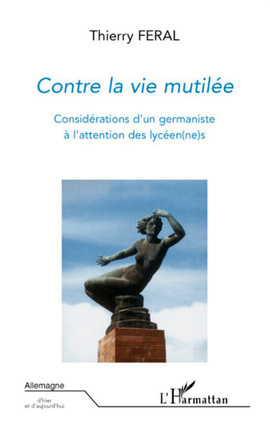
fait_sur_mac

Thierry FERAL

Germaniste, professeur agrégé d’histoire spécialiste de la question nazie,  
directeur de la collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”, chez L’Harmattan, Éditeur

Contre le vie mutilée.  
Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s

*suivi de*  
«T. Feral : un germaniste militant…»



Paris : L’Harmattan, juin 2008, 189 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

Toute notre reconnaissance à ***Michel Bergès***, historien des idées politiques, professeur retraité de l’Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection “Civilisation et politique” pour l’immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

**Michel Bergès**



Travail bénévole :

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html>

Publications de Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html>

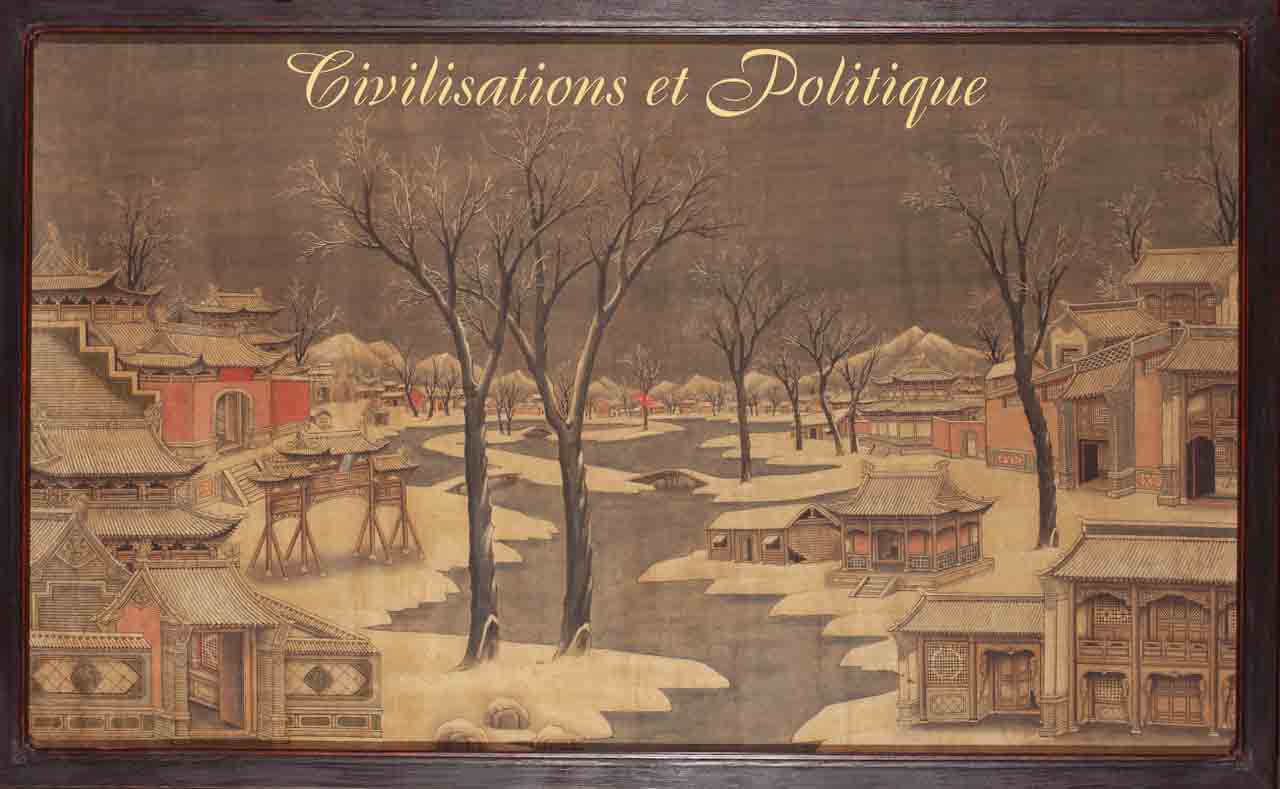
Collection “*Civilisations et politiques*” dirigée par Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html>

Un ouvrage de  
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée  
par  
Michel Bergès

Historien, professeur retraité  
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu



**Contre le vie mutilée.**Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s  
**suivi de  
«T. Feral : un germaniste militant…»**

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#tdm)

La conviction de l'auteur de ces « considérations » est que la réflexion à partir de la culture allemande, dans ce qu'elle a produit de pire comme de meilleur, est appropriée à révéler aux jeunes générations des voies susceptibles de conduire vers ce pays encore fort lointain où la vie - sans pour autant être « paradisiaque » comme l'ont fait miroiter des utopies qui se sont à l'expérience avérées sans lendemain voire mortifères - ne serait plus « mutilée ».

Motiver, par-delà les aliénations multiples, à se situer en « actant » et non plus en « acte », et donc à se constituer un arsenal d'analyse, de compréhension critique et - pourquoi pas ? - de transformation raisonnée de la société, tel fut durant toute sa carrière le « moteur » des cours de Thierry Feral, tant en lycée qu'en faculté. C'est aussi l'ambition de ce petit essai, assorti d'un commentaire du psychiatre, expert-rapporteur à la Haute Autorité de Santé, Hanania Alain Amar.

Thierry FERAL, 61 ans, est germaniste. Professeur agrégé honoraire, auteur de nombreux travaux, on lui doit d’avoir contribué à faire connaître en France les écrivains antinazis Adam Scharrer et Walter Kolbenhoff. Il a fondé et dirige depuis octobre 1997 la collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui” aux Éditions L’Harmattan.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[1]

Contre la vie mutilée

Considérations d'un germaniste  
à l'attention des lycéen [ne] s

*suivi de*

« T. Feral : un germaniste militant... »

[2]

Allemagne d'hier et d'aujourd'hui  
*Collection dirigée par Thierry Feral*

L'Histoire de l'Allemagne, bien qu'indissociable de celle de la France et de l'Europe, possède des facettes encore relativement méconnues. Le propos de cette collection est d'en rendre compte. Constituée de volumes généralement réduits et facilement abordables pour un large public, elle est le fruit de travaux de chercheurs d'horizons très variés, tant par leur discipline, que leur culture ou leur âge.

Derrière ces pages, centrées sur le passé comme sur le présent, le lecteur soucieux de l'avenir trouvera motivation à une salutaire réflexion.

**Dernières parutions**

Pierre-Frédéric WEBER, *Le triangle RFA-RDA-Pologne (1961-1975),* 2007.

Hanania Alain AMAR, *Les savants fous. Au-delà de l'Allemagne nazie,* 2007.

Paul LEGOLL, *Konrad Adenauer,* 2007.

H. A. AMAR, T. FERAL, M. GILLET, J. MAUCOURANT, *Penser le nazisme. Éléments de discussion,* 2007.

Denis BOUSCH (dir.), *Utopie et science-fiction dans le roman de langue allemande,* 2007.

Cécile PRAT-ERKERT, *Les demandeurs d'asile politique en Allemagne,* 2006.

Jan SCHNEIDER, *Johann Friedrich Reichardt et la France,* 2006.

Bénédicte GUILLON, *« Les Amantes » d'Elfriede Jelinek,* 2006.

Jean-Claude GRULIER, *Petite histoire de la psychiatrie allemande,* 2006.

Urbain N'SONDE, *Les réactions à la réunification allemande, en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis,* 2006.

[3]

Thierry Feral

Contre la vie mutilée

Considérations d'un germaniste  
à l'attention des lycéen[ne]s

*suivi de*

« T. Feral : un germaniste militant... »

par le docteur Hanania Alain Amar, psychiatre

L'Harmattan

[4]

© L'Harmattan, 2008

5-7, rue de l'École-PoIytechnique ; 75005 Paris

<http://www.iibrairieharmattan.com>

[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)

harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-05349-6

EAN : 9782296053496

[5]

*« Qu'est-ce que la vie humaine : des efforts parfois vains mais toujours avec le dessein secret de laisser une trace dans ce monde. »*

K. Kadiiski, *Le Crâne de Yorik*

*« Cela commence [...] par des traumatismes ou des tâtonnements auxquels on ne sait même pas donner une forme verbale [...].*

*C'est à la lecture des livres [...] que ces chocs initiaux deviennent questions et problèmes. »*

E. Levinas. *Ethique et infini.*

*« Ce que les jeunes attendent des adultes [...], c 'est d'abord un exemple, une sincérité, une foi en eux-mêmes, mais ce sont surtout des objectifs capables d'entraîner leur adhésion. »*

Dr M. Porot, *Les Adolescents parmi nous.*

*« Quiconque ose se déclarer déterminé  
se sent libre. »*

J.W. von Goethe,  
*Les Affinités électives.*

*« L'intervalle est cruel entre un grand projet conçu et son exécution. Il s'agit [...] de l'honneur. »*

F. Schiller cité par Stendhal,  
*Le Rouge et le Noir.*

[6]

[185]

**Contre le vie mutilée.**Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s  
**suivi de  
«T. Feral : un germaniste militant…»**

Table des matières

[Quatrième de couverture](#Contre_vie_mutilee_couverture)

[Avant-propos](#Contre_vie_mutilee_avant_propos) [7]

Contre la vie mutilée.

1. [La méthode dialectique](#Contre_vie_mutilee_texte_01) [15]

2. [Le rejet de la rumeur](#Contre_vie_mutilee_texte_02) [16]

3. [L'horreur de la guerre](#Contre_vie_mutilee_texte_03) [19]

4. [Le mépris du colonialisme](#Contre_vie_mutilee_texte_04) [21]

5. [Le goût de l'aventure intellectuelle](#Contre_vie_mutilee_texte_05) [22]

6. [La recherche de la compréhension en profondeur](#Contre_vie_mutilee_texte_06) [24]

7. [Le refus du déni de la réalité](#Contre_vie_mutilee_texte_07) [25]

8. [La mémoire des stigmates du passé](#Contre_vie_mutilee_texte_08) [27]

9. [La rupture avec les clichés](#Contre_vie_mutilee_texte_09) [28]

10. [La conjuration de l'inhumanité par la provocation](#Contre_vie_mutilee_texte_10) [30]

11. [La primordialité du jugement](#Contre_vie_mutilee_texte_11) [31]

12. [La méfiance à l'égard des falsifications d'une pensée](#Contre_vie_mutilee_texte_12) [33]

13. [La survie d'un être dépend de peu de chose](#Contre_vie_mutilee_texte_13) [34]

14. [La vigilance vis-à-vis du langage](#Contre_vie_mutilee_texte_14) [36]

15. [La légitimité de l'abstraction en art](#Contre_vie_mutilee_texte_15) [38]

16. [La problématique de l'être au monde](#Contre_vie_mutilee_texte_16) [41]

17. [Ce qui peut apparaître scandaleux n'est pas forcément à rejeter](#Contre_vie_mutilee_texte_17) [42]

18. [Agir comme si notre acte devait se reproduire éternellement](#Contre_vie_mutilee_texte_18) [44]

19. [La récusation de la violence](#Contre_vie_mutilee_texte_19) [46]

20. [La crainte de l'aveuglement idéologique](#Contre_vie_mutilee_texte_20) [47]

21. [L'acceptation d'un au-delà du savoir orthodoxe](#Contre_vie_mutilee_texte_21) [49]

[186]

22. [La traduction comme lieu de conflit](#Contre_vie_mutilee_texte_22) [49]

23. [Jamais de compromission pour satisfaire une ambition](#Contre_vie_mutilee_texte_23) [52]

24. [La fiction la plus cruelle peut se concrétiser](#Contre_vie_mutilee_texte_24) [54]

25. [Une pensée, aussi séduisante soit-elle, ne doit pas être isolée du comportement de son auteur](#Contre_vie_mutilee_texte_25) [56]

26. [L'amalgame est un exercice dangereux](#Contre_vie_mutilee_texte_26) [58]

27. [Ne jamais chercher à paraître plus que ce que l'on est](#Contre_vie_mutilee_texte_27) [61]

28. [Le langage raciste est un langage de criminel](#Contre_vie_mutilee_texte_28) [63]

29. [La technique ne doit pas tuer l'imaginaire](#Contre_vie_mutilee_texte_29) [64]

30 [Ce qu'est le discours dictatorial](#Contre_vie_mutilee_texte_30) [66]

31. [Ne jamais céder au ressentiment](#Contre_vie_mutilee_texte_31) [67]

32. [La révolte contre le pervertissement de la vie](#Contre_vie_mutilee_texte_32) [69]

33. [La modestie face à la connaissance](#Contre_vie_mutilee_texte_33) [71]

34. [La prudence face à la possible édulcoration d'un texte](#Contre_vie_mutilee_texte_34) [73]

35. [La course au profit divise les hommes](#Contre_vie_mutilee_texte_35) [75]

36. [Décoloniser l'enseignement : les sciences humaines](#Contre_vie_mutilee_texte_36) [77]

37. [L'hypothèse la plus osée peut s'avérer pertinente mais n'est pas forcément vérité absolue](#Contre_vie_mutilee_texte_37) [79]

38. [Toujours garder sa curiosité en éveil](#Contre_vie_mutilee_texte_38) [81]

39. [Les personnages qu'une société adule sont symptomatiques de l'état psychologique et intellectuel de cette société](#Contre_vie_mutilee_texte_39) [83]

40. [Hommage à Vera Schmidt](#Contre_vie_mutilee_texte_40) [85]

41. [Le droit à la critique](#Contre_vie_mutilee_texte_41) [88]

42. [La connaissance de l'histoire doit être le moteur d'une vie meilleure](#Contre_vie_mutilee_texte_42) [89]

43. [On n'est pas raciste, reste que](#Contre_vie_mutilee_texte_43)... [92]

44. [Avoir le regard fixé sur le monde](#Contre_vie_mutilee_texte_44) [94]

45. [Non à la justice](#Contre_vie_mutilee_texte_45) [96]

[187]

46. [Les « miracles économiques » n'existent pas sans le peuple](#Contre_vie_mutilee_texte_46) [99]

47. [Les ravages psychologiques et moraux du chômage](#Contre_vie_mutilee_texte_47) [101]

48. [*Skoteinos* ou la pensée pétrifiée](#Contre_vie_mutilee_texte_48) [105]

49. [Pourquoi un homme se dispenserait-il des tâches ménagères ?](#Contre_vie_mutilee_texte_49) [107]

50. [Un peu d’humilité](#Contre_vie_mutilee_texte_50) [109]

51. [Le pacifisme](#Contre_vie_mutilee_texte_51) [113]

52. [Résistance](#Contre_vie_mutilee_texte_52) [115]

53. [Toujours plus loin](#Contre_vie_mutilee_texte_53)... [118]

[En guise de conclusion](#Contre_vie_mutilee_conclusion) [121]

[Textes cités](#Contre_vie_mutilee_textes_cites) [123]

[Travaux de Thierry Feral](#Contre_vie_mutilee_travaux_de_TF) [127]

« [*T. Feral : un germaniste militant*](#T_Feral_un_germaniste_militant)*»*  
par le Docteur Hanania Alain AMAR, psychiatre [151]

[Index des noms](#Contre_vie_mutilee_index_noms) [177]

[188]

[7]

**Contre le vie mutilée.**Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s  
**suivi de  
«T. Feral : un germaniste militant…»**

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#tdm)

L'intitulé de cet ouvrage est emprunté à Theodor Wiesengrund Adorno (1903-1969). *Réflexions sur la vie mutilée* est en effet le sous-titre qu'il avait choisi pour ses *Minima Moralia,* composées à son retour d'exil aux USA, alors qu'il venait de reprendre en main, avec Max Horkheimer, l’« Institut de recherches sociales » de Francfort démantelé par le régime national-socialiste. Ce qu'Adorno signifie par là, c'est l'amputation de la vie des individus par leur comportement les uns à l'égard des autres sous la pression des rapports sociaux que leur impose le monde moderne. Mais ce titre se veut également un hommage à Jean-Michel Palmier (1944-1998) qui s'inspira lui aussi d'Adorno pour qualifier son journal rédigé durant sa longue maladie sur, peut-on dire, la planche d'un cercueil dans lequel il savait qu'il ne tarderait pas à prendre place (*Fragments sur la vie mutilée,* Paris, Sens & Tonka, 1999).

Comment ne pas voir sa vie mutilée ? Comment ne pas mutiler celle des autres ? Telle a été toujours ma préoccupation, aussi loin que je m'en souvienne. Sans doute cela vint-il assez précocement d'une éducation stricte mais aimante et juste, tant du côté familial que du côté de mes maîtres en Lycée où je devins à l'âge de 11 ans l'interne numéro 90, avec toutes les contraintes que ce statut — à la fois envié et redouté — imposait alors.

Ce qui ne veut bien sûr pas dire que je n'aie jamais connu de dérapages : errements et égarements *(Irrungen Wirrungen,* allitération de Fontane) ont été mon lot comme ils sont celui de tout un chacun. Expériences du reste ô combien fructueuses, comme le proclamait ce cher Gérard Mendel (1930-2004), pour peu qu'elles soient maîtrisées et génératrices d'une évolution consciente de « la grande misère de l'individu contemporain enrégimenté par l'État [8] dans ses organisations pyramidales » réclamant conséquemment « de prendre parti personnellement » (*On est toujours l'enfant de son siècle,* Paris, Laffont, 1986, pp. 279-280).

En vérité, je m'appliquerai toujours à orienter mes actes sur l'antique formule : « *Errare humanum est, perseverare diabolicum*», soigneusement calligraphiée en tête de mon cahier de latin sous la dictée d'un vieil agrégé dès ma première heure de sixième et qui, d'emblée, m'était apparue comme un formidable espace de liberté par rapport à l’étroitesse du moralisme catholique ambiant : la sagesse des Anciens ne brandissait pas *ad libitum* la menace du « péché » (par omission, véniel, mortel...) comme le faisait la casuistique cléricale, elle ne diabolisait pas mais faisait appel à la lucidité critique ; mieux elle autorisait « d'aller voir », de se tromper, d'échapper à la frustration, à l'origine (ce que j'apprendrai à la lecture de Freud dont des textes me furent offerts à l'occasion de ma réussite au BEPC par un médecin érudit, ami de ma famille) d'invalidantes névroses. C'est ainsi que je me suis progressivement construit une « éthique ».

Ma grande chance a été — outre une ouverture aux autres sans exclusive qui était de règle chez nous — d'avoir bénéficié d'une double influence : française et allemande. Aujourd'hui encore, ce n'est pas sans émotion que je reprends dans ma bibliothèque des livres achetés à Ulm, Kiel, Francfort, Fulda, Fribourg, Emmendingen, Husum, Flensburg... alors que j'étais élève, et plus tard, comme étudiant, à Munich, Regensburg, Stuttgart, Cologne, Hambourg, Lüneburg, Berlin, Dresde, Weimar... Du reste, il y a beau temps que j'ai fait de la petite ville de Kirchzarten — au pied du Schauinsland en Forêt Noire — une seconde patrie, sans toutefois pouvoir renoncer à la France.

Les livres, on l'aura compris, constituent, mieux qu'un album photographique par les associations immédiates qui s'y rattachent, les bornes de ma route, d'autant que j'ai toujours eu pour habitude (je crois inculquée par un oncle) d'inscrire sur la page de garde, dès l'achat et avant même d'en commencer la lecture, le lieu et la date d'acquisition.

C'est en quelque sorte cette route que j'ai voulu retracer au terme de ma carrière d'enseignant d'allemand, espérant peut-être susciter, comme cela a été le cas par mes cours et conférences, sinon [9] des vocations pour la germanistique, du moins un certain regard sur l'existence, une certaine manière d'exister, par le biais de ce qu'ont à nous dire l'Allemagne, ses penseurs et son histoire : le meilleur comme le pire s'entend !

En vérité, ce que l'on trouvera dans ce volume, et que je considère comme valant d'être transmis aux jeunes générations, c'est ce qu'un homme de maintenant plus de soixante ans (« fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui », comme l'écrivit Jean-Paul Sartre à peu près au même âge en conclusion des *Mots*)a appris de la pensée allemande et en pensant sur l'Allemagne.

Bien évidemment — est-il vraiment utile de le préciser ? —, ce livre n'a pas pour vocation d'être un bréviaire ou un quelconque manifeste. Certains passages pourront laisser perplexe, voire faire sourire ou donner un sentiment d'évidence et de banalité. Mais j'accepte ce possible jugement avec d'autant plus de sérénité qu'il en fut ainsi durant toute ma carrière de professeur. En effet, « faire la classe » veut dire que l'on s'adresse non pas à une masse à modeler, mais à des individualités en voie de formation. Le souci majeur est d'ouvrir *chacun* à la connaissance et à la pensée tout en respectant sa personnalité, son bagage idéique, ses réactions propres, mais aussi en promouvant l’*interrelationnel* sans lequel aucune vie sociale n'est possible. L'enjeu de l'enseignement, c'est d'apprendre l'usage de la raison pour délivrer des opinions toutes faites, des clichés pollueurs de l'esprit, des attitudes schématiques et absolutistes, bref d'amener les jeunes à cesser de considérer les apparences et les croyances comme la réalité véritable. Ce à quoi il faut inciter, c'est à ce que chacun se forge son propre parcours dans la compréhension et le respect du parcours des autres. La tâche est ardue et il faut en accepter les aléas : l'enseignant qui ressent toute remise en cause ou contestation comme une agression, qui ne comprend pas que l'élève agit sur un mode spontanéiste dont il appartient de cerner l’*enjeu vital,* et qui se retranche derrière l'« autorité » pour faire plier les récalcitrants, n'a rien à faire devant une classe.

Que la vie soit vécue comme mal faite, injuste, traumatisante, que l'on rêve qu'elle puisse être autre chose, rien de plus normal pour l'adolescent. Qu'il cherche à donner un sens à la réalité, [10] toujours, partout, à sa manière, est tout à fait légitime. Certes, ce sont très généralement des sens partiels et partiaux, le plus souvent inspirés par l'air du temps et les médias, voire par des mystifications qui se posent en vérités absolues, des passions collectives et irraisonnées, des illusions nocives et les vouant à l'impasse. Mais c'est justement là que le rôle du maître est primordial. Il lui faut s'attacher à ouvrir aux élèves dont il a la responsabilité des perspectives, et ces perspectives doivent non seulement cadrer avec leur individualité mais également entre elles. « Il faut que cette réciprocité, l'homme par le monde et le monde par l'homme [...], trouve en liberté [...] son unité synthétique » (J. P. Sartre, *Que peut la littérature ?,* UGE 10/18, 1965, p. 123).

À ce titre, l'Allemagne a montré *dans la haine et le sang* ce qu'il ne faut pas faire. Elle reste donc un paradigme à méditer. Mais parallèlement, elle a aussi produit et produit constamment des modèles fructueux dont il serait précieux pour tous de s'inspirer.

Mes modèles ont été ceux de ma génération dans, pour reprendre Charles Wright Mills *(L'Imagination sociologique),* « ce monde superbe et terrible de la société humaine [...] du XXe siècle » ; autrement dit : l'héritage humaniste des Lumières tel qu'incarné par l’antifascisme et les courants de lutte pour toujours plus de liberté, d'émancipation, de démocratie. Mais aussi — *contre-modèles !* — l'irrationalisme barbare des nazis, sans oublier les terribles exactions du « communisme » dont j'ai pourtant cru un temps, sous sa forme occidentale, qu'il pourrait, grâce aux efforts des « anti-formalistes » type Bertolt Brecht et aux aménagements qu'étaient susceptibles de lui fournir la pensée freudienne et ses prolongateurs, changer positivement le monde.

Je ne renie rien, espérant simplement que les jeunes d'aujourd'hui sauront s'approprier le meilleur sans jamais succomber aux sirènes du pire, afin de trouver à travers les mutations, incertitudes et angoisses du temps présent, des chemins pour une existence où la mutilation ne sera plus qu'un triste souvenir.

À cet égard, comme le soulignera David Rousset à son retour de déportation, « il s'agit d'une bataille très précise à mener » (dernières lignes de *L'Univers concentrationnaire*),et la réflexion sur la pensée allemande — dans la multiplicité de ses composantes [11] — peut être indubitablement, un « précieux compagnon de lutte ».

Sans doute certains me reprocheront-ils cet *a priori* comme la subjectivité des textes par lesquels j'ai illustré mon propos. Mais si cela permet à quelques-uns d'apercevoir des paysages qu'ils auront envie d'explorer plus avant, de fortifier leur sens de l'interrogation, de pratiquer le dialogue avec ce qui fut et est encore pour le dépasser, de risquer l'aventure du penser par soi-même en se confrontant aux valeurs vraies et en refusant les non-valeurs impulsées par ceux qui font du profit et de l'ambition basée sur le *Mammon* — au mépris de la personne humaine — la fin suprême de toute existence, j'aurais atteint mon but.

Ce fut là ma ligne de conduite devant mes classes durant près de quarante ans : secouer la somnolence. Plus que tout autre, le germaniste — pour peu qu'il ne limite pas son rôle à enseigner une langue réduite à la seule « communication » (terme sur lequel il y a beaucoup à dire) et à faire de « bons élèves en allemand » (que deviennent alors les autres qui petit à petit glissent vers le fond de la salle ?) — dispose d'un matériau historique et culturel exceptionnel (pour sensibiliser au meilleur comme au pire, je l'ai déjà dit). C'est par ce biais qu'il peut motiver et inscrire les élèves dans une fructueuse transdisciplinarité et envie de réflexion qui ne laissera personne « sur la touche ».

Ce n'est pas en gommant la « tragédie allemande », comme le prétendent certains collègues *basiques,* que l'on suscitera plus d'intérêt pour la matière. Les élèves ne sont pas des imbéciles et tous en ont entendu parler à leur manière, ne serait-ce que par des films ou quelque parent. C'est donc tout au contraire en allant au fond des choses, en montrant à quelle perversion d'une pensée riche et féconde ont abouti les tendances irrationalistes et ultranationalistes sous Guillaume II et la République de Weimar pour exploser avec le nazisme, qu'on les placera dans un attitude dynamique qui les motivera « à faire de l'allemand ».

En effet, placés dès lors en situation d'actants — et non plus d'observants passifs par anxiété de ne pouvoir « satisfaire » l'enseignant du fait de leur insuffisance linguistique —, les élèves s'approprieront l'Allemagne parce qu'ils comprendront que s'est passée là, un jour, une chose qui ne doit se reproduire sous aucun [12] prétexte, et que cela dépend aussi d'eux. Le vernis civilisationnel ne résiste pas longtemps si l'on ne prend pas garde à sans cesse le raviver, la démocratie s'effrite, l'homme bascule facilement dans la barbarie. D'autant que, à tout instant, la mutilation, imposée par l'hégémonie capitaliste et les aliénations déshumanisantes qu'elle sécrète, exerce ses ravages, entraînant aux conduites les plus inattendues et les plus perverses. L'histoire allemande le prouve et c'est par sa connaissance en profondeur que l'on prend conscience au plus haut niveau de l'enjeu toujours actuel qui conditionnera nos sociétés de demain.

« L'homme [...] ne continuera sa marche vers la liberté qu'en s'efforçant de maintenir et d'enrichir ce qu'il a de meilleur en lui », enseignait mon maître, Henri Arvon (1914-1992), dont la pertinence du propos reste avec le recul d'une époustouflante actualité. Et de poursuivre (in *La Philosophie du travail) :* « Bien penser le réel, c'est profiter de ses ambiguïtés pour modifier et alerter la pensée ». Philosophe imbibé de culture allemande (cf. sa *Philosophie allemande,* Paris, Seghers, 1970, que bien des spécialistes considèrent encore comme un modèle de synthèse, tout comme son *Esthétique marxiste,* Paris, PUF, 1970), ayant eu à subir les méfaits du nazisme en tant que juif et homme d'extrême gauche, Henri Arvon croyait à l'aventure spirituelle qui conduirait à une transformation du monde par le refus de la mutilation et le primat de l'humanisme. Grand germaniste s'il en fut (à Clermont-Ferrand et Nanterre), il savait mieux que tout autre combien il était précieux pour la formation des jeunes de réfléchir sur l'Allemagne. C'est en hommage à son enseignement, à son sens de la dialectique, à la novation des pistes qu'il n'a cessé d'inaugurer, à son respect des étudiants, à ce qu'il a *«*enfanté » en me recevant régulièrement, tant dans sa fermette de Surains, au-dessus du Lac Chambon en Auvergne, que dans sa maisonnette de Saint-Gildas de Rhuys en Bretagne, que j'ai rédigé ce livre.

Oui —j'en suis convaincu—, l'étude ambitieuse, raisonnée, intransigeante de l'histoire, de la civilisation et de la pensée allemandes, représente une mine irremplaçable pour saisir les dysfonctionnements à l'origine du malaise dans nos sociétés et nous inciter à construire une anthropologie de l'espoir. Bien sûr, cela ne cadre pas forcément avec ce que prône et injecte la culture dominante. [13] Mais justement : afin que les choses changent, n'est-il pas nécessaire que chacun se crée son point de départ « révolutionnaire » ?

Pour ce faire, il faut offrir aux jeunes, comme le suggérait le psychiatre Jean Sutter, « un espace dans lequel une anticipation positive et authentiquement humaine [leur] soit à nouveau permise » (l*'Anticipation,* Paris, PUF, 21990, p. 230).

Rien ne s'oppose dès lors — *a priori* — à ce que l'on puisse rêver que, cet espace une fois entrevu, ils sauront d'eux-mêmes le meubler d'apports essentiels et nouveaux qui — par-delà l'emprisonnement dans des constructions toutes faites et imposées ou des délires et mirages induits par l'insécurité existentielle — les projetèrent dans la vision d'une vie non mutilée.

De fait, *L'Espérance,* ce principe humaniste fondamental sur lequel Ernst Bloch (1885-1977) a centré toute son œuvre, ne doit pas être un vain mot... Ce serait même là, à en croire Jean Sutter (*ibid*., p. 231), F« indispensable vertu » à laquelle il conviendrait que notre siècle se convertisse d'urgence.

Loin de se détourner du traumatisme ineffaçable qui la marqua un jour, l'Allemagne a su en tirer la substance qui l'a portée au niveau de conscience démocratique que l'on sait.

*L'Espérance* existe donc bel et bien pour peu qu'on lutte pour lui donner corps.

La cité thermale de Freudenstadt, au pied du plateau du Kniebis, à mi-parcours entre Tübingen et Strasbourg, en porte témoignage : pensée en 1601 par le duc Frédéric de Wurtemberg comme la future capitale (à l'époque 3500 habitants, Berlin 6000 !) d'un État fondé sur la tolérance religieuse, la démocratie, et la coopération avec la France — idée magnifique qui ne résistera pas aux coups de boutoir de l'histoire ! —, elle sera, après son occupation, le 37 avril 1945, sauvagement ravagée par des bataillons français incontrôlés qui, durant quarante-huit heures, incendieront, violeront, assassineront (cf. G. Hertel, *Erlebnisse, Ansichten, Einsichten,* Horb am Neckar, Geiger, 2006, chap. I). Or, au terme de sa longue et difficile reconstruction « à l'identique », le premier geste de la ville sera, en 1961, de conclure un jumelage avec Courbevoie...

[14]

Aujourd'hui, la splendide place du marché de Freudenstadt — où les habitants vaquent paisiblement et où les enfants sont rois — est dominée par une statue commémorative des sombres journées d'avril 1945 : nulle haine dans cette « Vénus » au doux visage qui, balayant le passé de sa main droite, fixe résolument son regard sur un horizon porteur d'espoir pour les générations futures... À la contempler (cf. illustration de couverture), on ne peut manquer d'y voir l'incarnation des beaux vers de l’*Ode à la joie* (*An die Freude)* de Schiller sur lesquels Beethoven a appuyé le final de sa *Neuvième Symphonie,* désormais hymne européen : « Tous les hommes deviennent frères là où se déploie sur eux ton aile apaisante » [[1]](#footnote-1)\*.

Sans vouloir hypertrophier la force de ce symbole dans notre combat quotidien indispensable pour imposer la *vie créatrice* contre la *vie mutilée,* reconnaissons-lui néanmoins le mérite de nous rappeler, comme l'avait splendidement formulé Rainer Maria Rilke en juillet 1903 (*Lettres à un jeune poète,* Paris, Grasset, 1993, p. 51), que « tout ce qui ne sera qu'un jour lointain possible au nombre, l'homme de solitude peut dès maintenant en jeter la base ». Mais pour cela, soupirera-t-il en 1922 — toujours sous le traumatisme de la Première Guerre mondiale et tourmenté par l'ambiance ultratudesque qui régnait, entre autres, dans les écoles de la République de Weimar—, encore faudrait-il que la jeunesse ait enfin des maîtres dignes de ce nom, qui lui montrent la voie de l'humanisme *(La Lettre d'un jeune travailleur,* in A. Bauer, *Rainer Maria Rilke,* Berlin, Colloquium, 1970, p. 91). Hélas, la suite est connue !

[15]

**Contre le vie mutilée.**Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s  
**suivi de  
«T. Feral : un germaniste militant…»**

“LA MÉTHODE  
DIALECTIQUE” [[2]](#footnote-2)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Bouleversé par le succès en Europe de la mystification fasciste, dont le national-socialisme a représenté la version la plus ravageuse, le philosophe et sociologue Henri Lefèvre (1901-1991) plaide au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale pour un retour à une pensée rationnelle à partir du matérialisme dialectique de Karl Marx.

Les contradictions dans la pensée humaine (qui se manifestent de toutes parts, à chaque instant) posent un problème essentiel. Elles ont leur origine, au moins partiellement, dans les déficiences de la pensée humaine qui ne peut saisir, à la fois, tous les aspects d'une chose et doit briser (analyser) l'ensemble pour le comprendre. Mais cette unilatéralité de toute pensée ne suffit pas à expliquer les contradictions ; il faut admettre que dans les choses elles-mêmes ces contradictions ont un fondement, un point de départ. En d'autres termes, les contradictions dans la pensée et la conscience subjectives des hommes ont un fondement *objectif et réel.* S'il y a du pour ou du contre, du oui ou du non, c'est parce que les réalités ont, non seulement plusieurs aspects, mais des aspects changeants et contradictoires. Et alors la pensée de l'homme qui n'arrive pas à saisir du premier coup les choses réelles se trouve obligée de tâtonner et de cheminer à travers ses propres difficultés, ses contradictions, pour atteindre les réalités mouvantes et les contradictions réelles. Vis-à-vis de ce problème capital — posé par les contradictions — deux attitudes sont possibles pour l'intelligence et la raison. Ou bien l'on rejette en bloc dans l'absurde toutes les contradictions [...]. Ou bien l'on admet [...] que les contradictions ont un sens objectif, un fondement dans le réel [...]. On place au centre des préoccupations la recherche des contradictions et de leur fondement objectif. On considère que les méthodes traditionnelles de la pensée réfléchie doivent être approfondies en ce sens ; en déterminant, plus fortement que jamais, la vérité et l'objectivité comme buts de la raison, on définit une raison approfondie : *la raison dialectique.* Le problème est évidemment fondamental aujourd'hui. Il donne lieu à un dilemme, à un « ou bien... ou bien ». Les deux réponses [16] sont incompatibles, ou bien l'une ou l'autre ! À proprement parler, seule la raison dialectique apporte une solution, car seule elle s'efforce de comprendre les conditions concrètes de la recherche et les caractères concrets du réel. Marx a, le premier, adopté et employé de façon cohérente cette *méthode dialectique.*

*Auteur d'une œuvre considérable, dont une partie fut interdite entre 1939 et 1944, Lefèvre terminera sa carrière comme professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris-Nanterre.*

“LE REJET  
DE LA RUMEUR.” [[3]](#footnote-3)

En 1886, le nouvelliste Theodor Storm (1817-1888), avocat à Husum, s'engage en faveur des anciens condamnés de droit commun qui, leur peine purgée, ont reconstruit honnêtement leur existence, et accuse la société, influencée par les préjugés et la rumeur, de ne leur laisser aucune chance de survie.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il ne se retourna pas et pressa le pas [...]. Mais celui qui le suivait accéléra également. Alors qu'il se demandait qui cela pouvait bien être, un bras maigrelet se glissa sous le sien et un visage pâle et imberbe au crâne rasé le fixa de ses petits yeux perçants. John tressaillit : « Wenzel, éructa-t-il, d'où est-ce que tu viens ? »

« De là où tu as toi aussi passé six ans, John ! J'avais tenté un nouveau coup. »

« Laisse-moi en paix, dit John, on ne doit pas me voir avec toi. La vie est assez dure comme ça. » Il força le pas, mais l'autre resta à son niveau : « Laisse-moi t'accompagner jusqu'au bout de la rue. Tu portes sur tes épaules le symbole du travailleur honnête (une bêche, T.F.) et ça ne peut que bénéficier à ma réputation ! »

John s'arrêta et prit ses distances : « Tu dégages ou je te casse la figure ! »

[17]

Le faible bagnard avait toutes les raisons de redouter la colère de l'homme. Il retira sa vieille casquette et ricana : « Alors au plaisir, *monsieur* John ! Mais permets-moi de te dire que tu n'es pas très poli envers un ancien camarade ! » Il fourra ses mains dans les poches de son pantalon et, sous les arcs-boutants de la mairie, tourna à gauche pour rejoindre le centre-ville.

En proie à une terrible agitation, John poursuivit son chemin : c'était comme si tout s'était écroulé en lui. Alors qu'il était plus qu'à quelques maisons de la sienne, l'enfant vint à sa rencontre et se pendit à son bras. « Tu ne parles pas, mon papa ? Tu ne te sens pas bien ? », dit-elle au bout de quelques pas. Il secoua la tête : « Ça ira, ma chérie, ça ira ! Espérons simplement que le passé ne nous rattrapera pas ! »

La petite le regarda avec tendresse sans vraiment comprendre ce qu'il voulait dire. « Est-ce que le bon Dieu ne peut pas t'aider ? », demanda-t-elle timidement.

« Je ne sais pas, Christine, mais nous allons lui adresser des prières ! »

Le lendemain, John ne vit pas celui qu'il redoutait tant de rencontrer. Il faut dire qu'il avait évité de traverser la ville. Il l'avait contournée par les jardins pour se rendre à son travail et en revenir. Mais le soir suivant, il le vit se diriger vers lui. Impossible de ne pas reconnaître ce visage pâle de bagnard sur lequel s'étalait maintenant une barbe de deux jours.

« Et alors, l'ami John, l'interpella Wenzel, on dirait que tu cherches à m'éviter. Toujours aussi grincheux ? »

John s'arrêta : « Ce n'est sûrement pas ta trombine qui va me mettre en joie ! »

« Et ça ? », rétorqua Wenzel en tirant quelques pièces de sa poche. « Je voudrais que tu me loges pendant une semaine, contre un loyer, s'entend ! John, ce n'est pas facile pour moi de trouver quelque chose dans le coin... »

« Va loger chez le diable ! », grogna John.

En relevant les yeux, il vit un gendarme surgir d'un chemin de traverse et se diriger vers eux. John attira l'attention de Wenzel sur le militaire. « Rien à craindre, lança celui-ci, mes papiers sont en règle », et avant même que le gendarme ne soit parvenu à sa hauteur, il sortit son livret et le lui tendit. Celui-ci l'étudia avec la [18] dignité imposée par sa fonction. Wenzel avança la main pour récupérer son trésor, mais le gendarme empocha le livret : « Tu ne t'es pas encore présenté au poste, déclara-t-il brièvement, tu me suis ! » Il jeta un court regard sur John et fit avancer le bagnard devant lui, la main sur la garde de son sabre.

Le maire se trouvait dans son bureau. Le gendarme entra et annonça qu'il ramenait le bagnard Wenzel qui venait tout juste d'être libéré.

Le maire esquissa un sourire : « Tiens donc, une vieille connaissance ! »

Le gendarme fit son rapport : « Je l'ai rencontré derrière la ville, au raidillon des vaches. John Glückstadt était avec lui ! »

Le maire réfléchit un instant : « Bien sûr, bien sûr, John Glückstadt... »

« Ça m'a tout de suite paru suspect, Monsieur le Maire, une telle rencontre derrière la ville, au moment du casse-croûte, en un lieu que personne ne fréquente jamais à cette heure-ci... »

« Qu'est que vous voulez dire par là, Lorenzen ? », demanda le maire. « John Hansen est maintenant un homme respectable qui cherche à gagner honnêtement sa vie et à donner une bonne éducation à sa petite fille ! »

« Sans doute, Monsieur le Maire, mais à une époque ils ont été ensemble au bagne ; ce n'est peut-être pas sans raison s'ils se retrouvent aujourd'hui ! »

Le maire se contenta de secouer la tête. Durant l'hiver, il avait consenti un petit prêt à John et celui-ci lui avait restitué la somme dès le printemps. « Non, non, Lorenzen, insista-t-il, n'allez pas chercher des poux à ce brave homme. Je le connais mieux que vous. Il a du travail maintenant et il ne souhaiterait le perdre pour rien au monde. Faites plutôt entrer Wenzel ! »

« À vos ordres », dit le gendarme en effectuant un demi-tour réglementaire en direction de la porte. Mais la récusation des conclusions qu'il avait si soigneusement mûries à propos de John Glückstadt n'avait pas manqué de le courroucer. C'est pourquoi il s'empressa de raconter dans la foulée — et en l'amplifiant — cette histoire terriblement louche à tous les ouvriers et artisans qu'il croisa. Ceux-ci la rapportèrent aux domestiques qui, à leur tour, la rapportèrent à leurs maîtres. Et c'est ainsi que, en un temps record, [19] toute la ville ne parla plus que des redoutables projets conçus par Wenzel et John à l'occasion de leurs retrouvailles. Et bien que Wenzel ait été relâché dès le lendemain pour, après avoir été envoyé d'une administration à l'autre, totalement disparaître du pays, l'affaire marqua John de l'empreinte du diable. II avait espéré pour tout l'été conserver son travail dans le grand jardin en bas de la ville, peut-être même pour des années, car le propriétaire n'avait cessé de le complimenter sur le soin et la célérité avec lesquels il l'exécutait. Or voilà que soudain on lui fit savoir que l'on n'avait plus besoin de lui. Toutes ses demandes dans d'autres maisons essuyèrent un refus net. Il réussit pourtant encore à obtenir pour un salaire de misère quelques tâches aux champs dans un village d'à côté. Mais là aussi, ce fut bientôt terminé...

*Même si elle est indubitablement marquée par un romantisme inspiré par le paysage et le rude climat de la Frise nordique, ainsi que par un contexte historique propre à la deuxième moitié du XIXe siècle, l'œuvre de Storm n'est pas négligeable pour comprendre les drames de l'existence.*

“L’HORREUR  
DE LA GUERRE” [[4]](#footnote-4)

Le 4 mai 1915, le peintre Max Beckmann (1884-1950), alors infirmier sur le front en Artois, écrit à sa première femme, la chanteuse d'opéra Minna Tube :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il régnait un bruit infernal. L'air était saturé du sifflement strident des shrapnells et du rugissement sauvage de l'artillerie lourde. On ne cessait d'amener des blessés. Pris d'incontrôlables convulsions, quelques gazés se roulaient par terre et produisaient un râle insupportable. On a dû introduire à l'un d'entre eux un écarteur pour qu'il garde la bouche ouverte. J'ai vu des choses inimaginables. Dans la pénombre de l'abri, on harnachait de bandages immaculés des hommes à moitié nus, ruisselants de sang. Leur expression était marquée par un mélange de dignité et de [20] douleur. Nouvelle vision de la passion du Christ. Puis ce fut le tour d'un lieutenant qui venait d'être gravement blessé à la poitrine. Un beau visage, déjà presque livide, les cheveux roussâtres et un teint dont le rose virait au gris. Il était très calme et d'une extrême lassitude. « La balle est entrée ici et elle est ressortie là », déclara-t-il en nous montrant son torse dénudé, « sale affaire, ce sera bientôt terminé. » Raffiné, imposant, serein. II avait parlé d'une voix sèche, typique des officiers. Il ne parlera plus. À l'extérieur gisaient deux cadavres du matin dont on avait repoussé l'inhumation. J'ai soulevé le drap qui recouvrait leur tête. L'extrême pâleur de l'un virant déjà au brunâtre, avec une physionomie étrangement surnaturelle. L'autre empreint de brutalité, recouvert de sang souillé, défiguré par une énorme plaie béante qui partait du cou, un amas grenat qui évoquait un insondable abîme hémoglobinique. Au-dessus de nous, un avion ennemi nous contraignit à nous mettre à couvert. À l'évidence l'adversaire avait remarqué notre attroupement et les obus de l'artillerie lourde anglaise se mirent à crépiter toujours plus près. Au milieu de ces restes humains déchiquetés, je m'attendais à tout instant à ce que ce soit mon tour de les rejoindre. L'angoisse se lisait sur la plupart des visages. Face à moi s'ouvrait la route qui menait par-delà les collines. Le médecin-major C. était d'une totale maîtrise. Pas la moindre trace de peur. Avec calme et assurance, il évoluait sur le terrain comme dans une salle de bal. Il partit en voiture pour V. avec le corps du lieutenant [...]. Puis arriva une ambulance avec l'aumônier de la division. L'enterrement était prévu au pied de l'abri qui pour l'heure se trouvait sous le feu adverse. Dans un fracas assourdissant, nous nous regroupâmes dehors. La brève allocution de l'aumônier se résuma à une supplique à Dieu de nous sauver de notre détresse, nous ses fidèles serviteurs. Sa voix se mua bientôt en un hurlement, du fait que c'était là pour lui le seul moyen de se faire entendre, mais sans doute aussi parce qu'il ne parvenait plus à contrôler ses nerfs. Le speech fut rapidement terminé et je n'avais jamais entendu un Notre Père aussi promptement liquidé, bien que dit dans les formes [...]. Je fus le troisième à m'avancer vers les tombes et je jetai paisiblement—j'étais à ce moment précis extrêmement paisible — une poignée de sable sur les pauvres mains brunâtres déchiquetées et sur les têtes couvertes [21] par le drap. Et c'est alors que, pour conclure la cérémonie sur un mode théâtral, l'obus frappa à cinquante mètres de nous et explosa en un bruit strident. Toute la compagnie se jeta au sol pour se mettre à couvert. Il n'y eut pas de blessé. Pour le retour vers l'arrière, j'eus beaucoup de chance. Je pris d'abord place dans l'ambulance avec les gazés, puis franchit la colline cramponné à l'extérieur. Un gigantesque orage noir qui s'était formé sur Ypres s'abattit sur nous.

*En septembre 1915, complètement épuisé et en pleine dépression, Bachmann est affecté à Strasbourg, puis renvoyé dans ses foyers. Auteur d'une œuvre picturale marquée par son expérience de la folie humaine, il sera, avec George Grosz (1893-1959) et Otto Dix (1891-1968), un des initiateurs de la « Nouvelle Objectivité »* (Neue Sachlichkeit. *Classé « dégénéré » par les nazis, il quittera définitivement l'Allemagne en 1937.*

“LE MÉPRIS  
DU COLONIALISME.” [[5]](#footnote-5)

Généralement considéré comme le chantre de la Prusse bismarckienne, Theodor Fontane (1818-1898) fut aussi un dénonciateur acerbe de la « colonisation », et par-là même, à partir de 1890, des appétits expansionnistes de l'empereur Guillaume II. Négligé par la recherche jusque dans les années 1960, cet aspect fut mis en relief par Helmuth Nürnberger dans une thèse soutenue en 1972 à l'université de Hambourg.

[Retour à la table des matières](#tdm)

[Fontane] n'a à aucun moment partagé les prétentions civilisatrices et missionnaires de l'Europe du XIXe siècle qu'il considérait comme inéluctablement indissociables de l'exploitation économique. Par contre, il ne cessa à aucun instant de manifester sa sympathie pour le désir des individus comme des peuples d'affirmer leur indépendance [...]. C'est ce qui explique que ces considérations sur la révolte des Cipayes (Inde, 1857, T.F.) se soient offusquées beaucoup plus des atrocités perpétrées par les Anglais [22] que de celles commises par les Indiens, et qu'il ait essentiellement critiqué les dérives et le pharisaïsme de ceux qui prétendaient exercer leur domination [...]. La politique anglaise en Chine avait déjà été auparavant la cible de ses attaques. Le 14 mars 1857, dans un article de la *Kreuzzeitung* intitulé *Le commerce de l'opium et la logique du Times,* il écrivait : « On n'a jamais vu plus splendide illustration du célèbre *la bourse ou la vie.* Dans la main gauche, le drapeau déployé de la *civilisation,* un bout de calicot ; dans la main droite une arme étrange, hybride de la pipe à opium et du canon de carabine ; c'est ainsi que John Bull se rue sur l'empire du Milieu en lui hurlant : “Ton coton ou la mort” ». Sans cesse — et ce sur plusieurs décennies —, cette critique de la politique anglaise en Asie s'est rattachée à une condamnation particulièrement virulente de l'Église anglicane et du puritanisme. Lorsque, sur la fin de sa vie, il dénonçait « le *borussisme* (i.e. l'impérialisme de Guillaume II « *Borussia*» étant la figure féminine symbole de la Prusse, T.F.), la plus vile des réformes culturelles qui ait jamais existé », il ajoutait aussitôt : « Seul le puritanisme (parce que totalement captieux) est encore pire » (lettre à Wilhelm Hertz, 6 juin 1897). Ces idées trouvèrent leur cristallisation finale dans la formule désormais fameuse du *Stechlin* (son dernier roman publié en 1898, T.F.) : « Dans leur bouche, le mot Christ signifie coton ».

*On ne lit aujourd'hui plus guère l'œuvre de Fontane, bien qu'il ait été remis à l'honneur en 1995 par Günter Grass (cf.* Toute une histoire, trad. fr. *Seuil). On y trouve pourtant, à travers l'histoire des problèmes sociaux posés par son temps, notamment la montée croissante des forces populaires, une analyse psychologique très fine et toujours actuelle de la tendance à s'accrocher à des chimères* — *souvent redoutables* —*pour se donner l'illusion d'exister.*

“LE GOÛT DE L’AVENTURE  
INTELLECTUELLE.” [[6]](#footnote-6)

Il serait erroné de réduire le courant romantique (stricto sensu 1795-1830) à une simple rêverie au clair de lune. Outre que ce [23] mouvement a contribué de façon décisive à l'éclosion du nationalisme allemand face à l'envahisseur napoléonien, il a été à l'origine d'une véritable révolution dans la perception du monde qui donnera notamment naissance à l'anthropologie, l'ethnologie, la psychanalyse, mais aussi à l'art moderne tel qu'il s'épanouira au tournant du XXe siècle. Écoutons le professeur Angelloz, un grand germaniste qui terminera sa carrière dans les années 1960 comme recteur de l'académie de Strasbourg :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans son ouvrage *Klassik und Romantik der Deutschen* (Metzler, 2e éd. 1952, t. II, p. 378), Franz Schultz définit le romantisme par le terme *Aufschließung* pour faire pendant à l’*Aufklärung* (philosophie des lumières). Nous avons cité Kant, le plus illustre et le dernier des rationalistes, qui voit dans cette philosophie « l'émancipation de l'homme sortant de sa minorité intellectuelle » et osant se servir de son propre jugement. Il a lui-même établi une frontière infranchissable entre le monde des *phénomènes,* où l'intelligence de l'homme est souveraine, et le monde des *noumènes,* qui échappe à la recherche scientifique. Rivaud (*Histoire de la philosophie,* PUF, t. V, p. 133) cite de lui ce texte poétique :

*«*Nous n'avons pas seulement parcouru la pays de l'entendement pur et considéré avec soin chacune de ses parties. Nous l'avons arpenté et nous avons défini la place que chaque chose y occupe. Mais ce pays est une île, et la nature même l'a enfermé entre des limites immuables. C'est le pays de la Vérité (Oh ! quel nom charmant !). II est entouré d'un océan vaste et orageux, le siège de l'apparence... Tout en trompant constamment le voyageur enthousiaste qui s'y agite, ce nouveau pays l'engage dans des aventures dont il ne pourra plus jamais s'arracher et que cependant il ne pourra jamais conduire à bonne fin ».

[...] Conquistadors de l'esprit, [les romantiques] n'hésitent pas à s'élancer dans « l'océan vaste et orageux, siège de l'apparence ». [...] Pionniers de la grande aventure humaine, ils exploreront les domaines infinis du rêve et de la nuit, de l'amour et de la Divinité, toujours en quête d'un feu nouveau. Pour reprendre les termes de Schultz, nous serions tentés d'opposer à la « philosophie des lumières » leur « philosophie de l'illumination », car ils ont allumé dans toute l'Allemagne et dans le monde des foyers nouveaux.

[24]

*Certains, tel Victor Klemperer* (LTI), *voient dans le romantisme la « racine idéologique » du national-socialisme. C'est exact à plus d'un titre lorsqu'il a été réduit à une dimension strictement politique (cf. Fichte). Mais il faut tenir compte du polymorphisme qui a caractérisé ce mouvement et dont nombre de représentants oeuvreront incontestablement pour le progrès humain en transgressant courageusement les limites dans lesquelles l'ordre et la morale sociales étouffaient la pensée. Il n'est qu'à se reporter aux travaux de Georges Gusdorf pour s'en persuader.*

“LA RECHERCHE  
DE LA COMPRÉHENSION  
EN PROFONDEUR.” [[7]](#footnote-7)

Le 1er octobre 1966, dans l'enceinte de l'université de Strasbourg, je recevais — aux côtés de dix-neuf autres jeunes étudiants français et allemands et quatre doctorants — le « Prix Strasbourg » des mains du professeur Angelloz (cf. supra). C 'est là que j'entendis parler Robert Minder (1902-1980), Alsacien élevé dans un environnement germanophone (à seize ans, il lisait à peine le français) et professeur au Collège de France, dont l'ouvrage sur « la mentalité collective allemande », dévoré dans la foulée, exercera sur moi une grande influence. Voici ce que disait de lui, au début des années 1960, le spécialiste d'ethnopsychologie Abel Miroglio :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il était réservé à un germaniste de nous donner un ouvrage d'une qualité exceptionnelle : nous voulons parler du livre de Robert Minder, *Allemagnes et Allemands,* ouvrage de 1948 (paru aux éditions du Seuil), d'un auteur dont la culture n'est pas exclusivement littéraire, mais tout autant philosophique, et il s'agit d'un philosophe qui n'ignore pas la psychologie scientifique et la psychanalyse. Le pluriel « Allemagnes » n'indique aucun préjugé, aucune arrière-pensée politique, mais la réalité de diversités régionales correspondant en gros aux *Stämme (tribus)* dont la diversité sociale et culturelle, fruit de l'histoire, est plus substantielle que la diversité ethnique, et qui s'accuse par un attachement affectif très [25] puissant [...]. Minder nous présente les Allemands comme ressortissant dans leur majeure part au type introverti. Son livre décrit l'évolution psychologique et historique selon laquelle depuis un siècle et demi le désaccord d'avec le réel où l'introverti est mal installé a donné naissance à l'acceptation passive des puissances autoritaires d'organisation, et comment un complexe d'infériorité a provoqué le besoin d'orgueilleuses surcompensations ; une admirable peinture nous est donnée des désarrois de l'âme allemande qui éprouve tant de peine à s'équilibrer.

*Plus appréciées en Allemagne qu'en France, les élaborations de Robert Minder alimenteront fortement les débats par lesquels la société allemande d'après-guerre se confrontera au nazisme. Ses textes seront édités dès 1951 par la prestigieuse maison d'édition Suhrkamp, et il compte désormais en RFA au nombre des « classiques du XXe siècle ». En 2003, la revue française* Allemagne d'aujourd'hui, *dirigée par Jérôme Vaillant, lui a consacré un numéro spécial de 158 pages. On y trouvera, outre des articles de fond, la bibliographie complète de Robert Minder (260 entrées !), ainsi que la chronique de sa vie d'une incomparable richesse intellectuelle et militante.*

“LE REFUS DU DÉNI  
DE LA RÉALITÉ.” [[8]](#footnote-8)

C 'est l'étude détaillée — pour mon mémoire de maîtrise en 1970 — de la « Trilogie de Dantzig » de Günter Grass (Le Tambour, Le Chat et la souris, Les Années de chien) qui m'a conduit à m'interroger sur ce mécanisme psychologique qui a fait que, sous le nazisme, la grande majorité de la population allemande, a délibérément fermé les yeux à ce qui se passait, rendant ainsi possible le pire. Comme le montre le germaniste Thomas Serrier — gendre de mon ami disparu en 2004, le docteur Henri Brunswic, fondateur de la « Ligue internationale pour la promotion de l'éthique médicale » avec lequel j'ai eu la chance de travailler durant dix ans et dont j'ai édité les mémoires (Souvenirs germano-français [26] des années brunes. Des ponts par-dessus l'abîme, Paris, L'Harmattan, 2006) —-, la leçon vaut encore pour le nouveau siècle.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Avec la chute du troisième Reich, la réalité concentrationnaire, ainsi que l'intégration constitutive des camps dans l'ordre même de la société, se font jour peu à peu, même si beaucoup d'Allemands ne parviennent pas encore à accepter l'idée d'une extermination de masse planifiée et mise à exécution, tant cette idée semble délirante, inimaginable et comme hors du réel. Grass ne réagit pas autrement [...]. Lorsqu'il [...] est emmené par les Américains au camp de concentration de Dachau [...] pour une visite à but « pédagogique » dans le cadre de « rééducation politique », il reste encore incrédule, croit à une mis en scène et s'estime victime d'un acharnement injuste de la part des vainqueurs. Seuls les aveux de Baldur von Schirach, l'ancien *Reichsjugendführer* (chef de la jeunesse du Reich, T.F.) feront sauter le barrage psychique qu'il a spontanément érigé : « C'est seulement quand nos propres hommes ont avoué leurs crimes que ceux-ci ont existé pour nous, au moins pour ma génération (in *L'Auteur comme témoin suspect).* La thèse de l'« ignorance » des crimes par la population allemande ne tient pourtant pas, comme l'ont rapidement établi avec certitude les historiens du troisième Reich [...]. Grass, avec le recul, décrira comment s'opéra chez lui le mécanisme [...] ; il confie en 1999 à Olivier Mannoni : « Je savais qu'il y avait des camps. Nous avons été consternés lorsqu'un de nos professeurs a disparu et qu'on nous a dit qu'il était au Stutthof. Je me suis demandé pourquoi, mais je n'ai pas cherché à approfondir la question ».

*La réflexion menée par Grass (né en 1927) durant soixante ans est essentielle. Il a été indubitablement, par son engagement constant en faveur de la démocratie et son rayonnement bien au-delà de l'Allemagne, un moteur d'une vision renouvelée de son pays. L'ouvrage de T. Serrier,* Günter Grass *(Paris, Belin, 2003), constitue actuellement la meilleure approche de son œuvre et de sa pensée. On actualisera utilement sa lecture par l'article de M. Tambarin dans la revue* Allemagne d'aujourd'hui *(181/2007, pp. 132-147), qui analyse les récentes révélations du Nobel de littérature* [27] *1999 à propos de son appartenance, jusque-là non révélée par « honte rétrospective », à la* Waffen-SS, *alors qu'il avait 17 ans.*

“LA MÉMOIRE  
DES STIGMATES DU PASSÉ.” [[9]](#footnote-9)

Auteur en 1932 d'un ouvrage critique sur le national-socialisme (Hitlers Weg) — ce qui ne l'empêchera pas, en mars 1933, de voter en tant que député libéral au Reichstag les pleins pouvoirs à Hitler avant d'être interdit de publication —, Theodor Heuss (1884-1963) deviendra le 12 septembre 1949 le premier président de la République fédérale. Le 30 novembre 1952, il prononcera un discours de haute tenue à l'occasion de l'inauguration du mémorial du camp de concentration de Bergen-Belsen.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le passé a connu les persécutions antisémites sous différentes formes. Elles étaient alors en partie dues au fanatisme religieux, en partie à des sentiments socioéconomiques de concurrence. Il ne saurait être question de fanatisme religieux après 1933 car les problèmes d'ordre métaphysique étaient étrangers aux contempteurs des Saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, aux détracteurs de toute croyance religieuse. Et l'aspect socio-économique ne suffit pas dès lors qu'il n'est pas conditionné par la volonté de tuer pour s'emparer crapuleusement du bien d'autrui. En réalité il s'est agi de tout autre chose. L'irruption du naturalisme biologique, porté par une culture au rabais, a débouché sur la pédanterie du meurtre en tant que processus pratiquement automatique, sans que nul n'eût éprouvé le besoin d'un tant soit peu de retenue morale. Voilà en quoi a résidé la profonde perversité de cette époque. Et voilà en quoi réside notre honte : que cela ait été consommé dans l'espace de l'histoire des peuples d'où un Lessing et un Kant, un Goethe et un Schiller ont atteint à la conscience universelle. Cette honte, personne ne peut nous en délivrer. Mon ami Albert Schweitzer a résumé sa doctrine éthico-culturelle par la formule : « Respect de la vie ». Cette formule est absolument pertinente, encore qu'il soit terriblement paradoxal de la rappeler [28] en ce lieu où elle fut bafouée des dizaines de milliers de fois. Mais n'est-il pas nécessaire de la compléter par cette autre : « Respect de la mort » ? Permettez une anecdote : durant la Première Guerre mondiale, 12 000 jeunes garçons de confession juive ont perdu la vie pour défendre la cause de leur patrie allemande. Sur le monument aux morts de ma ville natale (Brackenheim près de Heilbronn, T.F.), leurs noms étaient gravés à côté de ceux des autres victimes. Le dirigeant national-socialiste de la circonscription a fait gratter les noms des morts juifs et combler les espaces désormais vides avec des noms de bataille. Je n'évoque pas ce fait uniquement parce que des amis de jeunesse ont été oblitérés. Cet événement a été pour moi la pire occasion de comprendre à mon grand effroi que venait de se perdre tout respect de la mort, de cette mort si simple provoquée par la guerre, tandis que l'on envisageait déjà de se lancer dans d'autres hostilités. Nous nous trouvons face à cet obélisque et à ce mur couvert d'inscriptions en de multiples langues. C'est de la pierre, de la pierre froide. Mais les pierres parlent : *saxa loquuntur.* Et il revient à chacun, il te revient à toi, de comprendre leur langage — ce langage ici si particulier —, pour toi comme pour nous tous !

*Le discours de T. Heuss posera la première pierre de la reconstruction d'une judaïcité en Allemagne, un chapitre extrêmement douloureux sur lequel on lira avec profit l'étude de la sociologue Doris Bensimon,* Juifs en Allemagne aujourd'hui *(L'Harmattan, 2004).*

“LA RUPTURE  
AVEC LES CLICHÉS.” [[10]](#footnote-10)

Fréquemment revues et déformées à travers le prisme de l'histoire enseignée à l'école en fonction de l'air du temps, certaines « vérités acquises » ne sont en réalité que des clichés. C'est ce que montre ci-après le philosophe Ernst Bloch (1885-1977) à propos de la civilisation arabe.

[29]

[Retour à la table des matières](#tdm)

Lieu de naissance de l'Islam, la Mecque était [au début du Xe siècle, T.F.] depuis belle lurette une importante place marchande, un des lieux de stockage pour le commerce de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde, avec les pays méditerranéens. Déjà bien avant Mahomet, les Arabes n'étaient plus qu'une minorité à vivre dans des tribus nomades. Depuis longtemps, énormément de bédouins pratiquaient l'agriculture, et les caravanes reliaient les marchés. Mahomet lui-même avait épousé la fille d'une famille de négociants parmi les plus puissants [...]. Peu de temps après la mort de Mahomet, le calife Omar créera la rade portuaire de Bassora, plaçant par-là même sous influence arabe l'ensemble du transport maritime du Golfe Persique. On peut donc dire, sans pour autant en faire une règle formelle, que la société arabe eut ses Venise et Milan avec cinq siècles d'avance. En un temps où l'ancienne Europe romaine était redevenue presque intégralement agricole, le capitalisme commercial, la plus ancienne forme du libéralisme, triomphait en Orient. Moins d'un siècle après l'hégire, il faisait la conquête de l'Occident par l'Espagne [...]. En conséquence, le Haut Moyen Âge arabe fut fort différent du Haut Moyen Âge européen. Loin des contrées à moitié sauvages parsemées de châteaux forts, de villes minuscules et de monastères, il fut l'ère des marchands sillonnant le monde, de la production florissante de marchandises, des échanges commerciaux prospères [...]. Il faut y rajouter le fait que, parallèlement à l'activité économique, le livre était solidement implanté [...]. Bien avant l'époque de Mahomet, des chrétiens originaires de Syrie officiaient en tant que médecins ainsi que, durant la première période de l'Islam, en tant que traducteurs des philosophes grecs en arabe.

*Connu pour* L'Esprit de l'utopie *(1918), Ernst Bloch quittera l'Allemagne nazie en 1933. Réfugié à New York, il y écrira* L'Héritage de notre temps *(1935). De 1949 à 1957, il enseignera en RDA* (Le Principe espérance, *1954-1956) où il sera mis à la retraite anticipée. Établi en RFA à partir de 1961, il y poursuivra son œuvre* (Introduction de Tübingen à la philosophie, *1963-1964), inlassablement basée sur la volonté de briser la cage de verre dans lequel l'homme vit sans jamais parvenir à avoir la maîtrise de son destin, et sur une vision optimiste de l'avenir pour peu qu'émerge enfin tout ce qui durant l'histoire de l'humanité* [30] *aurait pu et pourrait encore être source d'émancipation, d'amour, de progrès.*

“LA CONJURATION  
DE L’INHUMANITÉ  
PAR LA PROVOCATION.” [[11]](#footnote-11)

Élève du Lycée français de Berlin, Kurt Tucholsky (1890-1935) publiera ses premiers articles de critique sociale dès 1912. Convaincu de l'efficacité du verbe, il ne cessera dès lors d'écorcher les rouages d'un monde fait de hiérarchie, de bureaucratie, d'hypocrisie. Il sera un des premiers à vilipender la pseudo démocratie de Weimar en tant que camouflage pratique du nationalisme et du bellicisme. Dans un ouvrage qui fit date, Jean-Michel Palmier commentait :

[Retour à la table des matières](#tdm)

[Tucholsky] regarde l'Europe descendre vers l'abîme, les yeux grands ouverts. Il assiste aux meurtres de Rathenau, de Liebknecht, de Rosa Luxemburg, d'Eisner, aux combats de rues dans Berlin, aux premiers assassinats perpétrés par les nazis et il participe de toutes ses forces à l'ultime combat pour la démocratie, tout en sachant que « le tic-tac » de la machine à écrire n'a pas autant de valeur que celui de la mitrailleuse. Qu'est-ce qu'un satiriste ? Un « idéaliste blessé », un homme qui rêve de liberté, de justice et d'humanité alors qu'elles sont partout bafouées [...]. Tucholsky écrit des chansons, lit des poèmes pour fustiger l'armée, la peine de mort, la morale. Poète autant que polémiste, il est génialement méchant, dans la tradition de Heine. En lisant les recueils de textes qu'il écrivit tout au long des années 20, on est frappé à chaque page par la justesse de sa critique. Ses articles, ses observations, ses angoisses sont le journal de bord d'un monde à la dérive, en proie à la fascination du néant. Qu'il dénonce le « sérieux allemand » qui consiste à vouloir être toujours « le premier de la classe », qu'il reproduise les propos de Berlinois, entendus au café, qu'il pastiche une rédaction d'écolier sur « Goethe et Hitler » [...], on ressent la puissance de son humour cinglant. Son style a la froideur et la précision d'un couperet. Il excelle dans le pastiche, mais aussi dans les maximes tragiques et comiques : « L'Allemagne [31] possède une curiosité anatomique : elle écrit de la main gauche et agit de la main droite ». S'il exècre la droite, il est aussi sévère pour la gauche : « Pour cause de mauvais temps, la révolution allemande a eu lieu dans la musique » ou encore « Dommage que vous ne soyez pas membre du parti, on pourrait vous exclure maintenant ». Même lorsqu'il n'a plus envie de rire, il se force encore à plaisanter comme le clown munichois Karl Valentin qui, en pleine terreur hitlérienne, racontait dans un de ses sketchs qu'il avait vu le camp de concentration de Dachau avec ses hauts murs, ses S.S., ses barbelés et ses chiens et qu'il avait dit à l'une des sentinelles : « Vous aurez beau mettre autant de fil de fer barbelé et autant de canons que vous voudrez, vous ne m'empêcherez pas d'entrer si je veux ». Comme Valentin, Tucholsky conjurait la barbarie par l'insolence et l'humour noir. Apprendre à rire sans pleurer.

*Collaborateur de la* Weltbühne, *la célèbre revue de dénonciation du bellicisme et de l’extrême droite que dirigera Cari von Ossietzky, vivant sous la menace constante d'un assassinat en dépit de ses nombreux pseudonymes, Tucholsky séjournera fréquemment à l'étranger avant de se retirer en Suède en 1929. Conspué en tant que juif, victime de l'autodafé du 10 mai 1933, déchu de la nationalité allemande en août, il sombrera dans la dépression et se suicidera. Pour en savoir plus sur cet auteur d'une exceptionnelle clairvoyance, voir Kurt Tucholsky,* Bonsoir révolution allemande !, *Grenoble, PUG, 1981, avec une riche présentation de 38 pages par Dieter Welke.*

“LA PRIMORDIALITÉ  
DU JUGEMENT.” [[12]](#footnote-12)

À la fois poète, romancier, dramaturge, philosophe (bien qu'il s'en soit toujours défendu), homme de science et même écologiste avant l'heure, Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832) adressé un véritable programme éducatif pour les générations futures. Après les années du « Sturm und Drang » (1770-1775), centrées [32] sur le déchaînement du passionnel (Les Souffrances du jeune Werther) et l'affirmation de ce qu'il appelle la « grande individualité » en rébellion contre le nivèlement de la personnalité imposé par l'époque (Götz von Berlichingen), il concentrera son œuvre colossale sur la recherche des moyens les plus propices pour permettre à chacun d'épanouir son être et de vivre dans la dignité. Dans ce contexte, le « jugement » prend une place prépondérante, comme l'a expliqué le germaniste de la Sorbonne, Paul-Henri Bideau :

[Retour à la table des matières](#tdm)

[Il est essentiel de souligner] l'importance que revêt, dans la conception que Goethe se fait des rapports entre l'homme et l'univers, la notion d'organe. Nous avons signalé que Goethe usait volontiers du terme de monade emprunté à la terminologie de Leibniz. Mais la monade goethéenne n'est pas, comme celle de Leibniz, « sans fenêtres ». Ses organes sont précisément autant de « fenêtres » sur l'univers, ou mieux de liens réels avec lui (on voit qu'il ne s'agit pas des organes sensoriels seulement : toute faculté est — ou peut, consciemment mise en œuvre, devenir un organe). Et parce qu'il n'a pas été frappé par le « châtiment de la métaphysique », Goethe n'est à aucun moment non plus enclin à se défier par principe de ses organes, à les soupçonner de fausser son rapport avec le monde, ou simplement à déplorer qu'ils ne lui permettent de l'appréhender que d'une façon partielle et limitée. La raison véritable de son attitude apparaît pleinement dans cette formule poétique que l'introduction au *Traité des couleurs* emprunte à Plotin : « Si l'œil n'était pas solaire / Comment pourrions-nous apercevoir la lumière ? / Si la force propre du dieu ne vivait en nous / Comment le divin pourrait-il nous ravir ? » Du moins s'agit-il là de la nature profonde de l'organe, de la dignité, pourrait-on dire, qu'il tient de sa parenté originelle avec un aspect de la réalité universelle. C'est en vertu de cette parenté que Goethe ressent comme « blasphématoire » l'expression « illusion d'optique », puisqu’aussi bien, selon l'une des *Maximes et Réflexions,* « ce ne sont pas les sens qui trompent, mais le jugement ». Il n'y a donc là de la part de Goethe aucun optimisme naïf de la connaissance. Bien au contraire : c'est à l'être humain de se garder de l'erreur aux multiples visages — souvent masqués — qui a pour [33] origine les anticipations, distorsions et autres abus de pouvoir du jugement. Pour cela l'être humain dispose d'une faculté qui lui appartient en propre : « Les animaux sont instruits par leurs organes », disaient les Anciens ; j'ajoute : les êtres humains aussi ; ils ont toutefois le privilège de pouvoir à leur tour instruire leurs organes » (dernière lettre de Goethe à Wilhelm von Humboldt, 17 mars 1832).

*Goethe a été l'objet d'innombrables interprétations et récupérations. Les nazis eux-mêmes n'hésiteront pas à se l'approprier (cf.* Penser le nazisme, *Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 99-103). Pourtant, le seul engagement qu'il n'ait jamais conçu était de nature culturelle. Extrêmement prudent quant à sa démarche, il voulut y voir plus une méthodologie qu'une doctrine : la quête constante d'une existence dominée par le primat de l'humanité.*

“LA MÉFIANCE À L’ÉGARD  
DES FALSIFICATIONS  
D’UNE PENSÉE.” [[13]](#footnote-13)

On connaît trop souvent la pensée d'un auteur à travers des présentations plus ou moins justes et honnêtes. C'est le cas pour le philosophe Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), tantôt considéré comme un précurseur du marxisme, tantôt comme l'inspirateur de la droite allemande dans ses pires excès. Afin de se forger sa propre idée — ce à quoi incite ci-après P. Mesnard en s'appuyant sur un commentaire de Kierkegaard —, il convient donc toujours de revenir à la source, c'est-à-dire aux textes originaux eux-mêmes. Il n'y a rien de pire que de se laisser imposer une interprétation.

[Retour à la table des matières](#tdm)

On ne saurait [...] reconnaître suffisamment les services inestimables que Hegel a rendus en ce qui concerne la compréhension *du passé historique.* Il ne rejette pas le passé, mais il le conçoit ; il ne repousse pas d'autres points de vue scientifiques, mais il les surmonte [...]. Si nous voyons tel ou tel hégélien, emporté par un élan historico mondial tellement sublime qu'il ne peut plus s'arrêter [34] dans sa course fantastique avant d'être tombé entre les bras du diable, la faute ne saurait en être imputée à Hegel. Et si, en ce qui concerne la contemplation, on peut évidemment pousser les choses plus loin que Hegel, on trouvera parmi ceux qui possèdent le concept de la signification de la réalité, personne d'assez ingrat pour vouloir rompre si vite avec lui, en oubliant tout ce dont il lui est redevable, même sur les points où il en diffère.

*« Hegel, écrivait Merleau-Ponty, est à l'origine de tout ce qui s'est fait de grand en philosophie depuis un siècle ». C'est une opinion parmi d'autres. Reste en tout cas que la confrontation à Hegel (même modeste, car c'est un auteur difficile) ouvre l'esprit à cette aspiration mise en œuvre au cours des siècles par les hommes pour faire face aux difficultés de leur condition, que ce soit par la religion, la morale, l'art, l'économie, l'organisation sociale.*

“LA SURVIE D’UN ÊTRE  
DÉPEND DE PEU DE CHOSE.” [[14]](#footnote-14)

Un choc émotionnel peut avoir des conséquences ravageuses pour une existence : sidération, suicide, folie... Pourtant il suffit souvent de peu de chose pour renouer avec la vie. Cela peut venir du hasard comme ci-après, mais aussi — ce à quoi appelle en réalité l'auteur, Anna Seghers (1900-1983) — de la solidarité des autres. Un simple regard, un simple mot, un simple geste (rien de plus banal a priori) peuvent revêtir une importance considérable pour une personne dans la détresse.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Un soldat du nom de Hermann Müller qui, avant la guerre, avait été plombier, s'en revint sain et sauf dans son pays natal. Il avait survécu — sur terre, sur mer, dans les airs — à un tas de dangers qui avaient failli lui coûter la vie, entre autres deux graves blessures. Il se réjouissait de revoir sa famille et de reprendre son métier. La petite ville où il croyait qu'il allait retrouver tout cela se situait à une heure de Berlin. Bien que, par expérience, Hermann [35] Müller n'ait pas ignoré ce que signifiait pour les habitants et les maisons le fait d'avoir été au cœur d'une zone où les combats avaient fait rage, il fut saisi d'effroi à la vue de ce qui restait de la petite ville. De sa maison ne subsistaient que quelques piliers et un mur de soubassement. Les décombres, dans lesquels étaient enfouis son atelier et peut-être aussi sa famille, remplissaient pratiquement le cratère d'obus qui remplaçait sa maison. Quelques survivants se traînaient çà et là au milieu des ruines de la ville. Dans leur désarroi, ils étaient incapables de se souvenir de Hermann Müller, et lui non plus ne les reconnaissait pas. En vérité, il n'était plus à même de se rappeler quoi que ce soit. C'est pourquoi on s'explique mal comment il finit par arriver à Berlin. Vraisemblablement en suivant un flot de réfugiés. Toujours est-il qu'il se retrouva dans la cour d'un immeuble à proximité de l'Alexanderplatz. De cette cour partait un chemin en galerie qui traversait les ruines — en partie calcinées, en partie couvertes de papiers peints multicolores — d'un autre bâtiment effondré. Il menait dans une deuxième cour. Il suivit quelqu'un qui cherchait quelqu'un, et déboucha au milieu des ruines derrière la deuxième cour. Là, son regard s'arrêta sur un type enfoui jusqu'à la poitrine dans le trou d'une cave qui s'évertuait à redresser un tuyau en ferraille posé devant lui à même le pavé de la cour. Hermann Müller se pencha et se mit à la besogne pour aider l'homme à redresser le tuyau. C'est ce tuyau tordu, le souvenir confus de son métier, qui empêchèrent le plombier abandonné de Dieu et des hommes de sombrer dans l'abîme de la folie. Au lieu de reprendre le tuyau redressé, le type du trou chercha à y encastrer un autre tuyau plus fin qui était lui aussi plutôt en mauvais état. Ce faisant, il incita Hermann Müller à reprendre les gestes dont il avait la maîtrise et qui autrement auraient été engloutis dans sa raison avec son passé désintégré. Bientôt les gens qui logeaient tout autour de la cour surent qu'ils avaient parmi eux quelqu'un qui était susceptible de réparer les objets en ferraille et en zinc. Ils avaient tous besoin de presque tout du fait que presque tout avait été détruit, et on trouvait dans les ruines plein de choses qui pouvaient servir. Seul, Müller n'aurait pris aucune initiative car il était trop anéanti pour cela. Mais il faisait ce qu'on lui demandait de faire.

[36]

*Bien qu'élevée dans un milieu bourgeois, Anna Seghers adhérera au Parti communiste en 1928. Elle consacrera dès lors sa plume à la résistance à l'oppression capitaliste, puis fasciste. Ses romans les plus significatifs,* La septième croix *(1942),* Transit *(1944),* Les Morts restent jeunes *(1949)* — *tous trois écrits durant l'exil au Mexique auquel l'avait contrainte le régime nazi* —, *restent des témoignages incontournables sur la réalité de l'époque hitlérienne.*

“LA VIGILANCE  
VIS-À-VIS DU LANGAGE.” [[15]](#footnote-15)

On croit souvent « parler » alors que, en réalité, « on est parlé », c'est-à-dire que nombre de choses que l'on profère ne relèvent pas d'un processus individuel de pensée mais d'un fonds langagier commun qui nous est subrepticement imposé par les idéologies (cf. par exemple V. Klemperer, LTI. La langue du IIIe Reich, 1946, trad. fr. Albin Michel, 1996). Autrement dit, nous nous inscrivons dans un code linguistique qui atteste notre appartenance à un groupe défini. Ne pas respecter le code est signe de différence et peut entraîner une marginalisation avec tout ce que cela suppose. Par contre, y adhérer induit que l'on agisse en conformité avec les règles du groupe dans lequel nous nous inscrivons, ce qui peut avoir des conséquences terribles pour les autres. Lisons ce qu'a écrit à ce propos le linguiste Hermann Bausinger :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Les clichés linguistiques [...] sont des formules langagières reprises sans réflexion par le locuteur, pas des formulations personnelles et originales, mais un produit linguistique fini qu'on utilise de façon irréfléchie. Exprimer les choses ainsi oblige à conclure que nous utilisons tous presque exclusivement des clichés linguistiques. Il est en effet inconcevable que nous nous exprimions constamment sur un mode original : cela supposerait que nous renouvelions en permanence les formules de politesse que nous échangeons, et que nous renoncions aux locutions toutes faites et autres expressions courantes. Nous sommes tous dépendants des formules [37] langagières et ce formalisme est un élément inhérent au langage puisque sans lui la communication serait impossible. Si nous parlons ici de clichés linguistiques avec un accent plutôt négatif, c'est donc qu'il s'agit d'autre chose [...]. C'est ce qu'a mis en scène de façon exemplaire Max Frisch dans sa pièce *Andorra.* Andri, le fils naturel de l'instituteur, est considéré par la population comme un enfant juif sauvé de la persécution [des « noirs », le peuple voisin antisémite et belliciste d'Andorra, T.F.] et élevé par l'instituteur. Ceci conditionne l'idée que l'on se fait de lui, ce que l'on attend de lui, l'attitude que l'on adopte à son égard. Le menuisier refuse de prendre Andri en apprentissage car // *n'a pas ça dans le sang* [un Juif ne pouvant à son sens qu'exercer un métier en rapport avec l'argent, T.F.]. L'aubergiste cherche à réconforter l'instituteur, mais reste que pour lui Andri est *différent des autres* [...].Le médecin emploie l'expression : *que la terre engloutisse tous les Juifs* sans, du moins en apparence, vraiment songer à sa portée. Mais il s'avère que ce cliché linguistique résume tous les ressentiments et préjugés accumulés par ce médecin au cours de sa carrière infructueuse [...]. Une transformation de la situation politique du petit pays provoque une montée de plus en plus flagrante de l'antisémitisme. Dans un premier temps le prêtre soutient Andri, mais il se contente de renverser le préjugé en lui disant qu'il est un gars remarquable *à sa manière,* et qu'il lui plaît *justement parce qu'il est différent de tous les autres* du fait *qu'il possède plus d'intelligence que de sentiment.* Andri pour sa part se conforme de plus en plus au rôle que tous lui ont dévolu [...]. Aujourd'hui existent toujours [...] des groupes de population que la majorité des gens ne regarde pas avec l'évidence qui caractérise normalement les relations quotidiennes. Rien que la désignation langagière globalisante de ces groupes est l'expression et le terreau de préjugés [...] : *les ouvriers immigrés ;* [...] *les noirs,* parfois même *les nègres ;* [...] *les communistes,* ou encore *les étudiants,* ce qui est généralement censé signifier : les étudiants qui manifestent et font du grabuge [...]. Dans les rapports complexes qui sont les nôtres, la simplification est une condition primaire du parler ensemble [...]. La machinerie sophistiquée de nos sociétés actuelles dispose de spécialistes pour cette simplification [...]. Les clichés langagiers et avec eux de nombreux préjugés [38] sont donc en grande partie l'expression d'une pensée fabriquée de toute pièce. Ils sont tout bonnement — comme on l'a dit par référence au développement du langage chez l'enfant — un « *langage écho »* [...] qui donne l'illusion d'être proches les uns des autres, de se comprendre mutuellement, d'avoir une vision claire du monde [...]. Il n'est pas facile de pénétrer les arcanes du langage. C'est du reste le motif pour lequel il est toujours possible de le manipuler sans qu'il n'y paraisse.

*Comme je l'avais documenté lors d'une conférence pour l'Association française de psychiatrie (cf.* Psychiatrie française, sept. 1998, pp. 66-70), *c'est dans la serre de la banalité du parler de tous les jours et des images qu'il suscite que mûrit la réalité de demain, ce qui veut dire que c'est au niveau sémantique et sémiologique que doit commencer la résistance aux aliénations multiples qui menacent notre monde. À moins que l'on accepte l'idée, comme l'a allégorisé Pascal Bruckner dans son roman* Parias *(Seuil, 1985), que, pour se débarrasser de la misère, la solution soit de se débarrasser des miséreux, et de là des malades pour supprimer la maladie, des fous pour supprimer la folie, etc.. L'histoire* — *hélas !* — *nous a montré que ce n'est pas là pure élucubration ! (Voir dans la même optique l'article de Georges-Arthur Goldschmidt, « Langue et soumission » in* Psychiatrie française, *fév. 2006, pp. 124-130, et par la même occasion son remarquable livre* Quand Freud voit la mer, *Paris, Buchet /Chastel, 1988).*

“LA LÉGITIMITÉ  
DE L’ABSTRACTION  
EN ART.” [[16]](#footnote-16)

Lorsqu'on est jeune ou mal informé, il est fréquent que l'on considère l'art abstrait comme du « n'importe quoi » sous prétexte qu'il ne reproduit pas fidèlement l'image de ce que l'on voit communément autour de soi. Et pourtant, pour qui se pose la question de savoir si ce qu'il perçoit est réellement la « vérité » de la chose considérée, il apparaît bien vite que nous n'avons du [39] monde qu'une vision extrêmement limitée et partielle, voire erronée (un objet passé au scanner nous révèle une réalité bien différente de celle vue par l'œil). Le propos de l'abstraction a justement été de s'abstraire de la réalité donnée pour tenter d'en sonder l'au-delà. Dans son œuvre théorique, le peintre Paul Klee (1879-1940), en faisant appel aux connaissances les plus modernes de son temps en mathématiques, physique, biologie, psychologie, a fourni l'explication sans doute la plus éclairante jamais formulée sur ce qu'on appelait au début du XXe siècle « l'art moderne ».

[Retour à la table des matières](#tdm)

L'art ne reproduit pas le visible ; il rend visible. Et le domaine graphique, de par sa nature même, pousse aisément à l'abstraction. Le merveilleux et le schématisme propres à l'Imaginaire s'y trouvent donnés d'avance [...]. Autrefois, on représentait les choses qu'on pouvait voir sur terre, qu'on aimait ou aurait aimé voir. Aujourd'hui, la relativité du visible est devenue une évidence, et l'on s'accorde à n'y voir qu'un simple exemple particulier dans la totalité de l'univers qu'habitent d'innombrables vérités latentes. Les choses dévoilent un sens élargi et bien plus complexe [...]. Quelques exemples : [...] La floraison d'un pommier, ses racines, la montée des sèves, le tronc, une coupe montrant les anneaux de croissance, la fleur, sa structure, ses fonctions sexuelles, le fruit, l'enveloppe abritant les pépins. Un complexe d'états de croissance. Un homme endormi, la circulation de son sang, la respiration mesurée des poumons, le délicat fonctionnement des reins, dans la tête un monde de rêves relatifs aux puissances du destin. Un complexe de fonctions unies pour le repos [...]. Aucune réalité donnée, même supérieure, ne peut nous satisfaire. Laissons là le monde quotidien et aussi les sciences occultes, elles n'ont rien à voir ici. L'art traverse les *choses,* il porte au-delà du réel aussi bien que de l'imaginaire. L'art joue sans s'en douter avec les réalités dernières et néanmoins les atteint effectivement. De même qu'un enfant dans son jeu nous imite, de même nous imitons dans le jeu de l'art les forces qui ont créé et créent le monde [...]. La seule voie optique ne répond plus entièrement aux besoins d'aujourd'hui, pas plus qu'elle ne satisfait seule ceux d'avant-hier. L'artiste, aujourd'hui, est mieux qu'un appareil photographique en [40] plus subtil, il a plus de complexité, plus de richesse, et dispose de plus de latitude. Il est une créature sur terre, et créature dans l'Univers : créature sur un astre parmi les astres. Ces faits se répercutent peu à peu dans une nouvelle conception de l'objet naturel — plante, animal ou être humain, envisagé dans l'aire de la maison, du paysage ou de l'univers — qui tend à se totaliser. À commencer par une conception très élargie de l'objet comme tel. Par notre connaissance de sa réalité interne, l'objet devient bien plus que sa simple apparence. Par notre connaissance que la chose est plus que son extérieur ne laisserait penser. La chose se voit disséquée, son intérieur révélé par des coupes. Son caractère s'organise suivant le nombre et le genre de coupes qu'il a fallu faire [...]. Tous les chemins se rencontrent dans l'œil, en un point de jonction d'où ils se convertissent en Forme pour aboutir à la synthèse du regard extérieur et de la vision intérieure. En ce point de jonction s'enracinent des formes façonnées par la main qui s'écartent entièrement de l'aspect physique de l'objet et qui pourtant — du point de vue de la Totalité — ne le contredisent pas. Les impressions reçues sur les différentes voies et converties en œuvre renseignent celui qui étudie la nature sur le degré atteint dans son dialogue avec l'objet. Son progrès dans l'observation et la vision de la nature le fait accéder peu à peu à une vision philosophique de l'univers qui lui permet de créer librement des formes abstraites. Dépassant le schématisme de ce qui est trop voulu, ces formes atteignent à un nouveau naturel, le naturel de l'œuvre.

*Durant un temps affilié au groupe expressionniste munichois du « Cavalier bleu »* (Blauer Reiter), *Klee enseignera de novembre 1925 à octobre 1931 au « Bauhaus », puis à l'Académie des Beaux-arts de Düsseldorf. Classé « dégénéré »* (entartet) *par les nazis, il quittera l'Allemagne. En 1937, ses œuvres seront interdites dans les musées allemands et quinze d'entre elles figureront à l'exposition « Art dégénéré » qui se tiendra à Munich du 19 juillet au 30 novembre avant de sillonner l'Allemagne (cf.* Une Exposition sous le IIIe Reich : l'Art dégénéré, *Paris, Bertoin, 1992).*

[41]

“LA PROBLÉMATIQUE  
DE L’ÊTRE AU MONDE.” [[17]](#footnote-17)

C'est le grand mérite du philosophe Edmund Husserl (1859-1938), et dans son sillage du psychologue Kurt Koffka (1886-1941), d'avoir révélé que le monde n'est pas en soi, c'est-à-dire qu'il n'existe pas indépendamment du sujet qui insère en lui son rapport au monde. L'idée est intéressante car elle nous interpelle sur le conditionnement auquel nous sommes soumis dès l'enfance par le biais d'une éducation normalisatrice basée sur un système référentiel qui n'est en fait qu'un pur artifice décidé par quelques uns pour l'ensemble. On écrit « de la main droite », on serre « la main droite », etc… Innombrables sont ainsi les conventions qui font suspecter d'anormalité quiconque ne les respecte pas d'emblée. On sait par exemple que, face à un symptôme de ce type, le médecin ne se laisse en général pas guider par le phénomène lui-même, mais plaque dessus une conception préjugée de ce que devrait être la « bonne attitude ». Il en va de même pour de nombreux enseignants qui ne savent procéder que par « coulage dans le moule » !

[Retour à la table des matières](#tdm)

Si l'on reprend l'expérience de Müller-Lyer, où les segments égaux par construction sont perçus comme inégaux, on a un exem-



ple significatif de la différence à faire entre ce qui est « objectif » et ce qui est « donné » [...]. Lorsqu'on affirme que cette expérience fournit une « illusion », on ne comprend pas qu'au contraire pour n'importe quel sujet percevant, les deux segments sont effectivement inégaux, et que ce n'est que par rapport au système de référence de l'expérimentateur qui a construit la figure qu'il y a illusion. Justement le monde mathématique ou mesurable dans lequel a été construite la figure n'est pas le monde perceptif, et il faut donc dissocier l'entourage perceptif et l'entourage que Koffka nomme « géographique » comme ce qui est donné immédiatement et ce qui est construit par médiation conceptuelle et instrumentale (concept d'égalité, double décimètre). La question n'est pas de savoir quel est le plus vrai de ces entourages : quand on parle [42] d'illusion d'optique, on privilégie indûment l'entourage scientifique et construit. En fait *il* *ne s'agit pas de savoir si nous percevons le réel tel qu'il est* (ici par exemple l'égalité de deux segments), *puisque précisément le réel est ce que nous percevons*; il est clair notamment que l'outillage mental et instrumental de la science prend lui-même son efficacité dans le rapport immédiat du sujet qui l'utilise avec le monde, et ce n'est rien d'autre que Husserl voulait dire lorsqu'il montrait que la vérité scientifique elle-même ne se fonde en dernière analyse que dans l’« expérience » antiprédicative du sujet de la science [...]. Il ne s'agit pas pour nous de partir du construit : il faut au contraire comprendre l'immédiat à partir de quoi la science élabore son système. [...] Ce système [...] n'est, comme le disait Husserl, qu'un « vêtement » du monde perceptif. Par conséquent ce que Koffka nomme l'entourage de comportement *(Umwelt)* constitue l'univers effectivement réel, parce que effectivement vécu comme réel [...]. Dans l'expérience de Stratton, le sujet muni de lunettes inversantes finit par s'installer dans une direction haut-bas à la fois visuelle et tactile qui n'est plus saisie comme l'inverse de la verticale « ordinaire ». Au contraire la verticalité « nouvelle » est vécue comme verticalité tout court, c'est-à-dire précisément comme direction objective de l'espace.

*À avoir lu ce texte du philosophe J. F. Lyotard, on comprendra aisément qu'une telle recherche, qui postule que la vérité n'est pas un absolu donné mais un mouvement perpétuel dans lequel l'individu a son mot à dire, n'ait pas été du goût des nazis. En 1933, Husserl devra renoncer à sa chaire à l'Université de Fribourg-en-Brisgau (d'autant qu'il était d'origine juive), et Koffka s'installera aux USA.*

“CE QUI PEUT APPARAÎTRE  
SCANDALEUX N’EST PAS  
FORCÉMENT À REJETER.” [[18]](#footnote-18)

Même si elles peuvent a priori choquer parce qu'elles prennent l'époque et ses règles sociales à contre-pied, les idées novatrices [43] doivent être prises en considération et soigneusement examinées avant d'être, le cas échéant, rejetées. Le rôle de la sexualité infantile, mis en évidence par Sigmund Freud (1856-1939) — ce qui lui valut, parallèlement à l'antisémitisme des milieux officiels, de ne jamais être promu à un poste universitaire (cf. Marthe Robert, La Révolution psychanalytique, Paris, Payot, 1975, vol. 1, p. 187) —, est l'exemple type de l'idée scandaleuse acceptée aujourd'hui comme une évidence. C'est ce qu'a fort bien montré Catherine B.-Clément :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le petit Hans, à l'âge de quatre ans et neuf mois, présente les symptômes de ce que l'on nomme une *phobie :* crainte panique d'un événement, d'une rencontre, d'un objet. Le petit Hans a la phobie des chevaux : « Peur d'être mordu dans la rue par un cheval. » Dès l'âge de trois ans, il manifeste une curiosité particulière pour les configurations sexuelles : le « fait-pipi », comme il dit, de son père, et de sa mère, dont il cherche à savoir pourquoi il n'est pas encore poussé. Le facteur probablement déclenchant tient dans la naissance d'une petite sœur, Anna : à cette occasion se tisse autour de l'enfant la mythologie qui recouvre les mystères de la naissance : la cigogne a apporté Anna [...]. L'analyse du petit Hans, parue en 1909, provoque, comme les *Trois essais sur la théorie de la sexualité infantile,* parus en 1905, un grand scandale : voici Freud magicien, charlatan et obsédé sexuel. Pourtant il prend des précautions, analysant même les résistances à ce qu'il avance ; et sur ce point de la sexualité infantile, nul doute que Freud a été entendu. Citons un passage de la fin de son commentaire, en guise d'allusion à de récents combats idéologiques (on est au début des années 1970, T.F.) sur l'éducation sexuelle dans les systèmes d'enseignement :

« Si j'avais été seul maître de la situation, j'aurais osé fournir encore à l'enfant le seul éclaircissement que ses parents lui refusèrent. J'aurais apporté une confirmation à ses prémonitions instinctives en lui révélant l'existence du vagin et du coït, j'aurais ainsi largement diminué le résidu non résolu qui restait en lui et j'aurais mis fin à son torrent de questions. Je suis convaincu qu'il n'aurait perdu par ces éclaircissements ni son amour pour sa mère ni sa nature enfantine, et qu'il aurait compris lui-même que ses préoccupations relatives à ces importantes, voire même imposantes questions, devaient pour le moment entrer en repos, jusqu'à ce que son désir de devenir grand se fût réalisé. »

[44]

De toutes les idées de Freud c'est celle qui a provoqué le plus d'indignation, et c'est maintenant celle qui a provoqué le plus de changement dans les manières éducatives.

*Une des présentations les plus lucides de Freud reste celle de mon regretté ami Gérard Mendel* (La Psychanalyse revisitée, *Paris, La Découverte, 1988). Concernant l'attitude, par certains aspects assez discutable, du fondateur de la psychanalyse envers le national-socialisme* — *qui, à* l'Anschluß *en mars 1938, le contraindra à quitter l'Autriche pour l'Angleterre* —, *voir le premier numéro de la* Revue internationale d'histoire de la psychanalyse *(Paris, PUF, 1988), ainsi que pour une présentation synthétique* Médecine et nazisme *(Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 55-67).*

“AGIR COMME SI NOTRE ACTE  
DEVAIT SE REPRODUIRE  
ÉTERNELLEMENT.” [[19]](#footnote-19)

Dans Ainsi parlait Zarathoustra (1883-1884), Friedrich Nietzsche (1844-1900) prône l'avènement d'un « Surhomme » qui, par une volonté inflexible rompant avec les faux principes moraux et une exigence éthique intransigeante basée sur « l'éternel retour » de ce qui a été accompli, parviendrait enfin à atteindre à une humanité qui laisserait définitivement derrière elle l'animalité, l'homme n'étant en l'état actuel qu'« une corde entre l'animal et le surhomme, une corde tendue au-dessus de l'abîme ». Voici ce qu'a écrit à ce propos l'écrivain tchèque Milan Kundera :

[Retour à la table des matières](#tdm)

L'éternel retour est une idée mystérieuse et, avec elle, Nietzsche a mis bien des philosophes dans l'embarras : penser qu'un jour tout se répétera comme nous l'avons déjà vécu et que même cette répétition se répétera encore indéfiniment ! Que veut dire ce mythe loufoque ? [...] Si la Révolution française devait éternellement se répéter, l'historiographie française serait moins fière de Robespierre. Mais comme elle parle d'une chose qui ne reviendra pas, les années sanglantes ne sont plus que des mots, des théories, des discussions, elles sont plus légères qu'un duvet, elles ne font [45] pas peur. Il y a une infinie différence entre un Robespierre qui n'est apparu qu'une seule fois dans l'histoire et un Robespierre qui reviendrait éternellement couper la tête aux Français. Disons donc que l'idée de l'éternel retour désigne une perspective où les choses ne nous semblent pas telles que nous les connaissons : elle nous apparaissent sans la circonstance atténuante de leur fugacité. Cette circonstance atténuante nous empêche en effet de prononcer un quelconque verdict. Peut-on condamner ce qui est éphémère ? Les nuages orangés du couchant éclairent toute chose du charme de la nostalgie ; même la guillotine. Il n'y a pas si longtemps, je me suis surpris dans une sensation incroyable : en feuilletant un livre sur Hitler, j'étais ému devant certaines de ses photos ; elles me rappelaient le temps de mon enfance [..,], un temps révolu de ma vie qui ne reviendrait pas ? Cette réconciliation avec Hitler trahit la profonde perversité morale inhérente à un monde fondé essentiellement sur l'inexistence du retour, car dans ce monde-là tout est d'avance pardonné et tout y est donc cyniquement permis. Si chaque seconde de notre vie doit se répéter un nombre infini de fois, nous sommes cloués à l'éternité comme Jésus-Christ à la croix. Cette idée est atroce. Dans le monde de l'éternel retour, chaque geste porte le poids d'une insoutenable responsabilité.

*Nietzsche, outrancièrement manipulé (notamment par sa sœur Elisabeth), sera récupéré par les courants ultraconservateurs et d'extrême droite déjà sous Guillaume II, puis sous la République de Weimar. Les nazis pervertiront totalement sa pensée, encore que le troisième Reich n'ait pas été exempt de débats contradictoires à son sujet, certains la condamnant même pour sa critique radicale de l'État et ses positions très dures à l'égard du nationalisme germanolâtre apparu avec Bismarck. L'oeuvre de Nietzsche doit en tout cas être abordée avec prudence, les élans mystiques qui la caractérisent ainsi que la prolifération de formulations à l’emporte-pièce pouvant être source de dangereux dérapages, L'article d'Yves Guéneau, « Nietzsche et la modernité » (in Louis Dupeux et al,* La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar, Paris, Kimé, 1992, pp. 139-152) *constitue une excellente ouverture sur ce philosophe hautement controversé ; en outre l'ouvrage dans son ensemble est passionnant.*

[46]

“LA RÉCUSATION  
DE LA VIOLENCE.” [[20]](#footnote-20)

C'est en 1961, à Hambourg —j'avais alors quatorze ans —, qu'il me fut donné d'assister à une représentation du drame de Wolfgang Borchert (1921-1947), Dehors devant la porte (Draußen vor der Tür). Ce fut un choc. Je pris soudainement conscience d'une génération de jeunes sacrifiés par le nazisme, pour lesquels la guerre, pour peu qu'ils en aient réchappé, représenterait à jamais un traumatisme ineffaçable. Et ces jeunes, qui atteignaient maintenant la quarantaine, je les côtoyais quotidiennement ! Inutile de dire que je me passionnais dès lors pour tout ce qu'avait écrit Borchert, au point de lui consacrer en classe terminale, cinq ans plus tard, le mémoire qui me valut d'être un des lauréats du « Prix Strasbourg ».

[Retour à la table des matières](#tdm)

Lorsque la guerre fut terminée, le soldat rentra chez lui. Mais il n'avait pas de pain. Il en vit un qui lui avait du pain. Il le tua. « Tu sais pourtant bien qu'il est interdit de tuer ! », lui dit le juge. « Comment ça ? », lui demanda le soldat.

Au terme de la conférence sur la paix, les ministres allèrent se promener en ville. Tout à coup ils passèrent devant un stand de tir. « Un carton, messieurs ? », leur crièrent des jeunes filles aux lèvres rouges. Les ministres prirent tous une carabine et se mirent à tirer sur des petits bonshommes en carton-pâte. Alors qu'ils étaient en train de tirailler, une vieille femme arriva et leur arracha les carabines. Lorsqu'un des ministres voulut récupérer la sienne, elle lui colla une gifle. C'était une mère.

Il était une fois deux êtres humains. À l'âge de deux ans, ils commencèrent à se battre à coups de poing. À douze ans, ils prirent des bâtons et se jetèrent des pierres. À vingt-deux ans, ils se tirèrent dessus avec des fusils. À quarante-deux ans, ils se lancèrent des bombes. À soixante-deux ans, ils eurent recours à des bactéries. À quatre-vingt-deux ans, ils moururent tous les deux et furent ensevelis côte à côte. Lorsque, un siècle plus tard, un ver de terre traversa les tombes, il ne remarqua absolument pas qu'il s'agissait là de deux êtres différents. Ce n'était que de la terre. Tout était fait de la même terre.

[47]

Lorsque, en l'an 5000, une taupe sortit la tête du sol, elle fut rassurée de constater que les arbres étaient toujours les arbres, que les corneilles croassaient toujours, que les chiens levaient toujours la patte pour pisser, que les éperlans et les étoiles n'avaient nullement changés, tout comme du reste la mousse et la mer, et aussi les moustiques. Simplement, ce n'est qu'occasionnellement, mais alors vraiment occasionnellement, que l'on croisait un humain.

*Poète apprécié dès l'âge de dix-sept ans, Borchert fut arrêté une première fois par la Gestapo en avril 1940 pour des textes subversifs. En juin 1941, à peine devenu acteur de théâtre, il est enrôlé dans la* Wehrmacht *Bientôt envoyé sur le front de l'Est, il contracte une hépatite et est blessé à la main gauche. Accusé de mutilation volontaire, il sauve sa tête de justesse. En décembre, après une condamnation pour propos défaitistes et antihitlériens, il est expédié pour se « réhabiliter » comme estafette « indigne de porter une arme » dans la région de Smolensk. En janvier 1943, les pieds gelés, atteint du typhus, toujours tourmenté par son hépatite, il est hospitalisé durant trente-deux semaines. Mis à la disposition du théâtre aux armées, il est victime début 1944 d'une dénonciation pour « blagues politiques » et interné neuf mois à la prison de Berlin-Moabit. Réaffecté dans une unité combattante, il est fait prisonnier par les Français au printemps de 1945. Il s'échappe et parcourt 600 kilomètres à pied pour rejoindre sa ville natale, Hambourg, où il fonde un petit théâtre. Pratiquement cloué au lit par la maladie à partir de janvier 1946, il ne cessera d'écrire jusqu'à sa mort, le 20 novembre 1947, à 26 ans. Son œuvre (éditions Rowohlt) est un chef-d'œuvre d'humanité.*

“LA CRAINTE  
DE L’AVEUGLEMENT  
IDÉOLOGIQUE.” [[21]](#footnote-21)

Exilé en France en 1933, puis à Moscou en 1935, le communiste Johannes Robert Becher (1891-1958) est — à l'instar de son pendant nazi Hanns Johst — L’exemple type du poète novateur et de l'écrivain d'une grande lucidité critique (Levisite ou la seule [48] guerre juste, 1926) qui, succombant à l'aveuglement idéologique, voit sa capacité créatrice stérilisée et se transforme en un vulgaire propagandiste. À ce propos, Jean-Michel Palmier précisait :

[Retour à la table des matières](#tdm)

[Johannes R. Becher] voulait faire éclater la réalité pour y substituer le monde de l'âme. Comme tant d'autres expressionnistes, il a symboliquement tué son père et ce père était président du tribunal. En lisant son roman autobiographique, préfacé par Lukács, *Abschied,* on comprend mieux la genèse de sa révolte et la profondeur de sa haine. Il a ensuite cru au Spartakusbund comme on croit au Christ. Ses poèmes [...] comptent sans doute parmi les plus beaux écrits à cette époque [...]. Si l'admiration à l'égard du Becher expressionniste est unanime, le Becher communiste est loin de rallier tous les suffrages. Même en Allemagne démocratique [l'ancienne RDA, T.F.], certains poètes le nomment par dérision Johannes Verbrecher (Criminel). Sa jeunesse m'a toujours passionné, jusque dans ses moindres détails. Ainsi cette prostituée, Little Lunch, qui était sa maîtresse et qu'il a tuée. Elle ne cesse de hanter ses premiers poèmes. Expressionniste pacifiste, poète mystique et cosmique, Becher est devenu ensuite un poète militant. Sans doute était-il sincère, mais quand je relis ses premiers poèmes, je ne parviens pas à comprendre comment il a pu écrire [...] plus tard les hymnes à Staline les plus plats, du genre de celui-ci :

« [...] C'est le nom de Staline que porte le nouvel âge

[...] Staline veut dire liberté, Staline veut dire paix

Et toute gloire en ce monde portera le nom de Staline

Chantons celui qui vivra éternellement. »

*Devenu ministre de la culture de RDA, Johannes R. Becher, ami de Walter Ulbricht (le secrétaire du comité central du parti officiel SDE), enfermera progressivement la production artistique et littéraire dans un dogmatisme inspiré par le réalisme socialiste, ce qui poussera de nombreux créateurs et écrivains à passer à l'Ouest, ou leur vaudra d'être marginalisés pour dissidence (voir J. P, Mathieu, Jean Mortier, «*République démocratique allemande », *in G. Badia* et al., Histoire de l'Allemagne contemporaine, *Paris, Messidor/Éditions sociales, vol. 2, 1987, pp. 489 sq., 523 sq., 564 sq., 597 sq.).*

[49]

“L’ACCEPTATION  
D’UN AU-DELÀ DU SAVOIR  
ORTHODOXE.” [[22]](#footnote-22)

Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781) fut un des principaux représentants des « Lumières » allemandes. Niant l'orthodoxie dans le but de faire progresser l'humanité, il a ouvert la voie à la modernité en en appelant à chercher à aller toujours plus loin dans le savoir par le biais de la science.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Si nous n'avions que quatre sens et s'il nous manquait le sens de la vision, nous ne nous ferions pas plus une représentation de celui-ci que d'un sixième sens. C'est pourquoi nous ne sommes pas plus en droit de douter de la possibilité d'un sixième sens, voire d'autres sens, que nous ne sommes en droit, en l'état de notre savoir, de douter de la possibilité du cinquième. Le sens de la vision nous rend sensibles à la matérialité de la lumière et à toutes les relations de celle-ci avec les autres corps. Combien d'autres matérialités du même ordre ne sont-elles pas susceptibles d'exister qui sont tout aussi généralement répandues au sein de la création !

*Auteur de fables, d'une comédie* (Minna von Barnhelm, *1767) et de drames* (Emilia Galotti, *1772), à l'origine du théâtre allemand* (Dramaturgie de Hambourg *1767-1769), mais aussi esthéticien* (Laokoon, *1766) et philosophe* (L'Éducation du genre humain, *1780), Lessing a de surcroît produit, avec* Nathan le Sage *(1779), un magnifique manifeste de la tolérance. On trouvera une excellente présentation de son œuvre dans J.-L. Bandet,* Histoire de la littérature allemande, *Paris, PUF, 1997, pp. 57-68.*

“LA TRADUCTION  
COMME LIEU DE CONFLIT.” [[23]](#footnote-23)

En 1970, lors d'une rencontre franco-allemande d'exploitants agricoles près de Lüneburg à laquelle un éleveur m'avait demandé de l'assister, j'entendis l'interprète officiel de la délégation française traduire la phrase de l'orateur allemand : « Wir haben [50] Bedenken, .... » par : « Nous pensons que, ... », ce qui provoqua un tollé dans les rangs français. Or, la phrase allemande signifiait : « Nous émettons des réserves quant à... », ce qui, en réalité, allait tout à fait dans le sens de ce que souhaitait la délégation française. Cette bavure de traduction, rapidement rectifiée, me conduisit alors à réfléchir sur l'extrême compétence dont devaient faire preuve les interprètes des sommets politiques, mais aussi les traducteurs de travaux scientifiques, philosophiques, etc… Dans l'exemple qui suit, présenté par Catherine B.-Clément, on voit comment la traduction d'un auteur peut influer sur l'utilisation faite de ses théories.

[Retour à la table des matières](#tdm)

À la fin d'un texte où il définit les instances de la « personnalité psychique », Freud écrit : « *Wo Es war, soll Ich werden »*. Si nous citons ce texte dans sa langue originale, c'est que sa traduction est le lieu d'un conflit où se montrent plusieurs orientations des courants psychanalytiques ; le Moi, sa conception, sa pratique, sont au cœur du débat. Littéralement, la phrase, terme à terme, est celle-ci : « Là où le Ça était, doit advenir, ou devenir, le Moi. » La traduction française publiée est : « Le Moi doit déloger le Ça » (Gallimard Idées) et voici deux traductions de la même phrase par Jacques Lacan : « Là où c'était, là dois-je advenir » ; ou encore : « La où s'était, là etc.. ». La première traduction indiquerait que la fonction du Moi est de réprimer le Ça, au point de le « déloger » : les traductions de Lacan, fidèles à la construction de la phrase, veulent dire autre chose ; le « devenir » du Moi que Lacan traduit ici par le *Je* français, est du côté d'une *reprise* du Ça par le sujet. Le sens de la psychanalyse, selon cette option, ne va pas vers la répression des pulsions, mais vers leur libre expression ; ce serait *désirer en connaissance de cause,* c'est-à-dire en connaissant, consciemment, sa propre causalité. Dans un cas, le Moi est une instance morale d'équilibre et de régulation contraignante, dont l'ennemi est la pulsion ; dans l'autre cas, le Moi est une instance de prise en compte du désir, « paradoxe d'un impératif qui me presse d'assumer ma propre causalité », écrit Lacan. Cette discussion de traduction permet de situer précisément l'enjeu qui s'est joué et se joue encore après Freud : soit que la psychanalyse devienne une rééducation du sujet, destinée à renforcer les défenses [51] du Moi contre les actions pulsionnelles, et c'est alors l'orientation de l’*Ego-psychology,* psychologie du Moi, support théorique de la psychanalyse américaine ; soit que la psychanalyse demeure une morale tenant compte du désir, sans autre consigne qu'une libération de la parole, libre au sujet qui en fait usage de se défendre ou non contre ses propres pulsions, et c'est la pointe extrême de l'orientation lacanienne, forme contestée de l'orthodoxie freudienne, selon les uns, ou refonte nouvelle de la psychanalyse, selon les autres.

*Cette fluctuation dans la traduction n'est pas étrangère au fait que Freud a manqué de clarté quant à ce qu'il voulait réellement faire du Moi. Son erreur majeure, si l'on peut dire, a été de ne jamais franchir le cap du politique* [[24]](#footnote-24)\**. En effet, si on lui doit d'avoir génialement compris et révélé que le Ça* — *cette part d'animalité barbare en nous tous* — *constitue, à des degrés plus ou moins marqués, le ressort des régimes qui méprisent l'individualité humaine* [[25]](#footnote-25)\**, il a toujours été d'une déroutante frilosité quant à un engagement personnel, considérant que la psychanalyse n'avait pas à se mêler de la réalité sociopolitique et allant même jusqu'à sacrifier ceux de ses disciples qui prônaient la lutte contre le fascisme (cf.* Médecine et nazisme, *Paris, L'Harmattan, 1998, chap. 3). Or s'il faut bel et bien, comme le proposait Freud, s'opposer résolument aux tentations du Ça par l'éducation morale et citoyenne* — *sans toutefois lui substituer un Surmoi hypermoral qui devient alors aussi redoutable que le Ça* —*, l'histoire a montré qu'il est des circonstances où* cela ne suffit pas *et où il faut savoir se salir les mains pour surmonter l'inhumain.*

[52]

“JAMAIS DE COMPROMISSION  
POUR SATISFAIRE  
UNE AMBITION.” [[26]](#footnote-26)

Peut-on renoncer à soi pour satisfaire ses désirs ? Avec L'étrange histoire de Peter Schlemihl, publiée en 1814, Adelbert von Chamisso a tenté d'en dissuader ses contemporains. Vendre son âme comme Faust, ou son ombre comme le fait ici le héros pour sortir de la malchance qui le poursuit (c'est le sens du mot « Schlemihl » en yiddish), c'est toujours se duper soi-même (Ce qu'évoque — cf. dictionnaire Sachs-Villatte, vol. 2, Berlin, Langenscheidt, 361963, p. 617 — le prénom « Peter »). Rien ne doit passer avant l'honnêteté, ce qui légitime bien sûr l'engagement syndical et politique pour imposer toujours plus de justice dans nos sociétés perverties, mais là encore il faut être prudent car les manipulateurs et les démagogues ne manquent pas qui, contre des compensations attractives, et flatteuses, font agir les autres au service de leurs propres ambitions. Il suffit d'être quelque peu attentif à ce qui se passe chez nos politicards et autres acteurs sociaux pour s'en convaincre. À l'autre bout de la carotte se trouve généralement le fumier, et à se compromettre, on en prend vite l'odeur...

[Retour à la table des matières](#tdm)

« Je sollicite simplement de votre part la permission de prélever votre splendide ombre et de l'emporter avec moi ; ne vous inquiétez pas quant à la façon dont j'opérerai. En retour, afin de vous témoigner ma reconnaissance, je vous laisserai le soin de faire votre choix parmi tous les joyaux que contient ma sacoche [...]. Permettez toutefois que je vous recommande [...] une bourse magique... » Je l'interrompis : « La bourse magique de la fortune ? », et bien que ma peur de cet homme ait été immense, il avait réussi par ce seul mot à enflammer mon désir. Je fus saisi d'un vertige et eus la vision de monceaux d'or. « Que Monsieur se donne la peine d'examiner cette bourse et de la mettre à l'épreuve. » Il fouilla dans sa sacoche et en retira par deux forts cordons de cuir un gousset assez volumineux cousu en fort maroquin qu'il me tendit. J'y plongeai la main et en ressortit dix pièces d'or, et de nouveau dix, et encore dix, et puis encore dix. « Touchez-là, dis-je, marché conclu, je garde la bourse, vous prenez mon ombre ! »

[53]

Il topa puis s'agenouilla aussitôt devant moi. Je le vis alors décoller doucement mon ombre de l'herbe de la tête aux pieds, puis la soulever, la rouler, la plier, et enfin la glisser dans sa sacoche, le tout avec une stupéfiante dextérité. Il se releva, me fit une révérence, et s'éclipsa en direction de la roseraie. J'eus l'impression fugitive de l'entendre rire sous cape. Cramponné aux cordons de bourse, je fus long à reprendre mes esprits. Lorsque ce fut le cas, me hâtai de quitter ce lieu où j'espérai bien ne plus avoir à remettre les pieds. Je commençai par bourrer mes poches d'or et dissimulai la bourse sur ma poitrine en la suspendant à mon cou par les cordons. Je sortis du parc sans me faire remarquer, arrivai sur la route, et me dirigeai vers la ville. Plongé dans mes pensées, je venais pratiquement d'en atteindre la porte lorsque j'entendis appeler derrière moi : « Hé, Monsieur ! Monsieur ! Vous m'entendez, Monsieur ? » Je me retournai et vis une vieille femme qui me cria alors : « Attention, Monsieur, vous avez perdu votre ombre ! » « Merci, petite mère ! » Je lui lançai une pièce d'or pour son avertissement bien intentionné et me mis sous le couvert des arbres. Arrivé à la porte de la ville, la sentinelle à son tour me lança : « Où Monsieur a-t-il donc laissé son ombre ? » Puis ce fut un groupe de bonnes femmes qui se mit à japper : « Jésus Marie ! Le pauvre garçon n'a pas d'ombre ! » Passablement contrarié, j'évitai désormais soigneusement de marcher au soleil. Mais cela n'était pas toujours possible, notamment lorsque je dus traverser la grande rue, pour mon malheur à l'heure même où les gamins sortaient de l'école. Un maudit garnement bossu, je le vois encore, constata tout de suite que mon ombre manquait. Il s'en ouvrit par des glapissements à toute la marmaille scolaire qui peuplait la rue en direction du faubourg, et ceux-ci se mirent à me toiser sous toutes les coutures et à me crépir de bouse et de crottin : « Les gens convenables sortent avec leur ombre lorsqu'ils vont au soleil ! » Pour m'en défendre, je n'eus d'autre recours que de leur balancer de l'or à pleines poignées et de sauter dans un fiacre [...]. Dès que je me retrouvai seul dans le coupé en train de rouler, je me mis à pleurer à chaudes larmes. Je comprenais soudain que sur notre terre, pour autant que l'or supplante le mérite et la vertu, posséder son ombre était bien plus appréciable que posséder de l'or. Or voilà que moi, qui avais auparavant toujours privilégié ma conscience [54] à la fortune, je venais de céder mon ombre rien que pour posséder de l'or. Que pouvait-il, qu'allait-il maintenant advenir de moi en ce monde ?

*Arrivé à 14 ans à Berlin avec ses parents champenois, des nobles qui fuyaient la Révolution française, Chamisso fît ses études secondaires au Lycée français. Il passe huit années dans l'armée prussienne et étudie la linguistique et la littérature auprès d'August Wilhelm Schlegel. Après la dissolution du Saint Empire romain germanique et la création de la Confédération du Rhin sous protectorat français imposées par Napoléon (1806), il se tourne définitivement vers l'écriture, vivant de cours particuliers. Au terme d'un séjour en France de 1810 à 1812, au cours duquel il se lie avec Madame de Staël (auteur de* De l'Allemagne,) *et se consacre à la traduction (par exemple,* Le Médecin malgré lui *de Molière), il se lance à Berlin des études scientifiques et médicales. De 1815 à 1918, il participe à une expédition maritime autour du monde : il se spécialise en zoologie, géologie, botanique, et contribue à poser les fondements de l'ethnologie (voir son journal de voyage dans lequel il proteste notamment contre l'utilisation du terme « sauvages » pour désigner les indigènes des mers du Sud, s'insurge contre les pratiques esclavagistes des occidentaux, s'interroge sur la fonction des tatouages rituels...). Un intellectuel de grande envergure qui vaut beaucoup plus que ce que à quoi l'ont réduit les encyclopédies.*

“LA FICTION LA PLUS CRUELLE  
PEUT SE CONCRÉTISER.” [[27]](#footnote-27)

Chercheur de réputation internationale, spécialiste des courants artistiques et idéologiques allemands et autrichiens de la première moitié du XXe siècle, auteur de très nombreux travaux (notamment sur l'expressionnisme et l'exil des écrivains sous le troisième Reich), professeur d'esthétique à la Sorbonne, mon ami Jean-Michel Palmier luttera durant trois ans d'hôpital en hôpital contre un cancer de la moelle épinière qui l'emportera en juillet [55] 1998, à l'âge de 54 ans. Comme il le disait souvent avec humour : « À force de lire Gottfried Benn (poète médecin qui autour de la Première Guerre mondiale était obsédé par les corps dévorés par la maladie, T.F.), il se pourrait bien que je vive un jour moi aussi une telle expérience ».

[Retour à la table des matières](#tdm)

« Je est un autre ». Mon corps est devenu autre. Souvent songé à Kafka, au début de la *Métamorphose.* Gregor Samsa se réveille un matin, au sortir d'un rêve agité transformé en une monstrueuse vermine. Il sent son dos arqué, formé de segments, voit ses pattes s'agiter et réalise qu'il ne pourra aller travailler. Autre image kafkaïenne — la fin de la *Lettre au père* — il se compare à un insecte retenu sous le pied de son père qui l'écrase. Il tente désespérément de se dégager en s'arc-boutant sur ses pattes avant, sans succès. Je perçois mon corps, mais il n'est plus vraiment le mien. Qu'ai-je à faire de ces jambes immobiles ? Même si je laisse tomber une cigarette sur mes pieds, je sentirai sans doute l'odeur de chair brûlée mais sans aucune douleur. La lésion m'aliène dans mes possibilités et me rend étranger à moi-même [...]. Une autre vie, d'autres mouvements se sont installés dans mon corps, que je ne peux contrôler. La moelle, qui n'est plus « sidérée » fonctionne par arc réflexe sous la lésion. Sentiment d'une coupure. Je ne possède plus vraiment mon corps. Ces muscles immobiles ou émaciés me semblent étrangers, inconnus. Ils n'obéissent plus à ma volonté. Je regarde parfois mes pieds bouger avec un sentiment d'inquiétante étrangeté comme un animal au cou tranché qui est encore agité de soubresauts [...]. Sans véritable blessure, ma vie s'écoule lentement comme du sang.

*Les intuitions de Franz Kafka (1883-1924) constituent sans doute le miroir par anticipation le plus radical de l'évolution cruelle que connaîtra l'époque moderne (le cancer*—*proprement dit, mais aussi éthique et sociétal* — *en est une des dimensions). Si le volumineux* Franz Kafka ou le cauchemar de la raison *(Paris, Seuil, 1988) d'Ernst Pawel (émigré en 1933 de Berlin pour la Yougoslavie puis les USA) représente toujours l'ouvrage le plus instructif à ce sujet* — *et faisant enfin un sort aux nombreuses légendes perpétrées jusqu'alors* —*, il convient de ne pas négliger* [56] *pour autant le beau texte d'Albert Camus : « L'espoir et l'absurde dans l'œuvre de Franz Kafka », (in* [Le Mythe de Sisyphe](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030174432), *Paris, Idées/Nrf, 1964, pp. 167-186), ni les considérations fort judicieuses de Hannah Arendt (« La brèche entre le passé et le futur », in* La Crise de la culture, *Paris, Folio/essais, 1993, pp. 11-27).*

“UNE PENSÉE,  
AUSSI SÉDUISANTE SOIT-ELLE,  
NE DOIT PAS ÊTRE ISOLÉE  
DU COMPORTEMENT  
DE SON AUTEUR.” [[28]](#footnote-28)

Le problème a été fréquemment posé de savoir si une pensée a droit de cité dès lors que son auteur n'a pas eu un comportement digne de la morale humaniste. C'est le cas pour l'écrivain Ernst Jünger (1895-1998), chantre du bellicisme et pourfendeur de la démocratie, comme pour le philosophe Martin Heidegger (1889-1976), inscrit au Parti nazi de 1933 à 1945. Toutefois — comme l'ont montré (in L. Dupeux, La « Révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar, Paris, Kimé, 1992) Julien Hervier (pour Jünger, pp. 353-359) et Jacques Levrat (pour Heidegger, pp. 295-302) —, l'affaire est plus compliquée qu'on ne peut le penser au premier abord, et elle est du reste actuellement toujours l'objet de débats véhéments dont ne sont pas exclues des contrevérités surprenantes...

[Retour à la table des matières](#tdm)

**Françoise Giroux**: Vous connaissez évidemment ce texte extraordinaire de Heidegger, écrit en 1945, *Le Discours du Rectorat,* où l'auteur explique, dans un langage très simple, comment il est devenu recteur de l'université de Fribourg en 1933, sous le nazisme. Ce document mériterait d'être diffusé de la façon la plus large, pour montrer comment on peut devenir fasciste sans presque s'en apercevoir. C'est un texte saisissant.

**Günter Grass**: Il est intéressant de constater que ce sont précisément les Français qui ont découvert cette philosophie proche de l'idéologie nazie et lui ont réservé un accueil enthousiaste.

[57]

**F.G.**: Une revue parisienne a récemment publié un article de huit pages sur le seul point de savoir si, dans *Être et Temps,* il faut traduire *Dasein* en français ou conserver le terme allemand...

**G.G**. : J'ai toujours été surpris de voir combien, en France, Heidegger a trouvé un public dénué d'esprit critique. On peut prouver pourtant qu'il y a chez lui une relation entre la forme de son existentialisme et du national-socialisme. Il a eu la chance d'être trop intelligent pour les nazis... En son temps il a dédié son célèbre livre à son maître Husserl ; dans la première édition de 1927 on trouve encore cet hommage. Après 1933, il l'a supprimé...

**F.G**. : Husserl était juif... Et Heidegger n'était pas courageux.

**G.G.**: Je reste toujours stupéfait par la fascination qu'exercent un Heidegger et un Jünger sur les Français.

**F.G**. : On ne peut pas les comparer !

**G.G**. : Peut-être, mais l'exemple de Jünger n'est pas moins intéressant. Même Mitterrand l'a reçu et lui a décerné une décoration. J'en ai été sidéré. Car rien chez Jünger, absolument rien n'a changé [...].

**F.G**. : Je me suis toujours demandé d'où venait le faible de certains Français pour Jüngers. C'est un écrivain. Et un écrivain non négligeable [...]. Cependant, s'il a des lecteurs et des admirateurs, on ne peut pas dire qu'il ait eu de l'influence. Alors que Heidegger, on trouve sa trace partout. Son système de pensée a littéralement contaminé si je puis dire deux générations d'intellectuels français et non des moindres. Témoin l'ampleur qu'a prise la polémique autour de son adhésion au national-socialisme. La télévision en a même fait l'objet de débats ! Et deux camps, irréductibles, se sont formés, qui se lancent des anathèmes [...]. Ce qui est étrange, c'est que l'influence de Heidegger, comme celle de Nietzsche d'ailleurs, qui ne sont pas précisément des penseurs de gauche, au contraire, se retrouve surtout, en France, dans la pensée de gauche.

*Celte dernière remarque de Françoise Giroux constitue l'aspect le plus troublant. « Est-ce une sorte de snobisme ? », interrogeait-elle, sans en dire plus... Quoi qu'il en soit, s'il est parfaitement légitime d'étudier un auteur en sachant pertinemment qui il fut et de quelle idéologie il a relevé, il est scandaleux de l'envisager* [58] *coupé du contexte dans lequel il a agi, et surtout de vouloir minimiser ou banaliser les faits. Toutefois, il serait tout aussi lamentable, ainsi que l'exigent certains, d'ostraciser un auteur sous prétexte des dérives auxquelles il a pu se livrer. C'est ce qu'avait tenté de mettre en lumière Jean-Michel Palmier dans* Le Cahier de l’Herne *consacré à Heidegger (Paris, L.d.p. biblio/essais, 1986, pp. 409-447) et dans son* Ernst Jünger *(Paris, Hachette, 1995), qui fut son dernier ouvrage. Ce serait en effet se priver du moyen d'avoir, en connaissance de cause, prise sur le présent et l'avenir, c’est-à-dire de se prémunir* — *par la prise de conscience que rien ne doit être sacralisé* — *contre ce qu'on appelle* — *toujours après coup !* — *les « accidents » de l'histoire. Déjà en 1970, Henri Lefèvre prônait « la réintégration générale de ce qui fut pensé, voulu, projeté au cours de ce trajet orageux, le temps dit historique »* (LeManifeste différentialiste, *Paris, Idées/Nrf, p. 182). À juste titre ! Car ce contre quoi il est toujours primordial de réagir, c'est contre le « réductivisme », d'autant que rien ne nous est épargné pour que nous y soyons englués.*

“L’AMALGAME  
EST UN EXERCICE  
DANGEREUX.” [[29]](#footnote-29)

Travaillant — entre autres — sur la politique médicale du national-socialisme et l’« Action T4 » d'élimination des « vies ne valant pas la peine d'être vécues » orchestrée par le troisième Reich (cf. Médecine et nazisme, Paris, L'Harmattan, 1998), il était normal que je m'intéresse à la thèse du docteur Max Lafont soutenue à Lyon en 1981 et publiée en 1987 à Nantes par les éditions de l'AREFPPI. En effet, cette étude, la première du genre en France, concernait L'extermination douce (i.e. priver d'alimentation) des malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques de l'hexagone à l'époque de Vichy. Malheureusement pour le docteur Lafont, — que j'ai eu l'occasion de rencontrer et dont l'honnêteté est indubitable (il prenait la peine en préambule de souligner que son travail n'était qu'une simple « enquête préliminaire » afin d'ouvrir des pistes à la recherche historique) —, Le [59] Monde s'empara scandaleusement du sujet (10 juin 1987), ce qui entraîna une mise au point du célèbre psychiatre et psychanalyste Charles Brisset

[Retour à la table des matières](#tdm)

Trois textes sont produits : en première page, comme une nouvelle sensationnelle, on titre « *Les asiles de la mort »*, on stigmatise « *la lâcheté et l'inconscience de ces psychiatres sous le régime de Vichy »*, en pratiquant un double amalgame. Pire encore, on ne craint pas d'opposer le courage de l'évêque allemand de Munster qui, le 3 août 1941, a protesté violemment contre l'extermination des innocents, à la lâcheté des psychiatres. On appelle à leur punition : « Deux médecins allemands, qui avaient activement participé à cette extermination, viennent d'être condamné à Francfort à quatre ans de prison. En France, grâce à l'ouvrage du docteur Lafont, un voile se lève enfin sur la conspiration du silence qui a, jusqu'à présent, régné sur cet énorme scandale ». C'est tout juste si on n'appelle pas à l'inculpation de nos collègues. Ce premier article n'est pas signé. Il renvoie à l'article intérieur du Docteur Escoffier-Lambiotte [...], chef-d'œuvre d'insinuations perfides. En caviardant le texte de Max Lafont, Madame Escoffier en tire tout ce qu'elle a pu trouver de dérisoire. Sans s'apercevoir d'ailleurs qu'elle introduit dans le lot de son indignation le Professeur Delay qui est cité p. 125 pour une déclaration d'ailleurs pleine de bon sens (Les témoignages concordent pour dire que Jean Delay eut à l'époque une attitude tout à fait digne, T.F.). L'amalgame est un exercice dangereux [...]. Le troisième article, de J.-Y. Nau, s'intitule « *L'eugénisme n'est pas mort »*, et il cite des exemples de stérilisation des malades mentaux ou de propositions allant dans ce sens. Il a raison de protester contre ces faits. Mais il éprouve le besoin de commenter : « À la fin du XIXe siècle, l'émergence de la psychiatrie “moderne” fut contemporaine des premiers programmes visant à développer une forme d'eugénisme à partir de stérilisations pratiquées sous la contrainte ». Amalgame ! Et après avoir cité les faits de stérilisation dans l'Allemagne hitlérienne, il ajoute : « C'est dans ce contexte que survint la tragédie des malades mentaux hospitalisés en France ». Amalgame encore. Appréciez les guillemets de la psychiatrie “moderne”. Eh bien non ! C'en est trop. Que les psychiatres des hôpitaux n'aient pas tous été [60] héroïques pendant les années de guerre, c'est probable. Mais certains d'entre eux sont parvenus à protéger leurs malades contre la famine. Tous ne l'ont pas pu, et les exemples effroyables du Vinatier et de Clermont d'Oise méritent une étude historique véritable, qui permettrait probablement une vue sévère de certains actes. Mais qu'on ne mélange pas tout. De quel droit peut-on condamner des hommes et des faits que l'on connaît insuffisamment [...] en oubliant ceux qui permett[ent] de corriger les misères du Vinatier par les « sauvetages » de Ville Evrard ou du Puy ? Pourquoi comparer les psychiatres à l’évêque de Munster [...]. La parole d'un psychiatre n'est pas celle d'un évêque. Qui l’écouterait ? Surtout pas ceux qui, comme les rédacteurs du *Monde,* la méprisent et la dénigrent. Car c'est cela qui est le fond de l'affaire : une volonté de dénigrement. Nous le savions déjà : Madame Escoffier n'aime pas la psychiatrie. Elle lui paraît indigne de la pureté scientifique qu'elle incarne. On reconnaît là le discours des « savants » sur une discipline qu'ils ignorent, mais qu'ils méprisent. Il faut être bien sûr de sa propre conduite pour se permettre de donner des leçons de morale ou de science [...]. Il conviendrait que les historiens qui prendront la suite de Max Lafont [...] s'efforcent de situer les faits dans leur contexte et les hommes à leur place, avec leurs mérites aussi bien qu'avec leurs faiblesses.

*Ce douloureux chapitre (le chiffre le plus récent conclut à plus de 48 580 morts dus aux privations) ne peut être éludé. Toutefois, il importe de ne pas tout confondre et de faire ressortir que de nombreux médecins et personnels infirmiers déterminés (leur rôle fut essentiel) ont, grâce à leur courage et beaucoup d'imagination, organisé la résistance à l'inhumain. Le « sensationnel » tant affectionné des médias doit donc toujours être l'objet d'une grande circonspection. Et il doit en être ainsi de tout ce qu'on prétend et cherche à nous inculquer. L'enseignement officiel lui-même n'est pas à l'abri d'un tel reproche, d'autant que nombre d'enseignants, insuffisamment formés et cultivés, ou tout bonnement soucieux de leur avancement (Ah, les fameux échelons !), se contentent, en « bons fonctionnaires », de se caler sur les programmes et les manuels (et souvent sur* Le Monde/ *Mais en la matière, il serait là aussi pernicieux de se livrer à l'amalgame.*

[61]

“NE JAMAIS CHERCHER  
À PARAÎTRE PLUS  
QUE CE QUE L’ON EST.” [[30]](#footnote-30)

Après des études de peinture à Munich et sa rencontre avec le philosophe Ludwig Feuerbach à Heidelberg qui le fait évoluer vers le réalisme, le Suisse Gottfried Keller (1819-1890) publie en 1855 un fort roman de plus de sept cents pages, Henri le vert (Der Grüne Heinrich), dans lequel il expose son désenchantement du monde, et dont il remaniera la fin en 1879 (d'un échec total dans l'existence qui se solde par la mort du héros, on passe à un mariage qui le conduit à la sérénité). Mais ce sont surtout ses nouvelles, centrées sur les travers de ses contemporains, qui retiennent l'attention par leur caractère tragiquement actuel où l'on retrouve — dans une langue et un style de haute tenue écartant tout voyeurisme et soucieux d'édifier ! — ce que la presse classe aujourd'hui dans la rubrique des faits divers, témoignages du grotesque, mais aussi de l'infinie bassesse des humains.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Par une morne journée de novembre, un pauvre petit tailleur trottinait sur la route menant à la riche bourgade de Goldach [...]. Par-dessus son unique habit noir du dimanche, il portait une ample pèlerine de couleur gris anthracite dont les revers étaient bordés de velours noir, ce qui conférait au personnage un air noble et romantique, d'autant que sa longue chevelure brune et sa mince moustache étaient extrêmement soignées et qu'il bénéficiait d'un visage pâle aux traits parfaitement réguliers [...]. Il aurait préféré mourir de faim plutôt que de se séparer de sa pèlerine, comme du reste de sa toque de fourrure polonaise qui lui donnait fière allure. C'est pourquoi il ne pouvait que travailler dans des villes d'une certaine importance où sa tenue ne détonnait pas trop. Mais dès qu'il parcourait le pays à la recherche d'une embauche sans disposer de quelques économies, il vivait un enfer. En effet, lorsqu'il s'approchait d'une maison, les gens le regardaient avec étonnement et curiosité et étaient bien incapables d'imaginer qu'il venait vers eux pour leur demander la charité. De plus, comme il n'était pas doué pour les beaux discours, les mots se figeaient dans sa bouche [...]. Alors qu'il gravissait une côte, soucieux et affaibli, il vit un carrosse flambant neuf et d'un grand confort [...]. En raison de la forte déclivité, le cocher avançait près des chevaux. Lorsque, [62] parvenu au sommet, il remonta sur son siège, il demanda au petit tailleur s'il souhaitait profiter de la voiture car il venait de se mettre à pleuvoir. Il avait compris au *premier* coup d'œil combien pénible et misérable était l'existence du marcheur. Celui-ci accepta l'offre avec reconnaissance et simplicité. La voiture se mit en branle avec son passager. À peine une heure plus tard, elle franchissait avec magnificence et fracas la porte de la bourgade de Goldach. Le distingué attelage s'arrêta brusquement devant la première auberge [...]. L'aubergiste et ses gens se précipitèrent pour ouvrir la portière tandis que les enfants et les voisins entouraient déjà le splendide carrosse, curieux de voir de quel fruit allait accoucher une aussi merveilleuse enveloppe. Lorsque le petit tailleur, tout ébahi, finit par poser pied-à-terre [...], il leur apparut pour le moins comme un mystérieux prince ou comte [...]. « Sa Seigneurie désire-t-elle dîner ? », lui fut-il proposé. « Qu'elle se donne donc la peine, le repas est prêt à être servi ! ». Et sans attendre la réponse, l'aubergiste courut en cuisine [...]. Tandis que se déroulaient de cérémonieux préparatifs, le petit tailleur se trouvait dans une terrible angoisse en voyant la table se couvrir de vaisselle et de couverts étincelants. Bien que, peu de temps auparavant encore, le pauvre affamé n'eut rien tant désiré que d'absorber quelque nourriture, c'est avec panique qu'il aspirait maintenant à se soustraire au dîner qui allait lui être servi. Prenant finalement son courage à deux mains, il mit sa pèlerine et son bonnet, puis voulut se diriger vers la sortie. Cependant, [...] le serveur [...] crut qu'il cherchait les commodités et s'avança : « Que Sa Seigneurie veuille bien me suivre, je l'accompagne ». Il précéda le petit tailleur dans un long couloir qui aboutissait à une belle porte vernie agrémentée d'une inscription en jolis caractères. Sans aucune protestation, doux comme l'agneau, le jeune homme à la pèlerine s'engouffra dans le cabinet et ferma soigneusement la porte à clé. Il s'appuya en soupirant contre le mur, ne souhaitant rien d'autre que de reprendre sa route en toute liberté. En dépit du temps maussade, cela lui apparut comme le comble de la félicité. Mais en s'attardant quelque peu dans le cabinet clos, il en vint à se laisser séduire par le premier mensonge de sa vie, et c'est ainsi qu'il s'engagea sur la pente glissante du mal.

[63]

*Le grand art de Keller réside dans la finesse psychologique de l'analyse des situations finalement banales dont il s'empare et qu'il agrémente par le pittoresque et l'humour. Il est aussi sans conteste un maître de « l'effet réciproque »* ('Wechselwirkung), *montrant qu'un événement n'est jamais seulement le fait d'un être isolé, mais est favorisé par un contexte social et comportemental qui en quelque sorte le provoque. Conteur de grand talent, des récits duquel on peut, par delà l'apparente superficialité, tirer des enseignements précieux qui ne sont pas sans évoquer un Ésope ou un La Fontaine, il nous convainc, pour reprendre une phrase célèbre de Molière, que « La parfaite raison fuit toute extrémité / Et veut que l'on soit sage avec sobriété ».*

“LE LANGAGE RACISTE  
EST UN LANGAGE  
DE CRIMINEL.” [[31]](#footnote-31)

C'est ce que dénonçait déjà Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781) dans une comédie en un acte, Les Juifs, écrite en 1749. Il y met en scène un bandit de grand chemin, Martin Krumm, qui cherche à se dédouaner de ses méfaits en les mettant sur le compte du « peuple maudit de Dieu ».

[Retour à la table des matières](#tdm)

Mais dites-moi donc, ces brigands [que vous avez mis en fuite, T.F.], à quoi ressemblaient-ils ? Quelle était leur allure ? Comment étaient-ils déguisés ? [...] Je suis convaincu qu'il s'agissait de Juifs. Sans doute ne connaissez-vous pas bien cette racaille impie. Ce sont tous sans exception des escrocs, des voleurs, des bandits de grand chemin. C'est la raison pour laquelle ce peuple a été maudit par Dieu. Si j'étais roi, je les éliminerais tous jusqu'au dernier. Mon Dieu, protège les honnêtes chrétiens de ces canailles ! [...] Ah, mon cher Monsieur, si vous voulez dans votre vie connaître le bonheur et la prospérité, gardez-vous des Juifs avec plus de précautions encore que vous vous gardez de la peste [...]. Tenez, à titre d'exemple : un jour que je me trouvais à la foire, je les ai vus profiter de la cohue pour voler à l'un son mouchoir brodé, à un autre sa blague à tabac, à un autre encore sa montre. Je pourrais poursuivre ainsi à l'infini. Rien qu'à y repenser, je voudrais [64] avoir le pouvoir de tous les empoisonner, ces maudits Juifs ! Je vous le dis tout net, lorsqu'il s'agit de détrousser les gens, ils sont d'une habileté et d'une rapidité époustouflantes. Leurs doigts sont bien plus agiles que ne le sont ceux de l'instituteur lorsqu'il joue de l'orgue à l'église.

*Comme l'avait superbement formulé le philosophe Jean-Pierre Faye* (Langages totalitaires, *Paris, Hermann, 1972, p. 192), c'est ce « verbalisme tournoyant »*[[32]](#footnote-32)*, érigé plus d'un siècle et demi après Lessing en « absolue positivité » en raison de circonstances socio-économiques particulières, qui aboutira au monstrueux génocide instrumentalisé par le troisième Reich. Aujourd'hui* — *forts de la leçon que l'histoire nous a imposée de manière cinglante* —, *vigilance et résistance sont toujours de mise au moindre dérapage verbal. Tel a été notamment, en 2004, l'objet de l'essai,* Le Racisme. Ténèbres des consciences, *que j'ai publié aux éditions l'Harmattan en collaboration avec mon ami, le psychiatre lyonnais Alain Amar. Notons que, dans cet ouvrage, le docteur Amar propose (pp. 27-91) une théorie tout à fait novatrice quant aux origines de l'antisémitisme qu'il assimile, en s'appuyant sur une solide documentation et son expérience de soignant, à une « maladie auto-immune », c'est-à-dire à une maladie caractérisée par une perte de tolérance de l'individu par rapport à ses propres composantes.*

“LA TECHNIQUE  
NE DOIT PAS TUER  
L’IMAGINAIRE.” [[33]](#footnote-33)

Dans les années soixante, afin d'affronter ce que l'on appelait alors « la révolution scientifique et technique », la République démocratique allemande (RDA) s'attacha à former dès le plus jeune âge des cadres hautement qualifiés. Enseignant et chercheur à Paris VIII, Jean Mortier écrivait à ce propos en 1987 (in G. Badia et al, Histoire de l'Allemagne contemporaine, vol. 2, Paris, [65] Messidor/Editions sociales, p. 518) : « La science est [...] un mot magique. Ne pas cesser d'apprendre afin que, dans tous les domaines, le pays rattrape, voire dépasse le plus haut niveau mondial, devient une sorte d'obsession collective. Toute la population est invitée à vivre au rythme de ce que l'écrivain Hermann Kant appellera la **Qual**ifikation (Qual = torture) ». C'était évidemment faire fi des principes élémentaires de la psychologie infantile, ce que releva alors sur un ton badin (la critique ouverte de la « ligne officielle » était sévèrement réprimée), un enseignant de 36 ans et écrivain occasionnel du nom de Helmut Preißler.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Lorsque je racontai aux enfants de six ans

la fable du tapis volant,

ils me demandèrent les données techniques dudit tapis.

Comme, à mon grand regret,

je fus incapable de les leur communiquer,

ils poursuivirent seuls une conversation sur les stations spatiales.

Alors que je racontai la fable de la fée Holle,

celle qui secoue ses édredons (i.e. la neige, T.F.),

un gamin de cinq ans me décocha :

« Papa est météorologue, ne nous prend pas pour des cons ! »

Sale temps pour les conteurs de fables,

la réalité technique a eu raison du merveilleux.

*Violemment critiquée à l'époque dans les pays occidentaux pour sa politique inhumaine de « machinisation » des individus (souvenons-nous de la polémique autour des nageuses et autres athlètes olympiques traités aux hormones), la RDA semble pourtant, depuis sa disparition en 1989/1990, avoir fait école. De nos jours, dans l'enseignement, tout est centré dès le petit âge sur la performance, la concurrence, l'excellence, et cela au nom de l'efficacité et de la rentabilité ultérieures. Dans le domaine sportif pas un jour sans que l'on ne nous bassine avec une nouvelle histoire de dopage. Nombreux sont actuellement les spécialistes de la santé qui tirent le signal d'alarme : rien n'est pire que de tuer l'imaginaire d'un enfant en voulant en faire précocement une « bête technique ». On assassine en lui toute créativité, tout plaisir* [66] *de découverte, toute recherche (qui suppose sa part d'errements, d'égarements, d'échecs...) d'un positionnement à sa mesure dans l'existence, bref d'un épanouissement qui lui soit propre. Quoi d'étonnant dès lors à ce que le mal-être soit si grand, que les maîtres ne maîtrisent plus rien, que les jeunes aient recours à l'alcool, à la drogue, et se « défoncent » dans une boîte de nuit ou une « rave », que les dépressions et les suicides soient légion. S'il est bien un principe éducatif essentiel, c'est de permettre à un enfant de vivre son enfance en l'entourant d'une incessante vigilance et d'une permanente affection lui permettant de se constituer.*

“CE QU’EST LE DISCOURS  
DICTATORIAL.” [[34]](#footnote-34)

Imposer une vérité préétablie à laquelle chacun est appelé à se conformer par une attitude adéquate sous peine d'être taxé de marginalisme, tel était, pour le philosophe Herbert Marcuse (1898-1979), une des caractéristiques majeures du système stalinien et, d'une façon générale, du « marxisme soviétique ». Or si la description de Marcuse peut également parfaitement s'appliquer à ce qui se passe au niveau interne dans les partis politiques, les syndicats, les associations, les groupements professionnels, les chapelles religieuses, sectes et autres cénacles (auxquels on peut toutefois échapper en gardant ses distances), elle concerne aussi à grande échelle le pouvoir tyrannique exercé sur toute personne par la publicité et les programmes télévisuels, c'est-à-dire par cette « communication » planifiée et contrôlée qui est inhérente à l'organisation de nos sociétés modernes et dont Edward Bernays (1891-1995, le neveu de Freud) avait percé la nocivité dès 1928 dans Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie ([trad.fr](http://trad.fr). La Découverte, 2007).

[Retour à la table des matières](#tdm)

[…] Des directives pragmatiques pour l'action [...], un petit nombre de formules constamment répétées et érigées en dogmes rigides [...], des formules sans nuance, inflexibles, qui appellent [67] une réponse sans nuance et inflexible. En une interminable répétition, le même nom est toujours accompagné des mêmes adjectifs et participes ; le nom les « gouverne » immédiatement et directement, de telle sorte que chaque fois qu'il apparaît, ils suivent « automatiquement » à l'endroit opportun. Le même « verbe » déplace toujours la proposition dans la même direction, et ceux à qui s'adresse la proposition sont censés se déplacer dans la même direction [...]. Les déclarations habituelles ne font que rappeler ce qui est déjà établi. Elles doivent être « épelées », apprises mécaniquement et littéralement ; c'est une sorte de rituel qui accompagne l'action destinée à les mettre en œuvre. Elles sont là pour rappeler et soutenir la pratique exigée [...]. Leur vérité réside dans leur effet [...] Les éléments *magiques* l'emportent sur la compréhension dans la pensée et dans l'action.

*Élève de Martin Heidegger à l'université de Fribourg-en-Brisgau, collaborateur d'Adorno au sein de l'Ecole de Francfort, Herbert Marcuse, d'origine juive, quittera l'Allemagne en 1933. Il enseignera aux USA et exercera une influence déterminante sur le mouvement étudiant de la fin des années 1960. Son travail, basé sur un rapprochement du marxisme et de la psychanalyse* (Eros et civilisation, *1955), tourne autour de la « tolérance répressive », à savoir que, en dépit d'un* semblant *de liberté concédée aux individus dans leur développement, le pouvoir politique exerce sur eux une répression constante par le biais des « appareils idéologiques d'État » (éducation, médias, consommation poussée à l'extrême grâce à des prêts et crédits, etc.), ce qui les enferme dans une existence « unidimensionnelle »* (L'Homme unidimensionnel *et* La Fin de l'utopie, *1968), alors que serait souhaitable* — *position à laquelle je souscris sans réserve* — *la tridimensionnalité « Logos, Ethos, Eros ».*

“NE JAMAIS CÉDER  
AU RESSENTIMENT.” [[35]](#footnote-35)

Au nombre des plus éclairantes analyses produites à ce sujet, on retiendra la Psychanalyse de l'antisémitisme de Rudolph Loewenstein [68] (1952), ainsi que les Réflexions sur la question juive de Jean-Paul Sartre (1954). Les analyses produites dans ces deux volumes sont évidemment marquées par le terrible génocide industriel qui venait d'être instrumentalisé par les nazis moins de dix ans avant leur publication. Mais il n'est pas difficile de les actualiser (simple changement de bouc émissaire...) car le problème est — hélas ! — toujours présent dès lors que des gens se débattent dans les problèmes dus à la crise économique, au chômage, etc… Pour une bonne compréhension du texte qui suit, extrait d'un excellent ouvrage du professeur Albrecht Betz, précisons que le poète et essayiste Heinrich Heine (1797-1856) ainsi que le compositeur Giacomo Meyerbeer (1791-1864) étaient juifs.

[Retour à la table des matières](#tdm)

C'est dans un article rédigé à Paris pour le *Journal du soir de Dresde* (6 juillet 1841) que [Richard Wagner] a rendu le plus clairement hommage à la fascination exercée sur lui par ce trouble-fête, ce génial dissident [qu'était Heinrich Heine, T.F.] : « Nous voyons dans notre milieu fleurir un talent comme l'Allemagne en a peu à présenter ; nous nous réjouissons de son épanouissement alerte et audacieux — Nous l'acclamons comme un triomphateur qui éveille nos jeunes esprits de leur totale léthargie leur ouvre et leur montre la voie sur laquelle il est souhaitable que s'engagent les forces nouvelles de notre littérature [...] ». Mais à peine une décennie plus tard, le voici qui traite le lyrisme de Heine de « mensonges poétiques ». Et ce, à la fin de son pamphlet *Le Judaïsme dans la musique,* paru en 1850 sous un pseudonyme, et première contribution wagnérienne qui donnera à l'antisémitisme droit de cité en Allemagne. Entre ces deux dates se situent le fiasco de la révolution de 1848, l'échec des tentatives de Wagner pour s'imposer à Paris, son renoncement à ses activités pour transformer la société, sans oublier sa conversion au nationalisme et sa retraite polarisée sur la révolutionnarisation de l'opéra. Heine ne connaîtra pas le Wagner qui sous l'Empire [de Guillaume 1er, T.F.] souscrira à l'irrationalisme et au chauvinisme alors en vogue [...]. Wagner [...] forge[ra] un indicible stéréotype : *Le Juif,* une sorte d'entité dépassant la personnalité, une abstraction sur laquelle sont projetées toutes les caractéristiques censées être inhérentes aux Juifs. Si l'on suit Wagner, il s'agit dans le domaine artistique de [69] l'absence d'enracinement dans le « peuple » et par-là même de toute créativité « organique », d'une pure recherche de l'esbroufe, d'un manque d'originalité réservée aux génies, de la corruption de la critique. Le ton d'absolue conviction, le sérieux papal qui fondent la dénonciation wagnérienne de cette « influence corrosive » [sont indissociables du fait], dissimulé par lui, que le motif déclenchant pour son écrit sur le *Judaïsme dans la musique* fut sa jalousie envers son concurrent Meyerbeer dont le succès était supérieur au sien.

*On reconnaîtra aisément dans la diatribe de Wagner envers les Juifs certains arguments que reprendra à leur endroit Adolf Hitler dans* Mein Kampf *et qu'il ne manquera pas de compléter par d'autres puisés aux sources les plus vulgaires et les plus disparates. Artiste raté, ne se reconnaissant qu'un seul précurseur, justement Wagner, le* Führer *prétendra jusqu'à sa fin (voir son testament) avoir été* — *tout comme l'Allemagne qu'il prétendait incarner* — *victime de la nocivité du « peuple de Sion ». On sait à quoi aboutira ce ressentiment. Cf. mon article « Pourquoi Adolf Hitler ? Enquête sur l'irruption de la paranoïa dans l'Histoire », in* Penser le nazisme, *Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 15-82.*

“LA RÉVOLTE CONTRE  
LE PERVERTISSEMENT  
DE LA VIE.” [[36]](#footnote-36)

Pour déplaisante que cette affirmation puisse être, il faut pourtant se rendre à l'évidence : le nazisme a bel et bien constitué un pan de la pensée allemande. En effet, des courants d'idées antihumanistes et délirants, bien antérieurs à 1933 et pas uniquement d'origine germanique, se sont sous cette forme condensés pour s'ériger progressivement, à la faveur d'un contexte particulier, en idéologie dominante, (cf. mon essai, Le Nazisme : une culture ?, Paris, L'Harmattan, 2001). Le produit le plus « sauvage » de cette condensation a été la « Shoah ». Mais il ne suffit pas de se lamenter ou de s'indigner. Il serait inadmissible que nous, qui venons après et qui savons, ne transformions pas cette inhumanité [70] absolue — qui fut et qui donc, dans sa potentialité toujours présente quelles qu'en soient les éventuelles modalités de demain, nous concerne tous — en un impératif catégorique d'humanité. Bienheureux, tels les pauvres d'esprit, ceux qui prétendraient être miraculeusement immunisés contre la gangrène. Pour avoir consacré l'ensemble de ma carrière à l'étude du sujet, je sais par trop que nul, à moins de convictions éthiques solidement ancrées, n'est en capacité de prévoir ses actes (voir l'expérience de Stanley Milgram rappelée par le sociopsychanalyste Gérard Mendel, dans un ouvrage essentiel, Une Histoire de l'autorité, Paris, La Découverte, 2002, pp. 44-49).

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans le camp de concentration nazi, l'être humain est métamorphosé en misérable animal par la barbarie d'autres humains qui lui apparaissent pourtant comme ses semblables et dont il ne parvient pas vraiment à comprendre ce qui fait qu'il s'en différencie au point de se retrouver réduit par eux à ce qu'il subit et endure au quotidien. Il en vient à perdre sa vision colorée du monde et à ne plus percevoir celui-ci que comme raidi et inanimé : *Nuit et Brouillard...* Pourtant, bien que côtoyant sans cesse la mort prête à tout instant à le happer, bien que déjà en configuration de cadavre, voilà soudain qu'il redresse la tête. Le cadavre, ce n'est pas lui, cet être pitoyable que la vie abandonne inexorablement, mais son vis-à-vis, cette chose, vêtue de noir et affichant sur son front une tête de mort, à laquelle manque l'élément très essentiellement essentiel pour être en vie : l'esprit, autrement dit l'humanité. Et c'est alors que se produit un renversement dans la métamorphose : une élévation, une intensification qualitative qui le conduit comme sur une échelle spirituelle à renouer avec cela même qu'on cherche à lui ôter : la vie. Ce n'est plus alors pour lui une question de vie *ou* de mort, mais de vie *contre* la mort. Bien sûr, il n'est pas dupe que la mort constitue *a priori* le terme de toute vie et que ce sera un jour son sort... Mais ce qu'il refuse à ce moment précis, c'est que la vie puisse être utilisée pour asséner la mort. C'est là tout le sens de sa révolte, et cette ultime révolte doit être désormais, et de façon permanente, le flambeau de la nôtre contre toute velléité, aussi ténue soit-elle, de pervertissement de la vie.

[71]

*Toute réflexion morale à l'époque actuelle ne peut que se nourrir de la terrible dérive qu'a représenté le nazisme. Parmi les innombrables ouvrages parus à ce propos, trois* — *en dépit du fait qu'ils furent rédigés il y a maintenant bien longtemps* — *me semblent introduire des éléments cardinaux :* L'Univers concentrationnaire *de David Rousset ;* Les Morts inutiles *de François Wetterwald ;* Médecine et crimes contre l'humanité *d'Adélaïde Hautval. Ils nous démontrent que, à la moindre fragilisation du souci de l'inviolabilité et de la primauté de la personne humaine, la barbarie laisse entrevoir sa face grimaçante. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que, en la matière, on se trouve toujours aux prises avec soi, et que la balle est dans notre camp. Le grand défi réside donc dans la* recherche individuelle *de la gestion des archaïsmes qui nous habitent tous.*

“LA MODESTIE FACE  
À LA CONNAISSANCE.” [[37]](#footnote-37)

S'il est légitime de vouloir comprendre, il est néanmoins des choses face auxquelles notre connaissance ne peut trouver d'explication. Sans pour autant en conclure — comme l'écrivit sur un mode provocateur le philosophe Ludwig Wittgenstein dans son Tractatus logico-philosophicus (1921) — que « ce dont on ne peut parler, il faut le taire », on ne peut donc tout au plus que proposer une interprétation, tout en ayant la modestie de reconnaître qu'elle ne saurait être exclusive et que ce n'est que par la multiplicité des interprétations que l'on se rapprochera peut-être quelque peu de la vérité. Laissons donc aux doctrinaires et autres « gourous » la prétention de l'explication privilégiée et définitive, et faisons-nous à l'idée, comme le suggéraient avec sagesse R.-M. Albérès et Pierre de Boisdeffre dans une étude sur Kafka, que s'interroger à propos d'une énigme ne signifie pas pour autant que l'on parvienne à la résoudre.

[Retour à la table des matières](#tdm)

On ne peut dire que le problème du sens de la vie n'ait pas de solution. Il faut dire plus exactement *qu'il n'a jamais pu être formulé* [72] *avec précision,* ce qui est pire. Il est des équations insolubles ; mais il y a aussi, de manière plus grave, des cas où on ne peut même pas poser l'équation... L'erreur des philosophes est de prétendre donner l'équation qui pourrait permettre de chercher le sens de la vie ; après quoi, s'ils ne sont pas trop enfermés en eux-mêmes, ils reconnaissent que cette équation n'a pas de racines. Après Kierkegaard, et après les mystiques négatifs, Kafka ajoute quelque chose à la philosophie et la corrige : il ne montre pas que le problème soit insoluble, il montre seulement que le problème ne peut pas être clairement posé... Et c'est sans doute là le véritable sujet du *Procès* et du *Château.* Cette attitude — que l'on pourrait appeler en gros la « réduction à l'absurde » d'un problème informulable — et qui prend chez Kafka une forme artistique, c'est-à-dire pathétique et non philosophique, elle avait existé dans ce que l'on appela la « théologie négative » [...] d'Origène [...] puis Maître Eckart. Elle consistait, en très gros, pour sonder le mystère de la Divinité, et puisque nous ne pouvons savoir ce que Dieu est, à définir tout ce que Dieu n'est pas, pour parvenir évidemment à une sorte de vide plein qui est notre impuissance à connaître Dieu, et notre sentiment de sa plénitude inconnaissable... Kafka réagit de même devant un autre mystère, celui du sens de l'existence, problème plus moderne, dans la mesure où, depuis Maître Eckart, les problèmes sont descendus du ciel sur la terre. À l'intérieur d'une fable allégorique (plaider un procès, parvenir, en voyageant, jusqu'au château où l'on est engagé comme employé), ses héros cherchent le sens et la logique de l'existence pour découvrir interminablement qu'elle n'en a point qui puissent être donnés d'un bloc et tout simplement. C'est définir la valeur et la logique de la vie par ce qu'elles *ne sont pas,* en sachant que ce qu'elles *sont* demeure introuvable, indéfinissable, perpétuellement en question [...]. Le sens de la vie [...] est ici posé comme l'avait été pour les clercs et mystiques médiévaux le mystère de la connaissance de Dieu : par élimination des solutions fausses jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'angoisse.

*Pour autant, l'humilité face à la connaissance ne doit jamais conduire à souscrire aux « mythologisations » qui relèvent invariablement de la mystification avec pour dessein l'aliénation, que* [73] *ce soit dans le domaine religieux (cf.* La Vie de Galilée *de Bertolt Brecht) comme dans le domaine idéologique (voir par exemple la critique du* Mythe du XXe siècle *de l'idéologue nazi Alfred Rosenberg par le philosophe marxiste Georges Politzer, fusillé au Mont-Valérien le 23 mai 1942, in* Politzer contre le nazisme, *Paris, Messidor/Éditions sociales, 1984), la synthèse entre les deux étant, depuis une trentaine d'années, réalisée par des courants dits « new âge », type l’« Église de Scientologie ». Quant à sombrer dans l'angoisse* — *de triste mémoire souvent mauvaise conseillère (précipitation dans des solutions illusoires et mortifères, recherche du bouc émissaire)* —, *il* *n'y a pas lieu : il suffit de se dire tout banalement que l'orage (interprété par les Gaulois comme une admonestation divine alors que les Germains le percevaient comme une manifestation de Wodan, le maître des deux, en hommage à leurs guerriers morts au combat) s'explique aujourd'hui de façon parfaitement rationnelle. Des exemples de ce type pourraient être cités à l'envi. Ce qui est certain, c'est que ce que nous ne sommes pas actuellement en mesure de saisir sera un jour élucidé, et que notre ignorance fera alors bien rire nos descendants ou* — *beaucoup plus grave !* —, *les* consternera. *De fait, ce qui est imposé au sens commun comme* la *vérité scientifique à un moment donné (cf. les théories sociobiologistes et eugénistes nées au XIXe siècle et dont on se gargarisa durant toute la première moitié du XXe), peut parfaitement s'avérer à terme comme ayant été la justification d'entreprises criminelles (voir le colloque « Nazisme, Vichy, conflits coloniaux et ethniques », Univ. de Paris 7, 27-28 oct. 2000).*

“LA PRUDENCE  
FACE À LA POSSIBLE  
ÉDULCORATION D’UN TEXTE.” [[38]](#footnote-38)

À la lecture des lignes qui suivent — un émouvant extrait de La grande permission (1931) d'Ernst Wiechert, violent réquisitoire contre le bellicisme assorti d'une dénonciation de l'antisémitisme sous l'ère de Guillaume II —, on ne peut que rester perplexe quant à la dernière phrase. En effet, que signifie-t-elle ? S'agit-il d'une simple facétie de deux troufions idiots envers un camarade de [74] chambrée plus faible, ou faut-il y voir une manifestation délibérée de mépris agressif envers un Juif ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il y avait [...] Josef Megaï. Juif [...] ayant échoué partout parce que, dès l'enfance, on l'avait, on ne sait comment maltraité et brisé, toujours poli et serviable, mais ne disant jamais un mot qu'on ne l'eût interrogé. De ses yeux très doux, il semblait toujours contempler une coupe invisible qui eût été emplie de promesses barrées malheureusement par une sinistre prophétie. Il était écrit que Megaï recevrait les tenues les plus fatiguées, qu'il trébucherait renversant la moitié de sa soupe, que, le soir même de son incorporation, on lui volerait ses treillis. L'ordre des choses voulait sans doute aussi qu'il eût l'épaule gauche plus haute que la droite, que Schröder et Lorenz voulussent en même temps lui confier quelque chose à l'oreille et qu'ils l'étourdissent d'un « hep » retentissant et simultané.

*L'insuffisance de la traduction française par Henri Thies est ici flagrante. En effet, ce « hep » beuglé par deux imbéciles était en Allemagne, et ce bien avant la Première Guerre mondiale, l'insulte antisémite par excellence : contraction de «****H****ierosolyma est* ***p****erdita », « hep ! » signifiait très exactement, sur le mode de l'onomatopée, « mort aux youpins ! ». On voit donc que par insuffisance lexicale et civilisationnelle, le propos de Wiechert a été édulcoré. L'édulcoration peut être aussi être le fait* — *ce qui n'est pas le cas ici* — *d'une volonté délibérée d'un traducteur. Ainsi pour le* Mein Kampf *d'Adolf Hitler dans sa version aux Nouvelles Éditions Latines qui reste à l'heure présente la plus répandue dans nos bibliothèques et dans le commerce. De fait, les Nouvelles Éditions Latines ne sont à l'origine qu'une gemmation des Éditions Sorlot, lesquelles, non contentes d'avoir cherché à l'époque (1934) à donner une image favorable de l'œuvre hitlérienne* — *en la faisant toutefois prudemment précéder dans le volume* Nouvelles Éditions Latines *d'un « avertissement des éditeurs » hostile au nazisme* —, *« se spécialisèrent par la suite dans les publications nazies et ne survécurent pas à l'occupation » (J.-P. Faye,* Langages totalitaires, *Paris, Hermann, 1972, p. 156). L'écrivain protestant Ernst Wiechert (1887-1950), qui sera interné en 1938 durant* [75] *quelques mois à Buchenwald pour avoir pris publiquement position contre le régime national-socialiste, est l'auteur de plusieurs témoignages essentiels sur le troisième Reich :* Le Bois des morts *(1945),* Missa sine nomine *(1950),* Détenu n° 7188 *(posthume, 1966).*

“LA COURSE AU PROFIT  
DIVISE LES HOMMES.” [[39]](#footnote-39)

Dans une nouvelle de 1856, Roméo et Juliette au village, Gottfried Keller (cf. p. 60) met en scène deux paysans prospères, chacun propriétaire d'un champ de même taille et pareillement fertile. Les deux terres sont séparées par un troisième champ équivalent mais en friche. Le bonheur des deux hommes est total et leur entente parfaite. Leurs enfants, un garçon pour l'un, une fille pour l'autre, s'adorent. Cependant, un jour, la cupidité s'empare des deux agriculteurs.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Entre-temps les pères avaient fini de labourer leur champ [...]. Mais lorsque le valet de l'un, arrivé au bout du dernier sillon, voulut arrêter son travail, son maître lui cria : « Qu'est-ce qui te prend ? Fais demi-tour ! » — « C'est terminé ! », protesta le valet. « Boucle-là, lui ordonna le maître, et fais ce que je te dis ! » Ils firent donc demi-tour et tracèrent un large sillon dans le champ du milieu, faisant voltiger les mauvaises herbes et les pierres qui s'y trouvaient. [...] Il croisa son voisin qui [...] labourait de l'autre côté et qui lui aussi faisait éclater les mottes en perçant pareillement un sillon conséquent dans le champ du milieu. Chacun vit la manœuvre de l'autre, mais tous deux firent comme si de rien n'était [...]. Les moissons se succédèrent, voyant grandir et embellir les enfants. Entre les deux voisins qui ne cessaient de s'élargir, le champ à l'abandon rétrécissait toujours plus. À chaque nouvelle saison des labours il perdait, d'un côté comme de l'autre, un nouveau sillon, sans que le sujet ne soit jamais ouvertement abordé, ni qu'un œil humain n'ait jamais fait mine de se rendre compte de la profanation. Les pierres s'entassaient sur une bande [76] de terre toujours plus étroite et formaient maintenant une véritable arête sur toute la longueur du champ. Les broussailles qui y poussaient étaient si hautes que les enfants, bien qu'ayant considérablement grandi, ne purent plus se voir [...].

*Se déchirant bientôt pour la possession du champ du milieu, devenus ennemis, les deux hommes entraînent leur famille dans la déchéance. Irrémédiablement séparés par la haine que se vouent leurs pères, les deux enfants finissent par se suicider. Avec le recul historique, il est tentant de voir dans cette scène* — *toute mesure gardée* — *une allégorie anticipatrice de ce que sera au début du XXe siècle le choc des impérialismes, à savoir la conflagration provoquée par le déséquilibre de l'expansion coloniale entre pays capitalistes (en 1914, l'Allemagne possédait en Afrique pratiquement quatre fois moins de territoire colonisé que la France, alors qu'elle avait un nombre de bouches à nourrir plus d'une fois et demie supérieur et que son industrie en plein boom* —*premier rang en Europe pour la production* — *manquait cruellement de ressources naturelles en matières premières). Cet état de fait conduira à la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle seront sacrifiés des milliers de jeunes, précipités dans la mort par des gouvernements à la solde des trusts et de la haute finance. Bien que cela aille à contre-courant de la mode actuelle, j'incite vivement à ce propos à la lecture de Lénine,* L'Impérialisme comme stade suprême du capitalisme *(notamment le chapitre VI), ainsi qu'aux analyses marxistes des causes du conflit de 14-18. Quoi que puissent en dire certains, on trouvera là des éléments précieux pour comprendre comment l'habile manipulation chauviniste de la population par les forces politiques en place inféodées à celles du profit (et à laquelle souscriront bon nombre de leaders de la « gauche ») aboutira* — *selon la formule utilisée en 1907 par le socialiste français Gustave Hervé au congrès de l'Internationale de Stuttgart* — *à transformer le mot de Marx, « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », en « Prolétaires de tous les pays, massacrez-vous » !*

[77]

“DÉCOLONISER  
L’ENSEIGNEMENT :  
LES SCIENCES HUMAINES.” [[40]](#footnote-40)

Constamment balloté d'une heure à l'autre d'une matière à l'autre et d'un enseignant à un autre avec chacun ses exigences spécifiques liées à « sa matière », le lycéen ne peut qu'éprouver un sentiment de morcellement et de frustration. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il doit « être bon » dans le maximum de disciplines inscrites au « programme », mais il ne voit guère sur quoi ce « programme » est susceptible de déboucher quant à son épanouissement personnel, sinon sur un « métier » qui lui permettra de gagner plus ou moins bien sa vie. Réduit à une « technicité », l'élève perd cette dimension essentielle que pourtant l'école devrait avant toute chose s'attacher à inculquer : le rapport au savoir, c'est-à-dire la compréhension réflexive de l'intérêt de l'apprentissage des mathématiques, des sciences, des langues, de l'histoire, de la littérature, de la philosophie, etc.. Il est donc urgent de passer à un autre type d'enseignement, décloisonné, non formaliste, non pas basé sur un « système » (ne parle-t-on pas du « système éducatif » ?), mais sur l'éveil du doute postulant que l'on sait qu'est douteux cela même que l'on pense être établi comme étant vrai. Face au professeur imbu de son savoir et qui assène : « La somme des angles d'un triangle est égale à deux droits... », répondez tranquillement : « Ça dépend... », recommandait Gaston Bachelard en 1936 (cf. Lucien Bonnafé, Chimères 24/1995, p. 17). Autrement dit, la connaissance du possible non vrai doit être source de motivation pour la recherche incessante du vrai. Cette perspective exaltante — « décolonisatrice », disait Gérard Mendel — ne pourra être mise en oeuvre que lorsque les futurs enseignants, au lieu de végéter lamentablement dans des IUFM uniquement centrés sur un « pédagogisme » source d'aliénations, auront été réellement formés aux sciences humaines qui envisagent les divers domaines de la connaissance sous une forme unifiée au centre de laquelle l'Homme constitue la valeur suprême. C'est ce à quoi appelait en 1967 le philosophe Pierre Trotignon :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Les hommes de notre siècle sont des êtres éclatés, déchirés, qui dans leur peur de voir leur unité de signification s'établir dans une [78] histoire dont ils ne sont plus les seuls maîtres, préfèrent nier qu'il y ait une unité de sens. Les sciences de l'homme sont le moyen pour l'Occident, effrayé des conséquences de sa propre histoire en un temps où le foyer de l'histoire s'est déplacé, pour se faire scientifiquement le sujet universel dont le reste serait objet. Mais par là même, il se fait lui-même son propre objet, et c'est cette nouvelle manière de se rapporter à soi-même qui devrait attirer l'attention des philosophes. Cette révolution des sciences humaines n'aurait pas pu être si radicale si elle n'avait été préparée par le génie des philosophes [...]. Les trois génies qui ouvrent cette crise et cette révolution sont les philosophes du soupçon : Marx, Nietzsche et Freud. Nous ne pouvons ici analyser, même sommairement, trois œuvres aussi importantes et aussi complexes. Disons que leur dénominateur commun est la découverte d'un désaccord entre ce que les hommes font et ce que les hommes disent qu'ils font, la mise en évidence de procès non conscients, non thématisés de ce qui est conscient et thématisé.

*Rompre avec les conventions et les habitudes, mobiliser l'ensemble des savoirs pour contribuer à l'évolution des facultés humaines, apprendre à chacun à faire preuve d'initiative et, dans le respect de l'altérité, à inventer en pleine conscience la solution spécifique qu'appelle la situation, telle fut l'ambition de Rudolf Steiner (1861-1925), fondateur en 1919 des écoles privées « Waldorf », dont on ne peut que regretter que les vues pénétrantes et profondément novatrices dans leur première phase aient progressivement dérivé vers une doctrine sectariste : l'anthroposophie (la meilleure présentation de ce penseur, qui se revendiquait de Goethe et de Nietzsche et dont les nazis mirent la tête à prix dès 1921, reste l'ouvrage de Paul-Henri et Geneviève Bideau,* Une Biographie de Rudolf Steiner, *Montesson, Éditions Novalis, 1997). Pour ma part, j'ai toujours considéré avec Henri Wallon (1879-1962) que l'essence de l'éducation publique* —*par-delà les « faux principes » organicistes ou idéalistes* — *doit être dialectique (contact avec le réel, contact avec les choses, contact avec les hommes, cf.* La Vie mentale, *Paris, Éditions sociales, 1982), ou encore, dans le sillage d'Alfred Adler (1870-1937), d'inculquer « un comportement social en harmonie avec nos possibilités organiques et avec* [79] *les exigences d'une vie dans la collectivité », c'est-à-dire « le sens de nos responsabilités sociales vis-à-vis de nos semblables » (H. Schaffer, in A. Adler,* Le Sens de la vie, *Paris, Payot, 1972, pp. 10-11).*

“L’HYPOTHÈSE LA PLUS OSÉE  
PEUT S’AVÉRER PERTINENTE  
MAIS N’EST PAS FORCÉMENT  
VÉRITÉ ABSOLUE.” [[41]](#footnote-41)

C'est en 1966, à Husum, que je lus, sur les conseils de la famille dans laquelle je vivais, la fascinante nouvelle de Theodor Storm (cf. pp. 16-18), Aquis submersus, publiée en 1876. Plus que l'histoire elle-même, qui relève de cette « inquiétante étrangeté » dont parlera Freud et que sauront si bien illustrer Kafka, Franz Nabi (Une Main dans la nuit) ou encore Leo Perutz (Le Cavalier suédois), c'est — curieusement — le passage suivant qui à cette époque sollicita mon attention et dont je fis un principe qui bientôt, à l'Université, me causera quelques déboires avec un « mandarin » fermé à la discussion et ne supportant pas la mise en cause de ses affirmations, pourtant souvent fort contestables. Il me le fera payer assez cher lors d'un oral d'examen, me gratifiant d'un 8/20, alors que mon exposé valait beaucoup plus, ce qui me coûtera la mention « bien » que justifiaient mes autres résultats.

[Retour à la table des matières](#tdm)

[...] À mon instigation, nous nous étions durant l'après-midi encore une fois rendus au temple où j'avais découvert dans un coin sombre du bas du tableau [un enfant mort, T.F.] quatre lettres tracées à la peinture rouge que je n'avais jusqu'alors pas remarquées : « C.P.A.S., impossible d'en percer le sens ! », confiai-je au père de mon copain [un pasteur, T.F.]. « Cette inscription m'est bien connue, me répondit-il, et si l'on s'en remet à ce qui se raconte, les deux dernières lettres signifieraient "Aquis Submersus", c'est-à-dire "noyé" ou, si l'on s'en tient au mot à mot, "englouti par les eaux". Par contre, il est vrai que les deux lettres du début, C.P., posent toujours un problème de compréhension. Le jeune adjoint de notre sacristain [...] prétend certes que cela pourrait [80] vouloir dire “Casu Periculoso”, “par un dangereux hasard”, mais nos anciens pensaient de façon bien plus logique. Si l'enfant est mort noyé, c'est que le hasard ne fut pas simplement dangereux. » Avide de savoir, je l'avais écouté avec la plus grande attention. « Et si au lieu de “Casu”, le C. signifiait “Culpa” ? », risquai-je. « “Culpa ?”, répéta l'ecclésiastique, “par la faute de ?”— mais par la faute de qui ? » C'est alors que se présenta à mon esprit le portrait de l'ancien pasteur à la mine sombre. Sans réfléchir, je jetai : « Pourquoi pas “Culpa Patris” ? » Le bon prêtre en fut presque effrayé. « Par la faute du père ? Qu'allez-vous chercher là, mon jeune ami, articula-t-il en brandissant un doigt en guise d'admonestation. En dépit de sa sombre apparence, il serait inconvenant d'accuser mon défunt collègue ! » [...] Et c'est ainsi que le sens réel de l'inscription resta momentanément pour moi un secret du passé.

*Ayant trouvé quatre années plus tard un manuscrit inconnu, le jeune homme aura la preuve que son interprétation était la bonne et que c'était bien le père qui avait été responsable de la mort de l'enfant. Il est vrai pas le pasteur « à la mine sombre » qui n'était que le père adoptif* — *la mère ayant été contrainte par son frère, un hobereau, de l'épouser après qu'elle ait « fauté » avec un peintre qu'elle aimait (ce qu'ignorait le « bon prêtre »)* —, *mais le vrai père, le peintre donc, qui, de retour dans la région, avait pris longuement la femme dans ses bras alors que l'enfant jouait près de l’eau. Ainsi, si toute hypothèse est légitime et peut être pertinente, il n'en reste pas moins que l'on doit être en possession de tous les éléments pour en faire une vérité. C'est là l'objet de la* recherche *qui sans cesse remet en cause, par la découverte de nouveaux documents et le recoupement de témoignages, ce que l'on croyait être définitivement acquis. Pour prendre un exemple, le travail de Lionel Richard consacré à la jeunesse de Hitler* (D'où vient Adolf Hitler ?, *Paris, Autrement, 2000*) *est en la matière un modèle du genre quant à tout ce qui a été antérieurement prétendu sur le personnage, mais il reste encore des zones d'ombre que d'autres s'évertuent à élucider (cf. A.M. Sigmund,* Dika-tor, Dämon, Demagoge. Fragen und Antworten zu Adolf Hitler, *Munich, DTV, 2006 ; T. Feral, « Pourquoi Adolf Hitler ? »,* [81] *in* Penser le nazisme, *Paris, L'Harmattan, 2007). Dès lors qu'une élaboration s'appuie sur du solide, il serait absurde, de ne pas en tenir compte, même si certaines allégations peuvent toujours être discutées. Ainsi en va-t-il du progrès de la connaissance.*

“TOUJOURS GARDER  
SA CURIOSITÉ EN ÉVEIL.” [[42]](#footnote-42)

Durant mon année de licence, alors que je pensais déjà à un sujet de mémoire de maîtrise pour l'année suivante, le professeur Arvon me chargea d'un exposé sur le « Groupe 47 » (cf. J.-L. Bandet, Histoire de la littérature allemande, Paris, PUF, 1997, pp. 340-350) d'où émergeront ultérieurement deux Prix Nobel, Heinrich Böll (1972) et Günter Grass (1999). Ne disposant que de peu de matériel, je profitai d'un passage à Fribourg pour acheter quelques livres, parmi lesquels un recueil de portraits de Henry Meyer-Brockmann, pour ainsi dire le dessinateur officiel du groupe qui, dans sa brève introduction, écrivait notamment :

[Retour à la table des matières](#tdm)

En tant que dessinateur, je vécus également bien des soucis, car qui se reconnaît réellement dans une caricature ? Un jour, un auteur me contraignit à réduire à rien son nez particulièrement proéminent. Mais je m'étais fait un nouvel ennemi. Une autre fois, je connus un succès gigantesque, tout le monde riait à gorge déployée, sauf ma victime qui me demanda sur un ton ingénu qui j'avais voulu représenter. Hermann Kesten considéra longuement son portrait, me dévisagea avec insistance, puis déclara : « C'est vraiment curieux, avec vos beaux yeux bleus si sympathiques ! » Et Walter Kolbenhoff, pour sa part, commenta : « Tu m'as fait ma pipe beaucoup trop allongée, mais ton dessin est bon ! » Je fis paraître environ cinquante portraits de membres du Groupe 47 dans une revue littéraire. Comme j'étais rémunéré à la pièce, on me pardonnera d'avoir glissé parmi eux le chauffeur de bus qui nous avait conduits à la réunion. Possible qu'il entre à tout jamais dans l'histoire comme écrivain...

[82]

*Si le nom de Hermann Kesten (1900-1996)* — *émigré en 1933 et qui se refusera après la guerre à retourner vivre dans son pays d'origine* — *me fut bientôt connu pour sa tétralogie,* Livres de l'amour, *une vision caustique mais réaliste des années 1907-1948 (voir notamment l'émouvant tome III,* Les Enfants de Guernica), *et si l'anecdote du chauffeur de bus ne m'échappa pas, me laissant toutefois quelque peu perplexe, je ne prêtai à l'époque aucune attention ( ? ? ?) au nom de Walter Kolbenhoff dont la caricature pourtant*— *à côté de celle de son épouse Isolde* — *trônait en page 55. Mon travail, bien documenté quant aux autres écrivains, n'attira aucune remarque particulière du professeur Arvon, et il fut décidé que mon mémoire de maîtrise porterait sur « Günter Grass et le national-socialisme ». Ce n'est qu'un quart de siècle plus tard* — *par le biais d'un vieil ami, Gerhard Ostrowski, juif berlinois et grand résistant établi en Auvergne, qui m'avait légué une partie de sa bibliothèque* —, *que je tombai sur le nom de Kolbenhoff et lus avec passion son fantastique roman de 1933,* Les Sous-hommes. *Incité par Jean-Michel Palmier à en faire l'adaptation française, je me lançai dans des recherches sur l'auteur. Elles se soldèrent par un échec : Kolbenhoff avait certes publié quelques ouvrages épuisés maintenant de longue date, il était aujourd'hui totalement inconnu, et on ignorait tout de sa biographie ! Je persévérai cependant, jusqu'au jour où* — *début 2000 !* — *je parvins à contacter sa veuve Isolde qui, dès lors, mit tout en œuvre pour soutenir mon projet. Je découvris alors un personnage fascinant qui, non content d'avoir* fréquenté *le « Groupe 47 », en avait été le* cofondateur et le coanimateur *aux côtés de Hans-Werner Richter ! Mon ignorance aura duré plus de trente années, et ce pour un simple manque de curiosité ! le roman* Les Sous-hommes, *précédé d'une présentation de Kolbenhoff, est paru en traduction française en octobre 2000 chez L'Harmattan. Ont suivi en 2004, chez le même éditeur, des* Morceaux choisis *de ses œuvres avec une longue postface de son fils Dietram Hoffmann. Pour connaître le « Groupe 47 », voir Toni Richter (l'épouse de Hans-Werner),* Die Gruppe 47 in Bildern und Texten, *Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1997 (superbes photos, textes originaux, répertoire des séances et des participants, bibliographie).*

[83]

“LES PERSONNAGES  
QU’UNE SOCIÉTÉ ADULE  
SONT SYMPTOMATIQUES  
DE L’ÉTAT PSYCHOLOGIQUE  
ET INTELLECTUEL  
DE CETTE SOCIÉTÉ.” [[43]](#footnote-43)

À partir de 1876, année de l'inauguration du théâtre du Festival à Bayreuth en présence de l'Empereur Guillaume 1er, l'Allemagne va vouer un véritable culte à Richard Wagner (1813-1883). Après la mort du compositeur, son œuvre acquiert sous l'influence d'innombrables épigones, tant dans le domaine esthétique qu'idéologique — c'est, entre autres, son gendre, H.S. Chamberlain, qui, par ses célèbres Fondements du XIXe siècle (1899), fournira au pangermanisme sa théorie raciale —, « une extraordinaire puissance d'exaltation » pour s'ériger en une « religion nationale » (J. Droz, Histoire de l'Allemagne, Paris, PUF, 1945, p. 83) fondée sur la germanolâtrie, l'antisémitisme, le mépris de la raison et la volonté de puissance. Dans le Cas Wagner, un pamphlet écrit en 1888, Nietzsche (cf. p. 44) s'était déjà insurgé contre ce « crétinisme de Bayreuth », annonciateur à ses yeux d'un sombre avenir :

[Retour à la table des matières](#tdm)

[...] La scène wagnérienne n'a besoin que d'une chose : *des Germains !*... Définition des Germains : discipline et longues jambes... Il est hautement significatif que l'avènement de Wagner soit contemporain de l'avènement de « L'Empire » : ces deux faits prouvent une seule et même chose — discipline et longues jambes. On n'a jamais mieux commandé. Les chefs d'orchestre wagnériens en particulier sont dignes d'un temps que la postérité qualifiera un jour [...] de *siècle classique de la guerre.* [...] L'adhésion à Wagner se paye cher. Mesurons le fait à son influence sur la culture. Qu'est-ce qui a porté à son faîte le mouvement wagnérien ? Qu'est-ce qui l'a fait croître de plus en plus ? Avant tout, la prétention des profanes, des crétins de l'art. Cela fonde maintenant des associations, cela veut imposer son « goût », cela voudrait même arbitrer [...]. L'adhésion à Wagner se paye cher. Que devient l'esprit ? *Wagner libère-t-il l'esprit* ? Il possède cet art de l'équivoque, de l'ambiguïté, bref de tout ce qui persuade les indécis sans qu'ils aient conscience de *ce dont* ils ont été persuadés. En cela, Wagner est un séducteur de grand style. Il n'y a dans le [84] domaine de l'esprit, aucune fatigue, aucune décrépitude, aucun danger mortel, aucune négation du monde qui ne soient secrètement protégés par son art — c'est l'obscurantisme le plus noir caché dans les replis lumineux de l'idéal. [...] L'adhésion à Wagner se paye cher. J'observe ces adolescents qui ont été longtemps exposés aux dangers de son infection. L'effet le plus immédiat, relativement bénin, est la perversion du goût. Wagner agit comme un abus constant d'alcool. II émousse, il empâte la bouche. [...] Bien plus dangereuse encore est la perversion des idées. Le jeune homme devient un rêveur — un « idéaliste ». Il se place au-delà de la connaissance [...]. Reste néanmoins le plus grave : la corruption des nerfs. Qu'on se promène la nuit à travers une grande ville : [...] les jeunes gens rendent leur culte à Wagner...

*Admirable texte, dans lequel il n'est pas très difficile de décrypter ce que sera l'histoire future d'une Allemagne dont la puissance économique et l'agressivité guerrière furent en réalité le travestissement d'une profonde immaturité politique et d'un manque d'assurance quant à l'avenir (sur ce « pessimisme culturel » où régnait l'obsession du « déclin », de la « décadence », de la « dégénérescence », voir F. Stem,* Politique et désespoir, *Paris, Colin, 1990). Ainsi les individus seront-ils voués à compenser leurs frustrations par des pulsions archaïques incarnées en un chef providentiel auquel ils délégueront la gestion de leur destin parce qu'ils espéraient de lui la renaissance de l'ancienne Germanie : Déjà sous Guillaume II, « le mythe germanique est devenu une explication globale, on serait tenté de dire* totalitaire. *Tout cela, on ne le sait que trop, a finalement débouché dans les monumentales affabulations du national-socialisme [...] », notera Jacques Ridé* — *un professeur de la Sorbonne auquel je dois beaucoup* — *dans un remarquable article (in* Études germaniques, 4/1966, pp. 489-505). *Or, de nos jours, qui pourrait prétendre que l'on soit à l'abri d'une nouvelle « crise de primitivisme ». Il n'est qu'à observer le phénomène de régression spirituelle qui frappe nos sociétés* — *totalement désorientées par le libéralisme sauvage et la mondialisation face auxquels nos gouvernants sont dramatiquement en panne de propositions concrètes et efficaces* — *pour redouter le pire. Les « idoles » dont beaucoup d'adolescents se* [85] *revendiquent, les mythes auxquels ils adhèrent (en rupture avec les schémas éducatifs proposés par l'école et le rationalisme), leur appétence pour le grégarisme de la rave-party où l'on nage en plein tribalisme, la parenté de la mode du tatouage et du piercing avec les rituels initiatiques, la recherche de l'extrême dans des rodéos de voiture ou des actes asociaux, les modèles qui les séduisent pour tenter d'échapper à la « galère », leur attirance pour une « néo-religiosité », prouvent qu'ils ne trouvent pas leur place dans le « tissu social » tel qu'il s'offre à eux. Reste donc à remédier à la situation ou alors à s'attendre à ce qu'ils s'en remettent à des « solutions » qui pourraient bien faire froid dans le dos. Comme l'écrivait Gérard Mendel* (Une Histoire de l'autorité, *Paris, La Découverte, 2002, p. 278), « la légitimité de la politique ne sera [...] reconnue par l'individu moderne que si elle lui permet de développer ses ressources personnelles... ».*

“HOMMAGE  
À VERA SCHMIDT.” [[44]](#footnote-44)

En 1921, avant que la chape de plomb du stalinisme ne s'abatte sur la Russie soviétique (voir R. Jaccard et al., Histoire de la psychanalyse, T. 2, Paris, L.d.P. biblio, 1985, pp. 213-269), la psychanalyste Vera Schmidt avait fondé à Moscou un jardin d'enfants expérimental où — selon le principe marxiste que les institutions économiques devraient être adaptées aux besoins humains et non les besoins humains à l'économie existante — la pédagogie se refusait à adapter l'enfant à un contenu préétabli pour s'adapter à aux sollicitations de l'enfant. Dans son ouvrage, La Révolution sexuelle (1936), dont le titre trompeur quant à la nature réelle de son contenu fit le succès autour de 1968, Wilhelm Reich lui rendait l'hommage suivant :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Vera Schmidt disait : « Si l'enfant doit s'adapter à la réalité extérieure sans de grandes difficultés, il ne faut pas que le monde extérieur lui apparaisse comme quelque chose d'inamical. Nous essayons donc de rendre la réalité aussi attrayante que possible [86] pour l'enfant, et de remplacer tout plaisir primitif auquel l'enfant doit apprendre à renoncer par d'autres plaisirs cette fois rationnels. » Cela signifie que, si l'enfant doit s'adapter volontairement à la réalité, il doit d'abord apprendre à aimer cette réalité. Il doit être capable d'une identification joyeuse à l'environnement : tel est le principe de l'économie sexuelle. Au contraire, le principe moral autoritaire tenta d'adapter l'enfant à un environnement hostile par le moyen d'un sentiment du devoir et à l'aide d'une pression morale. Si une mère ou un maître se comporte de telle façon que l'enfant l'aime spontanément, cela est conforme à l'économie sexuelle. Une exigence morale ou religieuse : « Tu dois aimer ta mère », qu'elle soit aimable ou non, est moralisatrice, autoritaire. La nécessité de s'adapter à la vie sociale était préparée en de nombreuses façons chez ces enfants. Les obligations de la vie sociale émanaient des situations de la vie quotidienne et de la communauté des enfants elle-même, et non pas des décisions d'adultes névrotiques, ambitieuses et privées d'amour. On expliquait simplement aux enfants pourquoi on leur demandait certaines choses ; on ne leur donnait pas d'ordres. On les faisait renoncer aux satisfactions pulsionnelles qui devaient normalement être rejetées, en leur montrant qu'elles étaient contraires à une autre satisfaction, par exemple celle des désirs plus élevés, de l'amour des adultes, des camarades, etc. La confiance en soi et le sentiment de l'indépendance étaient développés et fortifiés chez l'enfant, parce que ces enfants pourraient ainsi plus facilement s'adapter aux nécessités de la vie que s'ils eussent été guidés de l'extérieur. Ces constatations, malgré leur évidence, sont absolument incompréhensibles pour l'éducateur du type adjudant-chef.

*Wilhelm Reich (1897-1957) était un révolutionnaire au sens d'imposer à toute force la vérité, quoi qu'il en coûte. Son radicalisme, c'est-à-dire « aller à la racine des choses », comme il le précisait lui-même, valut à ce brillant psychiatre et psychanalyste autrichien, installé à Berlin depuis 1930, d'être rejeté par Sigmund Freud* — *qui l'avait pourtant durant un temps considéré comme son meilleur disciple* —, *puis exclu successivement du Parti communiste (1933) et de l'Association internationale de psychanalyse (1934). Virulent dénonciateur du régime national-socialiste* [87] *(voir sa* Psychologie de masse du fascisme, *1933), exilé dans un premier temps à Copenhague (cf. W. Kolbenhoff,* Morceaux choisis, *Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 77-98), il enseignera à l'université d'Oslo de 1934 à 1939 où il travaillera avec le pédagogue anglais, Alexander Sutherland Neill (1883-1973), fondateur en 1921 de l'école antiautoritaire de Summerhill. Réfugié aux États-Unis à partir de la guerre, il crée un laboratoire de recherche pour la captation de l'« orgone » (énergie cosmique motrice de la vie sexuelle). Dès lors, il bascule dans la folie. Faisant commerce d'un « accumulateur d'orgone » à usage individuel, il est à plusieurs reprises condamné pour escroquerie. Finalement interné dans un pénitencier, il y meurt lamentablement à l'âge de soixante ans. En Allemagne, à partir de juin 1966, les théories mises au point par Reich entre 1930 et 1933 dans le cadre de l'« Association pour une politique sexuelle prolétarienne («*Sexpol »*, sous l'égide du PCA) présideront à la création par des étudiants et jeunes ouvriers d'extrême gauche du mouvement communard (i.e. la vie familiale en communauté) sur lequel le document majeur reste le témoignage vécu de C. Bookhagen* et al.. Commune 2. Une tentative de révolutionnarisation de l'individu bourgeois *(Berlin, Oberbaumverlag, 1969). À cette même époque, les écrits de Vera Schmidt furent largement diffusés par le « Conseil central des jardins d'enfants alternatifs » de Berlin-Ouest, dont le but était* — *en rupture avec l'école bourgeoise répressive et aliénatrice* — *de former les futures générations de telle sorte que se constituent « naturellement » les conditions d'une société socialiste vraie (donc n'ayant rien à voir avec l'URSS et la RDA). Inutile de dire que cette belle utopie aboutira à une impasse : face aux exigences de l'insertion future de leurs enfants sur le marché du travail, basée sur une compétition se traduisant par une rigoureuse sélection, seuls quelques parents « kamikazes » oseront mener l'expérience pour, enfin de compte, en revenir au schéma classique. Le capitalisme est loin d'être, comme le prétendait Mao Zedong dont la rhétorique inspirait alors certains groupes (cf. C. Kohser-Spohn,* Mouvement étudiant et critique du fascisme en Allemagne dans les années soixante, *Paris, L'Harmattan, 2000), « un tigre en papier ». L'effondrement du « bloc communiste » en 1989-1990 en est la preuve !*

[88]

“LE DROIT  
À LA CRITIQUE.” [[45]](#footnote-45)

« T'as qu'à en faire autant, tu causeras après ! » Combien de fois par jour — et ce à propos de tout — n'entend-t-on pas prononcer cette phrase absurde ? Bien que n'étant pas un sportif de haut niveau, m'est-il pour autant interdit d'émettre un avis sur le comportement décevant d'une équipe lors d'un match ou les performances médiocres d'un athlète au cours d'une compétition ? Et quand bien même chanterais-je comme une casserole, pourquoi devrais-je admirer tel ou tel chanteur en vogue dont la voix, les textes, la musique m'exaspèrent ? La critique est tout simplement la manifestation du droit de chacun d'exprimer son opinion et de penser librement dans une société dite pluraliste, c'est-à-dire dans laquelle — normalement ! ! ! — chacun est maître de ses choix et autorisé à refuser de se laisser abrutir par la grisaille des schémas dominants. C'est ce que revendiquait Gotthold Ephraim Lessing (cf. pp. 48 sq. et 62 sq.) :

[Retour à la table des matières](#tdm)

On n'est pas maître de ses sensations, mais on est maître de dire ce que l'on ressent. Si un homme de goût voit quelque chose qui ne lui plaît pas dans un poème ou un tableau, doit-il pour autant obligatoirement se mettre à la tâche et devenir lui-même poète ou peintre avant de pouvoir proférer : cela ne me plaît pas ? Si je trouve ma soupe trop salée, dois-je pour autant devenir cuisinier pour être en droit de déclarer qu'elle est trop salée ? [...] Je ne vois pourquoi un individu devrait plus se contraindre dans son jugement que par rapport à ses sensations.

*Dans notre « système scolaire »* — *tout comme exista en Allemagne jusqu'au milieu du XVIIIe siècle un « système théâtral » basé sur le « goût français » et strictement réglementé (cf. J.-L. Bandet,* Histoire de la littérature allemande, *Paris, PUF, 1997, pp. 59-61) contre lequel s'insurgea Lessing* —, *la loi du « programme » étouffe l'originalité des élèves et les condamne à vivre en marionnettes (tout commence avec le rituel du « doigt levé »). Dès qu'un élève manifeste une quelconque velléité de critique, il dépasse la frontière sacrée du rempart narcissique derrière lequel se murent nombre d'enseignants. Or, plutôt que de « couper la tête »* [89] *à ce jeune insolent qui a osé transgresser le code de l'omnipotence magistrale basée sur un « savoir » plus ou moins solide, sanctionné par quelque diplôme ou concours censés lui conférer autorité, voire infaillibilité, ne serait-il pas préférable que le « maître » s'intéresse à lui, parle avec lui, accepte la raison (et pourquoi pas la déraison ?) de son intervention comme une aide pédagogique précieuse, comme une voix qui commente (et parfois corrige) un discours qui après tout peut parfaitement être objet d'interrogations et de doutes, comme une ouverture au débat sans lequel une société ne peut se prétendre démocratique ? « Que souhaitons-nous, écrit mon ami, le philosophe Jean Bardy, dans* La Création et l'art *(Paris, L'Harmattan, 2000, p. 170) : une société d'hommes libres cultivés, capables de se comprendre et de travailler ensemble sans se dévorer, ou une société soumise aux conditions d'une impitoyable compétition ? » Pourquoi l'enseignant devrait-il se sentir remis en cause par la critique de l'élève dès lors que son but devrait être justement d'éveiller les élèves à la critique ? Pourquoi se positionne-t-il comme étant en compétition avec l'élève, une compétition dont il doit bien sûr sortir vainqueur ? On évolue là en pleine névrose. Et Bardy, grand humaniste et brillant pédagogue s'il en fut, d'affirmer en conclusion que seule l'attention véritable au discours de l'autre est à même d'ouvrir aux « diverses cultures qui fleurissent sur la planète et l'on voit immédiatement qu'il y a là une voie d'accès à la compréhension entre les hommes et entre les peuples, une route au bout de laquelle se profile la paix. » Toutefois* — *il est toujours utile de le rappeler* —*, il faut que la critique, si elle est toujours un droit, se fonde sur du solide, ce qui ne peut se faire que par l'acquisition d'une* culture *adossée à tout autre chose que « l'air du temps » conditionné par des affairistes relayés par des circuits médiatiques sur lesquels ils ont la main mise.*

“LA CONNAISSANCE  
DE L’HISTOIRE DOIT ÊTRE  
LE MOTEUR D’UNE VIE  
MEILLEURE.” [[46]](#footnote-46)

En 1873, dans la deuxième des Considérations intempestives (c'est-à-dire à contre-courant de son temps) centrée sur L'Utilité [90] et l'inconvénient des études historiques pour la vie, Nietzsche (cf. p. 45) distinguait entre trois façons d'aborder l'histoire : le mode monumentalisant qui érige les grands de ce monde en modèles sur lesquels l'individu doit calquer ses comportements tout en sachant que, ne pouvant parvenir à s'élever jusqu'à eux, il lui appartient de se soumettre ; le mode antiquisant qui réside dans la piété du passé ; enfin le mode critique qui conduira au progrès :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Tout être humain comme tout peuple éprouve la nécessité, en fonction de ses perspectives, de sa vitalité, des malheurs qui l'accablent, d'avoir une connaissance du passé par le biais d'études historiques tantôt monumentalisantes, tantôt antiquisantes, tantôt critiques : toutefois pas à la façon d'une bande de purs penseurs se contentant d'observer la vie et polarisés sur l'accroissement de leur culture générale, d'individus obnubilés par le savoir et se satisfaisant du seul savoir, mais toujours dans le but de servir la vie, et donc sous l'autorité et la conduite suprême de ladite vie. [...] La connaissance du passé est désirable pour servir le présent et l'avenir [...].

*Ce bref extrait est lourd de signification. En effet, outre la condamnation de l'égologisme de la connaissance pour la connaissance, Nietzsche montre là que c'est aux nations elles-mêmes de choisir à quel mode de présentation du passé elles veulent se référer pour gérer leur présent et construire leur avenir. Il est évident que l'histoire monumentalisante est le moule d'une vie asservie aux classes dominantes et que l'histoire antiquisante enferme dans l'archaïsme. Mais il se peut parfaitement que les citoyens d'un État ne se sentent pas assez matures et forts pour se forger librement leur destin, et se contentent alors de s'en remettre à la tradition séculaire* — *tout du moins à ce qu'on leur fait accroire comme étant la tradition séculaire* — *ou à des chefs auxquels ils confient le soin de réaliser pour eux ce qu'ils ne sauraient exécuter de leur propre chef Le troisième Reich a habilement combiné les deux aspects : mythe germanique des origines porteur d'une identité spécifique (en déliquescence sous l'influence délétère des corrupteurs démocratico-judéo-bolcheviques), et mythe du Führer omniscient et infaillible. C'est donc seule l'histoire critique, celle* [91] *qui par l'analyse des actes dupasse conduit à la responsabilisation envers le présent et l'avenir, qui peut permettre une évolution positive. Ce débat est toujours d'actualité. Que l'on songe par exemple aux ravages exercés sur la pensée par ces publications ou émissions vaguement historiques dans lesquelles la vérité est travestie par un pathos dégoulinant de nostalgie, à la presse dite « people » et aux citadelles médiatiques qui érigent en idéal des figures (les « icônes » !) n'ayant que le verbe pisseux et le kitsch pour toute consistance, et* — *de façon plus dangereuse car actifs dans la sphère politique* — *à certains groupes écologistes ou autonomistes qui ne jurent que par l'enracinement dans le passé au nom d'une pureté originelle souillée par une civilisation surimposée... Prendre la peine de lire par exemple* L'Imaginaire national *de B. Anderson (Paris, La Découverte, 1996), ou encore* Le Monde comme si *de Françoise Morvan (Arles, Actes Sud, 2002), voilà un moyen efficace pour se vacciner à tout jamais contre l'histoire monumentalisante et l'histoire antiquisante, mais aussi pour savoir résister aux matérialités idéologiques qu'elles véhiculent. En notre nouveau siècle, ébranlé par de profondes et douloureuses mutations porteuses d'incertitudes et d'angoisses, comment ne pas se souvenir de ce qu'écrivait Karl Marx en 1852 : « Les hommes font leur propre histoire [...] dans des conditions directement données et héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé [...] pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté » (*Le18 Brumaire de Louis Bonaparte, *Paris, Éditions sociales, 1969, p. 15). Si l'histoire doit être le moteur d'un avenir meilleur, « la question est donc toujours de savoir auprès de qui on trouve ses critères » (H. Fleischer,* Marxismus und Geschichte, *Francfort/Main, Suhrkamp, 1969, p. 169) : auprès de ceux qui croient réellement ou prétendent qu'il n'y aurait d'autre issue que de s'emboîter dans ce qui fut (position antiquisante) ou de se conformer aux idées dominantes (position monumentalisante) ; ou auprès de ceux qui tirent les leçon de ce* [92] *qui fut pour ouvrir des voies nouvelles et transformer les rapports sociaux (attitude critique), cette conception impliquant toutefois de ne jamais perdre de vue qu'il s'agit d'une opération dont chacun doit pouvoir bénéficier en tant que sujet dans une existence affirmée radicalement comme* désalignée *et* interhumaine, *donc lui permettant de* se penser historiquement dans le respect de l'histoire de tous les hommes.

“ON N’EST PAS RACISTE,  
RESTE QUE…” [[47]](#footnote-47)

Pour désigner la phobie de l'afflux dans les « pays riches » de très nombreux immigrés — qui quittent leur patrie pour fuir la misère et tenter de subsister en vendant leur force de travail —, l'auteur helvétique Max Frisch (1911-1991) a utilisé en 1965 le concept de « Überfremdung », qui possède le double sens de « submersion par les étrangers » (le fameux : « on n'est plus chez soi ! ») et de « recouvrement des spécificités d'une société par des influences allogènes » (mœurs et coutumes contrariant le conformisme autochtone et faisant craindre une dégradation de ce que l'on pensait être immuable : « Ils nous pourrissent la vie ! »). Dans le texte qui suit (à l'origine la préface à une enquête d'Alexander J. Seiler sur les immigrés en Suisse qui donnera naissance à un film documentaire), Frisch a recours à l'ironie pour dénoncer une situation qui fait toujours débat dans la plupart des pays occidentaux et qui ne trouvera sa solution que lorsque tout homme, n'importe où sur la planète, pourra se prévaloir d'une vie décente, c'est-à-dire ne sera plus victime des exploiteurs et spéculateurs de tout ordre, des multinationales du pétrole, des profiteurs de guerre (le marché des armes est particulièrement juteux et représente en Occident tellement d'emplois que les syndicats s'en accommodent allègrement), bref de la « realpolitik démocraticide » (G. Mendel) pratiquée par les nations capitalistes. Autrement dit, si l'immigration existe, ce n'est pas aux immigrés qu'il faut s'en prendre, mais au vrai responsable : Ploutos qui, [93] dans sa forme la plus abjecte, condamne des peuples entiers au moi-cadavre.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Un petit peuple souverain se sent menacé : on a appelé des travailleurs et voilà que ce sont des êtres humains qui débarquent. Ils ne ruinent pas sa prospérité, tout au contraire ils sont indispensables à sa prospérité. Faut-il les appeler des « travailleurs en séjour » *(Gastarbeiter,* euphémisme utilisé en langue allemande pour désigner les travailleurs immigrés, T.F.) ou des « travailleurs étrangers » *(Fremdarbeiter) ?* Personnellement, j'opte pour ce dernier terme : ils n'ont rien à voir avec des touristes *(Gäste)* que l'on accueille et dont la clientèle profite à l'économie. Ce sont des travailleurs, et si c'est à l'étranger qu'ils travaillent, c'est parce qu'ils ne parviennent pas à s'en tirer dans leur propre pays. On ne peut pas leur en faire grief. Ils parlent une autre langue. De cela non plus on ne peut pas leur faire grief [...]. Mais cela complique les choses [...]. Si le petit peuple souverain ne tenait pas tant à sa réputation d'humanité, de tolérance [...], il serait possible de les caser dans des camps bien tenus où ils seraient même libres de chanter ; alors leur présence en nombre ne défigurerait pas nos rues. Mais cela ne marche pas ; ce ne sont pas des prisonniers, ni même des réfugiés (allusion à la politique helvétique à l'époque du troisième Reich, cf. *Suisse et nazisme,* Paris, L'Harmattan, 2005, T.F.). On les trouve donc dans les magasins où ils font leurs commissions et lorsqu'ils ont un accident du travail ou tombent malades, ils occupent des lits dans les hôpitaux. On se sent submergé par ces étrangers, et on finit par leur en vouloir [...]. D'une façon générale, on en reste au stade d'une nervosité tolérante. Tout simplement, ils sont trop nombreux, pas sur les chantiers de construction, pas dans les usines, pas dans les étables, ni même dans les cuisines des restaurants, mais à la fin de la journée de travail. C'est surtout le dimanche qu'ils pullulent : soudain leur présence massive fait tache. Ils sont différents. Ils ont un œil rivé sur nos filles et nos femmes ; il en ira ainsi tant qu'ils n'obtiendront pas le droit que leurs compagnes les rejoignent. On n'est pas raciste, d'autant que c'est une tradition que l'on ne soit pas raciste [...]. Reste néanmoins qu'ils sont différents.

[94]

*Auteur de théâtre connu dans le monde entier avec notamment* Andorra *(1961, cf. p. 36), Max Frisch a aussi été un romancier de grand talent (voir J.-L. Bandet,* Histoire de la littérature allemande, *Paris, PUF, 1997, pp. 350-353). Bien que fréquemment considéré comme un personnaliste désespéré, obsédé par les problèmes d'identité individuelle en permanente confrontation avec l'image et l'opinion que les autres se font de nous et qui nous contraignent à jouer, pour être socialement intégré, un rôle contraire à notre nature profonde, il n'a pour autant jamais hésité à s'engager publiquement contre les stéréotypes et les préjugés, faisant du deuxième Commandement biblique (« Tu ne te feras point d'image ») un principe de respect et d'acceptation de l'altérité. En vérité* — *comme le montrait déjà la fin de* Je ne suis pas Stiller, *roman de 1954* —, *la conviction de Frisch est que seul l'*Amour *pourra éventuellement permettre à un être de se réaliser et de triompher des aliénations multiples auxquelles il est soumis comme de l'errance à laquelle il est condamné (voir également* Homo Faber, *1957, ainsi que* Le Désert des miroirs, *1964). Il faudra encore des années pour que, en Allemagne, les prises de position pionnières de Frisch en faveur des immigrés s'imposent tant sur la scène littéraire (cf. T. Feral,* La Mémoire féconde, *Paris, L'Harmattan, 2003, p. 123 sq.) que sur la scène publique (cf. C. Prat-Erkert,* Les Demandeurs d'asile politique en Allemagne. 1945-2005, Paris, L'Harmattan, 2006). *Cela ne peut manquer de faire réfléchir à ce qu'il en est en France.*

“AVOIR LE REGARD  
FIXÉ SUR LE MONDE.” [[48]](#footnote-48)

Pour quelqu'un qui, comme moi, a été dès l'enfance sensibilisé aux interactions culturelles, il a toujours été difficile de comprendre pourquoi la France reste invariablement ancrée dans un nombrilisme étriqué. Je ne fus pas le seul à apprendre de deux jeunes et fougueux agrégés de lettres — et mon lycée n'était sûrement pas une exception — que les Encyclopédistes du XVIIIe (philanthropie, cosmopolitisme) et les avant-gardistes des années 1920 (art [95] moderne, surréalisme) avaient insisté sur la nécessité de l'exotisme en tant que précieux enrichissement (« passer le pont ! », invectivait André Breton) ! Alors pourquoi ce refus d'ouverture ? Pourquoi ce peu d'enthousiasme pour les langues vivantes, atout incomparable pour aller vers les autres, pour trouver dans leur culture des greffons féconds, pour éviter de « tourner en rond » dans une vaniteuse auto-alimentation relevant d'une mentalité autarcique primaire ? C'est ce que déplorait encore en 1985 le grand juriste Michel Pédamon en conclusion d'une excellente synthèse sur le droit allemand,

[Retour à la table des matières](#tdm)

À des degrés divers tous ces « notables du droit » *(Rechtshono-rationen,* selon l'expression de Max Weber, c'est-à-dire les juges, avocats, professeurs des facultés, T.F.) incarnent le « type du juriste allemand » [...] : savant *doctor juris,* pétri d'érudition historique et juridique, avide de constructions théoriques et de dogmatique, capable en toute occasion d'aller au fond des choses *(Gründlichkeit).* C'est un fait que la doctrine allemande est d'une fécondité extraordinaire et qu'elle donne naissance à de multiples ouvrages prenant tantôt la forme de commentaires de textes tantôt la forme de traités, manuels ou précis ; sans préjudice des innombrables revues générales ou spécialisées qu'elle réussit à faire vivre. Passé l'obstacle de la langue et la difficulté tenant parfois au goût de certains auteurs pour l'abstraction, le juriste étranger et notamment français trouve toujours intérêt à consulter ces travaux qui représentent, à n'en pas douter, un apport irremplaçable à la science juridique.

*Cette réticence à reconnaître la valeur des autres, cette suffisance typiquement française à se percevoir toujours comme la « Grande Nation », ainsi que le disent encore non sans ironie les Allemands, font que nous voici désormais à la traîne au niveau international et que nos universités et grandes écoles* — *pourtant foisonnantes de gens extrêmement talentueux* — *ne bénéficient plus de l'aura dont elles jouissaient il y a quelques années. Toutefois, cette crise* — *pour être profonde et préjudiciable* — *« n'entraîne pas, du moins pas nécessairement, la perte de la capacité humaine de construire, préserver et prendre à cœur un* [96] *monde qui puisse nous survivre et demeurer un lieu vivable pour ceux qui viennent après nous » (Hannah Arendt,* La Crise de la culture, *Paris, Folio/essais, 1989, p. 126). Si* — *rien n'interdit d'envisager les choses sous cet angle* — *l'Université (et de façon globale l'École) doit réellement, comme le réclamait en 1968 Wolfgang Lefèvre, un des leaders de la contestation étudiante berlinoise, « permettre aux Hommes de trouver dans les sciences la dimension de la pratique sociale grâce à laquelle ils pourront échapper définitivement à l'oppression » (in* La Révolte des étudiants allemands, Paris, Idées/Nrf, 1968, p. 316), *on ne voit guère comment cela serait réalisable en vase clos, les sciences n'étant en aucun cas le monopole d'un peuple. Le renfermement (« ne pas chercher à voir au-delà du bout de son nez » !) aboutit invariablement à la perdition par asservissement aux superstructures (l'exemple paroxystique étant le cadre «*national » *et «*racial » *fixé à l'activité scientifique et intellectuelle sous le troisième Reich, comme je l'ai documenté dans mon* Anatomie d'un crépuscule, *pp. 227-233). Par contre, avoir le regard fixé sur le monde et lutter pour imposer ce qu'il a de meilleur à nous offrir, voilà qui est susceptible de contribuer à assurer la « reconquête complète de l'Homme » (Karl Marx).*

“NON À LA JUSTICE  
POLITIQUE.” [[49]](#footnote-49)

Comment concilier liberté individuelle et liberté politique ? Si la démocratie se doit d'assurer le plein épanouissement de tous, il lui faut nécessairement fixer des règles qui garantissent à chacun la défense de sa personne et de ses actes. Pour remplir efficacement ce rôle, la société s'est dotée contractuellement de lois. La justice est l'instance contraignante qui garantit le respect du code législatif. Toutefois, pour que le citoyen soit assuré de ses droits, il est indispensable que le pouvoir judiciaire soit indépendant de toute influence. C'est en ce sens que Montesquieu (1689-1755) proclamait : « Il n'y a point de liberté si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si [97] elle était jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire : car le juge serait législateur. Si elle était jointe à la puissance exécutrice, le juge pourrait avoir la force d'un oppresseur. Tout serait perdu, si le même homme, ou le même corps [...], exerçaient ces trois pouvoirs : celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui déjuger les crimes ou les différents des particuliers » (De l'Esprit des lois, I, Paris, Folio/essais, 1995, p. 328). Cependant, il existe des circonstances où ce principe démocratique fondamental n'est plus respecté. On parle alors de « justice politique », problème sur lequel s'interrogeait en 1955 le juriste et politologue allemand Otto Kirchheimer, exilé aux USA en 1934 :

[Retour à la table des matières](#tdm)

La distinction entre la justice politique dans un État totalitaire et la justice politique dans un État non totalitaire ne réside pas exclusivement dans le nombre des procès mis en œuvre et la dureté des peines prononcées. La différence est aussi que les gouvernements des États de droit ne sont pas en complète capacité d'anticiper l'issue de ces procès. D'une part, ils ne peuvent pas empêcher l'accusé de chercher à contrecarrer leur plan en exigeant des preuves de ce dont on l'accuse ; d'autre part, ils ne possèdent pas assez d'influence sur le tribunal et les jurés pour toujours parvenir au résultat escompté. Toutefois, si la justice politique dans le cadre de l'État de droit implique certains risques, elle offre par contre à ceux qui la pratiquent la perspective d'avantages qui, dans d'autres circonstances, seraient difficiles à obtenir. Un régime totalitaire connaît de nombreuses méthodes pour combattre les conceptions politiques qui lui déplaisent et imposer sa propre doctrine. C'est beaucoup plus compliqué pour un gouvernement agissant dans le cadre de l'État de droit. Néanmoins, si ce gouvernement décroche d'un tribunal un verdict allant dans son sens, il lui sera alors beaucoup plus aisé de se débarrasser des opposants politiques indésirables et de mobiliser politiquement les citoyens conformément à ses desseins. Le but de la justice politique est d'éliminer les adversaires politiques. L'effet psychologique des procès politiques sur la population en est un des ressorts. C'est pourquoi on tente de suggérer à la population une image de la réalité politique qui transforme les accusés en incarnations de [98] tendances hostiles à la société. Dans le cadre d'un régime totalitaire, l'appareil judiciaire est intégralement à la disposition des détenteurs du pouvoir. Dans le cadre de l'État de droit, le gouvernement peut certes utiliser l'appareil judiciaire pour éliminer directement ses opposants en les accusant de haute trahison et d'atteinte à la sûreté de l'État, de sédition, et dans certains cas de félonie. Mais il ne peut pas empêcher que d'autres groupes se servent eux aussi de l'appareil judiciaire, même si c'est de manière plus limitée. Ceux-ci peuvent provoquer un procès en diffamation ou déclencher une procédure pour menées scélérates. Par ce biais, les groupes exclus du pouvoir peuvent influer sur la représentation du monde de leurs concitoyens et essayer d'évincer de leur position les détenteurs du pouvoir en place [...]. Nous ne pouvons donc pas nier l'existence de la justice politique. Mais nous ne pouvons pas non plus, comme cela s'est produit avec les générations antérieures, apaiser notre conscience en séparant radicalement nos obligations prévues par les lois d'un jugement de valeur moral.

*Si, n'en déplaise aux utopistes anarchistes (cf. Henri Arvon,* L'Anarchisme, *Paris, PUF, 41968), la pratique montre que les relations entre citoyens sont impossibles à équilibrer sans le recours aux lois et à l'appareil judiciaire, il n'en est pas moins vrai que l'histoire a prouvé que la justice peut être instrumentalisée par le pouvoir en place dans le sens de ce que celui-ci veut imposer au peuple. Dans une certaine mesure, la troisième République française (cf. Y. H. Gaudemet,* Les Juristes et la vie politique de IIIe République, *Paris, PUF, 1970), la République de Weimar (cf. H. Hannover, E. Hannover,* Politische Justiz 1918-1933, *Francfort/Main, Fischer, 1966), ou encore l'ère du maccartisme (1949-1954) aux États-Unis, en ont été des exemples, et bien sûr* — *mais cette fois sur un mode délibérément terroriste et criminel* — *les régimes totalitaires de type stalinien et,* a fortiori, *« fascistes » (cf. T. Feral,* Justice et nazisme, *Paris, L'Harmattan, 1997). Cela constitue un danger toujours présent. En effet, si le système ultralibéral en vient à étouffer complètement les hommes, à les écraser dans une désolation où ils se percevront comme irrémédiablement perdus, il se pourrait bien que cette expérience d'abandon par tout et par tous les incite, n'ayant plus rien à perdre,* [99] *à des comportements antisociaux et de révolte que le pouvoir politique n'aura de cesse de briser. Dans cette répression, l'appareil judiciaire sera tout naturellement sollicité et il appartiendra alors aux juristes de se positionner.*

“LES MIRACLES  
«ÉCONOMIQUES»  
N’EXISTENT PAS  
SANS LE PEUPLE.” [[50]](#footnote-50)

Par « miracle économique », il faut entendre l'essor soudain et inespéré d'un pays en grande difficulté, voire en complète faillite, sous la conduite d'un gouvernement particulièrement efficace à créer les conditions d'un bien-être bénéficiant à tous. La légende veut que cela ait été le cas en Allemagne de l'Ouest grâce à l'action du chancelier Konrad Adenauer (1876-1967) et de son collaborateur — et successeur — Ludwig Erhard (1897-1977). Mais la réalité fut passablement différente, ainsi que le relevait dès 1963 Alfred Grosser, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, et auteur d'analyses dont la perspicacité est reconnue dans le monde entier :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Est-ce un « miracle économique » ? Quels facteurs ont permis ce développement en tout cas extraordinaire ? Dans quelle mesure est-ce une politique économique précise qui doit en être créditée ? L'industrie allemande, au lendemain de la défaite, était immobilisée mais non détruite. Sa production était si faible, les destructions visibles en Allemagne étaient si considérables qu'on pouvait la croire gravement atteinte dans son potentiel. Il n'en était rien. Alors que les villes étaient en ruines, les installations sidérurgiques n'étaient détruites qu'à 10%, l'industrie chimique de 10 à 15%, l'industrie mécanique de 15 à 20%, l'industrie textile à 20%. La reprise devenait possible si le chaos monétaire était surmonté. Dans une large mesure, l'Allemagne a connu trois fois en vingt-cinq ans un phénomène analogue. En 1923, en 1930, en 1945, le pays paraît accablé par une catastrophe économique. La capacité de production n'est cependant nullement atteinte. Une fois surmonté [100] le chaos financier, l'expansion surprend par sa rapidité, alors qu'elle a été fortement favorisée par l'effondrement monétaire lui-même : le rétablissement de 1948, comme celui de 1924, s'est fait au bénéfice de l'État et de l'industrie, puisque la réforme monétaire diminue l'endettement au point de le rendre insignifiant, tout en ruinant les épargnants.

*Loin de procéder du « miracle », ce qui suggérerait une « vertu divine » (Pascal,* Provinciales, *XII) de ceux qui l'ont mené à bien, le renouveau économique de l'Allemagne d'après-guerre a relevé d'une stratégie capitaliste largement favorisée par les alliés occidentaux dans le contexte de la « Guerre froide », ainsi que des* lourds sacrifices consentis par la population. *Si la primauté de l'économique sous la « restauration adenauerienne » put faire illusion en permettant aux citoyens de RFA* — *sans pour autant élaborer de véritable politique sociale et donc à la mesure de leurs moyens* — *de se livrer à la frénésie de la consommation, les années soixante apportèrent leur cortège de soucis avec une récession qui fit redouter à une bonne partie des gens une crise similaire à celle de 1929 (Voir J. Vaillant, in G. Badia et al,* Histoire de l'Allemagne contemporaine, vol. 2 : RFA-RDA, *Paris, Messidor, 1987, pp. 189-233)). Dès lors, par-delà des périodes de stabilisation, le ralentissement de la croissance, le chômage, les conflits sociaux, et bien sûr le poids de la réunification de 1990 comme la dégradation de la conjoncture mondiale, ont fini par tirer un trait définitif sur le « miracle » ainsi que le « modèle » allemand. Comme l'écrivait en 1996 François Reitel, professeur à l'université de Metz (in* L'Allemagne : Espaces, économie et société, *Paris, Nathan, p. 6) : « Il n'y a jamais eu de* miracle *allemand » ; tout ce qui a pu être réalisé ne l'a été que par « un peuple travailleur, cultivé et dynamique ». Que la leçon soit entendue : ce n'est pas uniquement en tablant sur la puissance financière et industrielle qu'un pays résoudra ses problèmes, mais en mettant en avant les capacités mentales, culturelles, novatrices et laborieuses de sa population. « C'est nous-mêmes, l'individu, ses ressources créatives, qui* enchantons *le monde », certifiait Gérard Mendel* (Une Histoire de l'autorité, *Paris, La Découverte, 2002, p.* *277).* [101] *Qui saura inventer les conditions sociales qui le permettront ?*

“LES RAVAGES  
PSYCHOLOGIQUES  
ET MORAUX DU CHÔMAGE.” [[51]](#footnote-51)

Je garde un excellent souvenir des heures passées avec Günter Herburger. Né en 1932, il avait été contraint par ses parents nazis d'effectuer ses études secondaires dans une Napola (cf. H. Bouvier, C. Géraud, Napola. Les écoles d'élites du troisième Reich, Paris, L'Harmattan, 2000). Cette confidence, faite à l'occasion d'une première rencontre due au hasard en 1981, m'avait poussé à l'interviewer. Devenu écrivain au début des années 1960 — après des études de philosophie et de sanskrit —, il était membre (à sa façon...) du Parti communiste ouest-allemand (il expliquera pourquoi dans la Süddeutsche Zeitung du 12 octobre 1994). Lorsque, en 1974, il avait débuté son volumineux roman L'Envol vers le cœur (Flug ins Herz), la RFA comptait 582 000 chômeurs (ils seront un million en 1975-1976)), entraînant une redoutable dégradation du climat social : alcoolisme, divorces, suicides, marginalisation (cf. Max von der Grün, Plaques de verglas, 1972), mais aussi tentations délictueuses, misogynie, racisme,...

[Retour à la table des matières](#tdm)

À ma sortie de l'hôpital (après une tentative de suicide, T.F.), j'étais carrément au bout du rouleau. Il fallait que je retrouve du travail. Mon mariage était foutu, mon enfant grandissait je ne sais trop où. J'étais de nouveau fauché et logeais comme sous-locataire dans une chambre à la périphérie de la ville. J'avais faim et écrivais des lettres à ma mère qui, elle aussi, allait mal [...]. En traversant la ville pour rentrer chez moi, mon estomac criait famine. J'étais contraint de marcher à pied, redoutant de frauder le métro car j'étais bien incapable de payer une amende. Je me traînais à travers les rues, découvrant partout des stands à pizzas que je n'avais jusqu'alors jamais vus. On aurait dit qu'ils avaient poussé là durant la nuit [...]. Sans un sou en poche, je dus me contenter de passer devant [...]. Le lendemain matin, je me mis en [102] route pour le bureau d'embauche de la RAA, la Régie Automobile Allemande [...]. J'aurais préféré faire demi-tour, arracher le sac à main d'une vieille femme pour récupérer un peu d'argent, où encore, affublé de lunettes noires, aller de porte en porte en me faisant passer pour un mendiant malvoyant. J'avais déjà tenté le coup jusqu'à ce qu'une veuve de banlieue me fasse voler les lunettes d'une gifle [...]. Des Turcs, ou des Yougoslaves, ou des Grecs — en tout cas des individus râblés et au teint mat — dégorgeaient des escaliers du métro, ainsi que des femmes aux fesses lourdes et vêtues misérablement [...]. Je m'accordai un instant de répit devant une boutique à saucisses. J'aurais bien voulu manger quelque chose [...]. Mieux encore, j'aurais bien bu un coup de bière comme les Turcs et les Grecs qui se pressaient dans la boutique pour, agréablement éméchés, se rendre ensuite au bureau d'embauche. Mais étant sans le rond, je restai à jeun et poursuivis prudemment ma route à petits pas [...]. Au bureau d'embauche de la Régie Automobile Allemande, la file d'attente allait jusque dans la rue. Je pris mon tour. Longue fut mon attente avant de pouvoir enfin pénétrer dans le hall d'accueil [...]. Dans la queue devant moi, je vis presque uniquement des femmes qui patientaient tranquillement. J'appris ultérieurement que c'était essentiellement des Turques ou des Grecques [...]. Une des femmes, appelée par les autres Mära-Mära, tenait le crachoir à toute la file dans un allemand plus qu'approximatif. Elle était Yougoslave et avait déjà travaillé quelques années en Allemagne [...]. La plupart des femmes ne comprenaient rien à ce qu'elle disait, mais elles approuvaient de la tête et donnaient le sentiment de faire bloc. Dans mon for intérieur, j'étais fier de voir que ma langue maternelle pouvait servir à la compréhension mutuelle, au même titre que l'anglais. Cependant, la différence ne tarda pas à m'apparaître : l'anglais est utilisé dans le monde entier, par les receleurs, les scientifiques, les pilotes de ligne et les hommes d'affaires. L'allemand par contre n'est appris que par les chômeurs des pays du Sud et d'Asie Mineure à la recherche d'un boulot. Après avoir été la langue des maîtres à l'époque de Hitler, l'allemand est maintenant devenu la langue des esclaves. C'en fut fini de ma fierté d'autant que je venais d'accéder au seuil du bureau d'embauché proprement dit. Quelques femmes essuyaient un refus : elles n'avaient pas les papiers voulus, [103] paraissaient trop faibles, trop malades, trop vieilles, n'avaient, lorsqu'elles ne pouvaient pas présenter de certificat médical, obtenu l'autorisation d'immigrer que parce que leurs maris travaillaient depuis déjà longtemps en Allemagne. La plupart de celles qui étaient refoulées se contentaient de gagner la sortie en se glissant à travers la foule et restaient muettes. Il y en avait toutefois qui refusaient de quitter la pièce, qui se mettaient à vociférer en turc ou en grec, qui pleuraient en hurlant, qui perdaient leurs nerfs de désespoir. La Yougoslave appelée Mära-Mära faisait parfois chorus à leurs cris, mais restait néanmoins prudemment à couvert. L'employé du guichet clama que ce cirque était à devenir dingue et qu'il était à bout de patience. Est-ce que personne ne comprenait l'allemand ? « Moi, moi, me manifestai-je, moi, je parle allemand ! » Je me hissai sur la pointe des pieds, le bras dressé au-dessus des foulards, chignons, couvre-chefs, et autres attaches pour cheveux. « Nous n'embauchons pas les Allemands », me rétorqua l'employé. Je pris mon courage à deux mains et demandai pourquoi on n'embauchait pas les Allemands. J'étais un homme, au chômage, prêt à donner toute satisfaction dans mon travail, je voulais un salaire comme tout le monde, mes papiers étaient parfaitement en règle... La réponse fut que l'on engageait les Allemands comme techniciens, les postes d'O.S. étant préférentiellement attribués à la main-d'œuvre étrangère. Les femmes me fixèrent, puis dans un froufroutement de jupes se retournèrent d'un bloc pour avancer vers le guichet. Mära-Mära, la Yougoslave, me tira la langue à la vitesse de l'éclair. Comme je pus m'en rendre compte, son visage était triomphant. On pouvait y lire toute la joie qu'elle éprouvait à ma détresse, une sauvagerie faite de haine et de satisfaction, comme si elle était heureuse d'avoir rencontré un concurrent auquel elle était supérieure. Je restai pétrifié [...]. De telles femmes me font peur : ma femme, à la veille de me quitter, juste avant ma tentative de suicide, affichait le même visage et le même comportement [...]. Mära-Mära fut embauchée [...]. En traversant la foule [...], elle eut encore la rouerie de surgir près de moi et de me frapper sur le crâne avec son sac [...]. Je fus l'avant-dernier avant la fermeture du guichet. La pièce était toujours bondée et il y régnait une puanteur de wagon à bestiaux. À la porte, il y avait maintenant aussi des hommes [...]. [104] Je dis au guichetier que j'étais disposé à accepter n'importe quel travail de longue durée, que la ville me plaisait et que ma mère allait m'y rejoindre. Il me demanda si j'étais de Munich. Je lui répondis que non, que je venais du Wurtemberg, donc en tout cas d'Allemagne du Sud. J'avais travaillé à Berlin, à Hambourg dans une fabrique de cartonnage, même à l'étranger, en France pour tout dire. Mais mon intention était maintenant de rester définitivement à Munich. Le guichetier me répondit que ce que l'on recherchait, c'était des travailleurs stables, assidus, fidèles à l'entreprise. Je lui répliquai que c'était tout à fait ce que je recherchais [...]. Il voulut savoir si j'étais technicien, si j'avais une attestation de formation professionnelle, si je pouvais fournir une preuve de quelque compétence. Je ne pus que répondre par la négative [...]. J'ajoutai que si je recherchais du travail d'urgence, c'était pour vivre et faire vivre ma mère [...]. Je le suppliai des yeux, au bord des larmes [...]. Il me déclara soudain qu'il était en mesure de m'attribuer un poste pour quatre semaines [...]. Si je donnais satisfaction, peut-être alors qu'un emploi durable se présenterait plus tard...

*Si Bertolt Brecht* (Sainte Jeanne des abattoirs *et le film* Kuhle Wampe *en collaboration avec Slatan Dudow), Erich Kastner* (Fabian), *Hans Fallada* (Petit homme que faire maintenant ?)— *et tant d'autres* — *avaient, sous la République de Weimar, stigmatisé les ravages du chômage (en 1932, 6 millions de chômeurs et 8 millions de chômeurs partiels), y voyant à juste titre un facteur majeur du succès de la démagogie nazie, il était beaucoup moins évident dans les années 1970 de remettre en cause la société capitaliste et de consommation dans laquelle la grande majorité des citoyens de RFA s'étaient ancrés depuis 1950 pour refouler collectivement le souvenir du troisième Reich (cf. Alexander Mitscherlich,* Le Deuil impossible*)*. *Ceux qui osaient s'attaquer au consensus politique, social et culturel sur lequel s'était construite la République fédérale (parmi lesquels les membres de l '« Atelier littéraire du monde du travail » initié dans la Ruhr par Erika Range) étaient voués à l'antipathie et à la détestation du grand nombre, d'autant qu'ils étaient quasi systématiquement assimilés* — *sous l'influence du groupe de presse populiste à grand tirage* [105] *Springer dont les méthodes furent vilipendées par Heinrich Böll* (L'Honneur perdu de Katharina Blum *et Günter Wallraff* (Le Journaliste indésirable) — *à des « moscoutaires », voire aux terroristes de la Fraction Armée rouge (cf. le cas Peter O. Chotjewitz avec* La Paix de trente ans */1977, et* Ces Messieurs du petit matin */l 9 78). Parallèlement aux intellectuels contestataires et à la jeunesse « révolutionnaire », Günter Herburger a eu indubitablement l'originalité de chercher, par ses romans reflétant l'actualité sociale immédiate (voir notamment* Les Yeux de ceux qui luttent, *1980), à sensibiliser sur un mode non théorique* — *et sans sacrifier la qualité esthétique (la plupart des auteurs critiques optaient pour la forme journalistique)* — *aux méfaits de ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de « libéralisme ». De plus, en osant une vision onirique d'une société future fondée sur des utopies sans lesquelles, comme il l'a écrit, « notre aspiration au bonheur ne pourrait pas se manifester », il a anticipé les courants alternatifs, féministes, écologistes, pacifistes, et altermondialistes qui,* nolens volens, *modèlent désormais notre quotidien.*

“*SKOTEINOS* OU  
LA PENSÉE PÉTRIFIÉE.” [[52]](#footnote-52)

Dans ce texte, écrit durant l'hiver 1962/1963, le philosophe et musicologue de l'École de Francfort, Theodor Wiesengrund Adorno (1903-1969), s'en prend au « skoteinos » (du grec skotos, l'obscurité), c'est-à-dire à celui qui conçoit l'œuvre d'un auteur comme une totalité fermée sur elle-même, parlant d'elle-même, et qui ne nécessiterait aucun autre éclairage que les principes qui la fondent et la justifient. Pour Adorno — et, dans son sillage, Lucien Goldmann (cf. Marxisme et sciences humaines, Paris, Idée/Nrf 1970) —-, cette conception totalisante doit être remplacée par une intégration à l'analyse de tous les fragments de sens possibles et imaginables, y compris ceux qui, à l'origine, pourraient paraître dépourvus de signification.

[106]

[Retour à la table des matières](#tdm)

Choisir comme ligne de conduite le débridement de la conscience signifie ne pas repousser les associations mais, tout au contraire, leur ouvrir les portes pour la compréhension. Il est impossible de lire [...] autrement que sur le mode associatif. C'est là une condition décisive pour que s'exprime l'imagination créatrice. Ce qu'il faut essayer, c'est, à chaque passage, de laisser pénétrer autant de possibilités de ce que l'auteur a voulu dire, autant de relations à d'autres façons de penser, qu'il s'en impose à nous. On utilisera au moins une partie de l'énergie sans laquelle — de même que sans débridement — aucune lecture n'est possible pour s'émanciper de cette discipline automatisée qui exige que l'on se concentre exclusivement sur l'objet et qui, par-là même, peut induire en erreur quant à sa nature réelle.

*En France, à l'époque de mes études, cette « discipline automatisée » était une règle absolue et* — *à l'exception de quelques rares professeurs progressistes (j'en ai par chance connu)* —, *cela pouvait, en termes de notation et donc d'examen, coûter cher de la transgresser. Avoir recours, pour « expliquer un texte », à des éclairages inspirés du marxisme, de la psychanalyse, ou encore de la philosophie existentielle, était considéré comme un viol du « consensus ésotérique ». Alors que, en Allemagne (il est vrai que celle-ci avait tiré la leçon de l'unidimensionalité totalitaire nazie inaugurée le 10 mai 1933 par l'autodafé en place publique des livres prohibés orchestré par Goebbels avec, dans la foulée, l'épuration des bibliothèques et la restructuration dictatoriale des programmes scolaires et universitaires), la « Textinterpretation » laissait le champ libre à l'utilisation de tous les outils dont on pouvait disposer (cela étant l'occasion de passionnantes discussions au sein des cours comme je le découvris en tant que lycéen mais surtout lors de mon assistanat au lycée Herder et au centre déformation des professeurs stagiaires de Lüneburg), la contrainte méthodologique française relevait de l'aseptisation* . *D'où un fort scepticisme quant à la valeur « pratique », sur le plan social et humain, de ce que l'on nous enseignait. C'est contre cette coupure du « savoir » élitiste du monde vivant, cette séparation entre le dogmatisme « scientifique » et le quotidien socioéconomique, contre cette pétrification, que s'insurgera 1968. « Ce que j’ai appelé* [107] *un jour le spécialiste et l'universitaire analphabètes contient une contradiction [...] qui risque fort d'éclater au cours de l'évolution historique », avait prédit ironiquement quelque temps auparavant Lucien Goldmann au cours d'un colloque sur « pouvoir et humanisme » (op. cit., p. 351), faisant là écho, sur le terrain du politique, à l'appel d'Adorno : « La pensée n'a pas à se contenter de sa propre causalité, mais doit penser contre elle-même sans s'abandonner »* (Dialectique négative, *1966).*

“POURQUOI UN HOMME  
SE DISPENSERAIT-IL  
DES TÂCHES MÉNAGÈRES ?” [[53]](#footnote-53)

Cette question, je l'ai, au cours de ma carrière, régulièrement posée à mes classes à partir de la lecture de ce passage extrait du dernier chapitre du roman Petit homme que faire maintenant ? de Hans Fallada (i.e. Rudolf Ditzen, 1893-1947). On y voit un chômeur, Pinneberg, s'occuper du foyer, tandis que sa femme Lämmchen, qui a trouvé du travail relativement bien rémunéré comme couturière chez des bourgeois, assure les rentrées d'argent :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Pinneberg assit le gamin sur le sol, lui donna un journal, et se mit à faire le ménage de la pièce. C'était un bien grand journal pour un si petit enfant, et celui-ci mit un long moment pour le déployer. La pièce était petite, trois mètres sur trois, et ne pouvait contenir qu'un lit, deux chaises, une table et la coiffeuse. Il n'y avait de place pour rien d'autre. En découvrant les photos à l'intérieur du journal, le gamin s'était mis à produire force « fo...fo... » et des « you...you... » de joie. Pinneberg lui confirma sa découverte : « Oui, mon bébé, ce sont bien des photos ». Ce que le gamin identifiait comme un homme, il l'appelait « pap...pap... », et toutes les femmes était des « mam...mam... ». Le journal en regorgeait, ce qui excitait sa vitalité. Il était rayonnant. Pinneberg mit les couettes à la fenêtre pour les aérer, nettoya et rangea la pièce, puis passa à la cuisine. Elle n'était pas plus grande qu'un mouchoir de poche, trois mètres sur un mètre et demi, le fourneau était [108] le plus petit fourneau du monde avec une seule plaque de cuisson. Ce fourneau faisait le désespoir de Lämmchen. Pinneberg s'appliquait à tout bien briquer sans rechigner, le balayage et le passage de la serpillère ne le rebutaient pas non plus. Par contre il n'aimait guère ce qui allait maintenant venir : l’épluchage des pommes de terre et le grattage des carottes pour le repas de midi. Au bout de quelque temps, Pinneberg eut achevé son travail. Il sortit dans le jardin et regarda la campagne [...]. Après la pluie matinale, le ciel était maintenant dégagé. Il faisait frais, mais ce serait sain pour sortir le gamin. Pinneberg retourna dans la maisonnette : « On va pouvoir y aller, mon bébé ! ». Il lui enfila sa petite veste de laine, sa culotte de peau grise, et lui enfonça son bonnet blanc sur la tête. Le gamin se mit à crier « ca...ca, ca...ca » et le père s'exécuta : les cartes feraient partie de l'équipement. À chaque sortie le gamin exigeait d'avoir un objet dans les mains. Sur la véranda se trouvait la petite poussette de l'enfant. Ils l'avaient troquée contre le landau durant l'été. « Allez, grimpe, mon bébé ! », dit Pinneberg, et le gamin grimpa.

*Mon vécu personnel a été que si les élèves que j'accueillais en classe depuis les années 1970 considéraient majoritairement comme normal que l'homme assume sa part dans les tâches ménagères et dans l'éducation des enfants, il n'en fut plus de même à partir du milieu des années 1990 où, à mon grand dam, j'assistai à une désolante régression due : d'une part à l'arrivée massive de jeunes issus de l'immigration turque et maghrébine et alléguant (toujours avec courtoisie et gentillesse en ce qui me concerne...) la «*charï'a »*; d'autre part (et de façon agressive de la part de quelques-uns) à un néoconservatisme influencé par l'extrême droite lepéniste et un renouveau catholique passablement réactionnaire* — *notamment à propos de la contraception et de l'avortement, objets de l'engagement dès 1891 de Frank Wedekind* (*1864-1918,* Éveil du printemps) *et, en 1929, de Friedrich Wolf (1888-1953,* Cyankali, *sans oublier cette « féministe sans frontières » (G. Badia, 1993) que fut Clara Zetkin (1857-1933). Je vis alors refleurir à propos des femmes de désolantes conceptions, voisines des « trois K »* Kinder-Kirche-Küche = *enfants, cuisine, église) qui avaient conditionné l'existence des Allemandes jusqu'en 1945. Toutefois, le plus chagrinant fut toujours pour moi le* [109] *fait que beaucoup de jeunes filles défendaient désormais elles aussi ces conceptions au nom de ce qu'elles appelaient la «*tradition »*, la «*nature », *ou encore la «*morale »*. Mais que sont en l'occurrence ces notions (Bénédicte Guillon l'a bien montré dans son étude sur* « Les Amantes » d'Elfriede Jelinek, *Paris, L'Harmattan, 2006), sinon des* instances *rituelles fermées en soi et sur soi, pures créations d'un genre pour en aliéner un autre, et légitimées par de pseudo arguments soi-disant religieux, historiques, voire génétiques* — *ainsi le Prix Nobel de médecine Alexis Carrel qui, en 1935, dans son best-seller* L'Homme cet inconnu, *publié chez Pion, expliquait par exemple (p. 106) pourquoi, « dans la construction du monde civilisé », il était absurde de « donner aux jeunes filles la même formation intellectuelle, le même genre de vie, le même idéal qu'aux garçons » (avant d'en venir à prôner, p. 388, l'utilisation d'un « établissement euthanasique pourvu de gaz appropriés » pour éliminer les « anormaux »). Or, par ironie de l'histoire, c'est du paradigme le plus élaboré de la reconstruction du monde à la Carrel, le nazisme lui-même (cf. T. Feral, « La politique féminine du troisième Reich »,* in Le Défi de la mémoire, *Mazet-Saint-Voy, Tarmeye, 1991, pp. 43-60), que viendra le démenti cinglant aux thèses misogynes. Et ce, sous la pression des nécessités économiques et productivistes imposées par la guerre, c'est-à-dire le « matérialisme rationnel ». Contre de telles* instances, *il convient donc, en procédant d'un « rationalisme appliqué », de faire émerger ce que le philosophe Gaston Bachelard (1884-1962) nommait des* exstances, *autrement dit de se colleter aux schémas acquis du sens commun, de les rectifier et si besoin de les nier, pour déconstruire des cadres que rien ne justifie.*

“UN PEU D’HUMILITÉ.” [[54]](#footnote-54)

En mai 1972, de passage à Winsen an der Luhe, lieu de naissance du secrétaire de Goethe, J. P. Eckermann (1792-1854), et célèbre pour son « Procès des canards » qui avait donné lieu dans la Zeit, sous la plume de Josef Müller-Marein, à une série d'articles [110] satiriques (réunis in Der Entenprozeß, Reinbek, Rowohlt, 1969) dignes des anecdotes illustrant la sottise monumentale des Abdéritains (CM. Wieland, 1774) ou des Habitants de Schilda (anonyme, 1598 ; reprise en 1797 par Ludwig Tieck dans le troisième volume de ses Contes populaires,), je fus invité à une fête scolaire où furent présentés par des professeurs et des élèves des sketchs en dialecte bas allemand (« Plattdeutsch »), parmi lesquels celui-ci, d'un certain Otto Ernst, né en 1862, instituteur à Hambourg, et qui, sous Guillaume II, connut un certain succès pour ses comédies et quelques romans :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Na, Fiedje, wo bis du denn west ? Du hes di jo so fin mokt.

*Eh alors, Fiedje, t'as été où comme ça ? Tes sapé comme un seigneur*

Ick bin to Beerdigung west.

*J'suis allé à un enterrement.*

To Beerdigung ?

*À un enterrement ?*

Jo.

*Eh oui.*

Wer ist denn doot ?

*C'est qui qu'est mort ?*

Jan Meierdircks.

*Jan Meierdircks.*

Jan Meierdircks ? Wat du seggst !

*Jan Meierdircks ? Qu'est-ce tu vas pas m'raconter là !*

Jo.

*Eh oui.*

Djä, ick mutt dor mitunner so an denken, wenn ick nu ook mol starv !

*Ah là là, j’peux pas m empêcher d'y penser d'temps en temps,  
quand qu'moi aussi j’m'en vais*

*mourir.*

Djä, denn wars du ook begroben.

*Ben oui, toi aussi tu s'ras enterré.*

Djä, un denn ?

*Ah là là, et après ?*

Denn wars du to Eer', as de Paster seggt “Staub un Asche”.

*Après, tu d'viendras d'la terre, « poussière et cendre »,  
comm' qui dit l'pasteur.*

[111]

Na, un denn ?

*Et après ?*

Djä, denn waßt Gras ut di

*Ben l'herbe pouss’ra sur toi.*

Na, un denn ?

*Et après ?*

Denn fritt di de Kooh.

*Après, y 'aura une vache qui te bouff'ra.*

Djä, un denn ?

*Oh là là, et après ?*

Denn smitt se di werrer ut.

*Après, elle te ref’ra.*

Sooo ?

*Ah ban ?*

Jo.

*Eh oui.*

Djä, un denn ?

*Oh là là, et après ?*

Denn ? Wenn ick di denn werrerseh, denn segg ich :  
“Adje, adje, wat hes du di verännert !"

*Après ? Quand j'te reverrai, j'dirai :  
« Adje, Adje, t'as rudement changé ! »*

*Belle leçon d'humilité (au sens propre du terme, «*humilitas » *venant en effet de «*humus »*, la terre), à une époque où la stratification très rigide de la société allemande et autrichienne conférait le droit à celui qui était en position hiérarchique plus élevée par rapport à un autre de considérer ce dernier comme de la « merde » et de lui imposer ses exigences sans aucune décence. Ceci avait pour résultat que, hormis l'Empereur qui était divinisé, chacun s'aplatissait devant un supérieur, même présumé, et lui léchait les bottes, mais par contre singeait ses attitudes et faisait preuve de mépris et d'arrogance, voire de violence, envers tout subalterne (voir Diederich Hessling dans* Le Sujet *de Heinrich Mann), D'où l'expression : «*Nach oben buckelt er, nach unten tritt er » *(il courbe l'échine vers le haut et piétine tout ce qui est en dessous de lui), représentative d'une forme d'esprit qui est loin d'avoir disparu. L'uniforme qui, quitte à servir d'enveloppe à des* [112] *individus inconsistants et veules (cf. Arthur Schnitzler,* Le Lieutenant Gustel), *voire à être usurpé (cf. Cari Zuckmayer,* Le Capitaine de Köpenick), *valait à ses porteurs une indiscutable prépotence, a de nos jours été remplacé par d'autres attributs de « peopolisation » ou de « pseudo-peopolisation » qui ne font illusion qu'auprès de ceux qui veulent bien se laisser berner. Il existe toujours ce que l'on peut appeler « une mystique de la subordination » doublée d'une tendance au mimétisme révélatrice du sadomasochisme auquel les rapports sociaux basés sur l'argent-roi condamnent les classes populaires et moyennes, d'autant, comme le signalait Lucien Goldmann* (Marxisme et sciences humaines, *Paris, Idées/Nrf 1970, p. 348), que les actuelles « organisations politiques et syndicales [...] ne posent [...] nullement [...] le problème du dépassement du capitalisme [...]. L'École de Francfort, Adorno et surtout Marcuse, nous ont montré dans des ouvrages remarquables l'abêtissement, le rétrécissement de l'horizon intellectuel, la disparition de toute dimension critique et créatrice de la conscience, qui menacent ces couches » (réformisme intégré particulièrement présent chez les enseignants et autres fonctionnaires, les commerciaux, les « cadres » de tout poil, mais qui n'épargne pas non plus une certaine frange tragiquement prétentieuse des plus exploités et des plus démunis). Un peu d'humilité donc : en effet, s'il est vrai que tout est fait pour briser la cohésion sociale («*divide et impera »*), il est de notre devoir d'affirmer qu'une société ne peut fonctionner que sur la complémentarité et la solidarité. C'est pourquoi il convient non seulement de respecter chacun dans son rôle, mais aussi d’œuvrer pour que lui soient offerts en permanence des moyens de développement intellectuel et d'épanouissement qui le tireront de sa réification. Des moyens financiers certes, mais aussi pour se libérer de son aliénation, laquelle s'est emparée de sa conduite au point de transférer sur son temps libre l'état psychologique où le travail le laisse : « La [...] réflexion provoque presque des remords [...]. Plutôt faire n'importe quoi que ne rien faire, voilà le principe [...] qui sert à étrangler toute culture et tout goût supérieur [...]. Bien plus, on pourrait bientôt arriver au point où l'on ne cède à son penchant pour la vie contemplative sans se mépriser soi-même et sans avoir mauvaise conscience », s'insurgeait déjà Nietzsche à la fin du* [113] *XIXe siècle (cf. H. Arvon,* La Philosophie du travail, *Paris, PUF, 41973, p. 85).*

“LE PACIFISME.” [[55]](#footnote-55)

Injustement négligé par les histoires de la littérature, Waldemar Bonsels (1880-1952) fut un auteur très apprécié, notamment de la jeunesse, sous la République de Weimar. Dès 1933, les nazis le couchèrent sur leurs listes de « littérature prohibée ». En effet, Bonsels diffusait par l'intermédiaire de ses œuvres un message de paix et de fraternité. Un voyage en Inde en 1916, objet du livre Indienfahrt, fit de lui — parallèlement à Hermann Hesse (1877-1962, Siddharta) — un des représentants majeurs en Allemagne de la morale bouddhique de Rabindranāth Tagore (1861-1941).

[Retour à la table des matières](#tdm)

À peine fut-il terrassé que les abeilles regagnèrent dare-dare l'entrée pour se jeter de nouveau dans la mêlée. En assistant à ce spectacle, le cœur de la petite Maya avait battu à tout rompre. Elle se glissa en silence vers le mourant. Il gisait dans la pénombre, recroquevillé sur lui-même. Il respirait encore [...]. Voyant qu'il était encore en vie, Maya se dépêcha d'aller chercher de l'eau et du miel pour revigorer le mourant mais il secoua la tête et refusa de la main. « Ce que je veux avoir, je le prends tout seul, dit-il fièrement, je n'accepte aucun cadeau. » « Ah bon, rétorqua la petite Maya, je pensais simplement que vous aviez peut-être soif. » Le jeune officier fit un sourire à la petite Maya et expliqua sur un ton étrangement sérieux et presque dénué de tristesse : « Je vais mourir ». La petite abeille ne sut que répondre. C'était la première fois qu'elle comprenait réellement ce que cela signifiait de devoir mourir. Alors que c'était un autre qui était concerné, elle se sentait beaucoup plus proche de la mort que lorsqu'elle l'avait elle-même frôlée dans la toile de l'araignée. « Si seulement je pouvais faire quelque chose », pleura-t-elle. Le mourant resta muet. II ouvrit encore une fois les yeux, respira profondément, et ce définitivement. Une demi-heure plus tard, on le balança dans [114] l'herbe au pied de la porte de la ville, ainsi que ses autres compagnons morts au combat. Mais la petite Maya n'oublia plus jamais ce que lui avait appris ce bref adieu. Elle sut désormais pour toujours que ses ennemis étaient eux aussi des êtres comme elle, qu'ils aimaient leur pauvre vie tout comme elle, et que rien ne pouvait les aider à ne pas subir la mort. Elle se souvint alors du génie des fleurs qui lui avait raconté comment il ressuscitait à chaque nouvelle floraison de la nature et elle aurait vivement souhaité savoir si les autres êtres qui mouraient sur terre retournaient pareillement à la lumière. « Je veux croire qu'il en est ainsi », soupira-t-elle.

Maya l'abeille, *dont on vient de lire un extrait du dernier chapitre, est un conte de 220 pages publié par Bonsels en 1912. Aujourd'hui totalement dénaturé par la série de dessins animés qui s'en inspire, ce conte, qui sera traduit en vingt langues dans les années 1920, était en effet un émouvant appel à la tolérance et à l'entente entre les peuples avant même que ne paraissent au lendemain de la Première Guerre mondiale les grands textes pacifistes de Leonhard Frank (1882-1961,* L'Homme est bon), *Andréas Latzko (1876-1943,* Hommes en guerre), *Fritz von Unruh (1885-1970,* Marche vers le sacrifice, *Ernst Toller (1893-1939,* Hinkemann*),* *Erich Maria Remarque (1898-1970,* À l'Ouest rien de nouveau), *ou encore René Schickele (1883-1940,* L'Héritage sur le Rhin). *« Ce n'est pas le moindre des paradoxes de voir souligner à satiété le lourd passé belliqueux des relations franco-allemandes et de célébrer la paix chèrement conquise entre les deux peuples sans évoquer l'action de ceux qui, précisément, ont essayé [...] d'appliquer leurs réflexions sur la guerre et la paix à la résolution des dysfonctionnements franco-allemands », regrette à juste titre Sophie Lorrain en préambule de son ouvrage* Des Pacifistes français et allemands pionniers de l'entente franco-allemande. 1870-1925 *(Paris, L'Harmattan, 1999, p. 10). Cette importante contribution* — *sur une page vite tournée, voire éludée des cours d'histoire* — *a tout récemment trouvé un heureux prolongement avec la publication de la thèse de Dominique Simon,* Le Mouvement pacifiste en RFA *(Paris, L'Harmattan, 2007), qui montre que le pacifisme reste aujourd'hui encore indispensable* [115] *comme « balise de sécurité » exhortant à « retrouver le chemin de la raison » avant que le pire ne soit consommé. Toutefois, cette raison doit aussi nous motiver à ne pas céder aux menaces que certains gouvernements fanatiques pourraient faire peser sur la paix. La faillite de Munich (29-30 septembre 1938) a prouvé que celle-ci ne peut être sauvée pour des motifs purement stratégiques (les autres mais pas nous, comme l'a illustré Sartre dans* Le Sursis) *ou des arguties économiques. Même si tout doit être tenté pour aboutir par le dialogue avant d'en arriver au conflit armé, notre détermination doit être totale face à ceux qui poussent à la haine entre les peuples.*

“RÉSISTANCE.” [[56]](#footnote-56)

Un autre grand oublié des histoires de la littérature est le romancier, nouvelliste et scénariste, Bodo Uhse (1904-1963), dont la biographie ne saurait laisser indifférent. Élevé dans une famille d'officiers, il participe à 16 ans au putsch contre la République de Weimar organisé à Berlin par Wolfgang Kapp et le général von Lüttwitz (13-17 mars 1920). Membre de la ligue d'extrême droite « Oberland », il adhère au Parti national-socialiste. Proche de Gregor Strasser, en charge de la NSDAP pour l'Allemagne du Nord et attaché à une stratégie anticapitaliste, il est nommé rédacteur au journal nazi d'Itzehoe dans le Slesvig-Holstein, activité qui le conduit à s'intéresser de près à la situation des ouvriers et des fermiers. En 1930, voyant que Hitler s'oriente toujours plus vers une alliance avec les industriels et la haute finance, il se tourne vers le Parti communiste où on lui confie très vite les questions agricoles. En 1933, il quitte l'Allemagne pour la France, puis rejoint en 1936 l'Espagne où il combat dans les Brigades internationales. En 1939, il s'exile au Mexique. Membre du « Comité Allemagne libre », il s'établira en Allemagne de l'Est en 1949 et exercera de hautes fonctions dans le domaine culturel. Dans son ouvrage majeur, Les Patriotes (1954), il met en scène parmi ses [116] nombreux personnages un certain Caspar Eysoldt qui, envoyé sur le front russe, a choisi de rejoindre la résistance antihitlérienne :

[Retour à la table des matières](#tdm)

Cela le contrariait de ne pouvoir mettre de l'ordre dans ses idées. Il en va d'elles comme de ma vie, ruminait-il, un véritable chaos. Il n'avait pourtant que 29 ans. Mais dès qu'il pensait à son existence, elle lui apparaissait comme un tapis tout rapetassé à la manière des pauvres gens. De bric et de broc, un assemblage sans aucune logique. Une enfance dans la misère d'une fermette dominée par les montagnes aux sommets enneigés ; une jeunesse contrainte dans la dure prison de l'école monastique où sa mère l'avait obligé d'aller par bigoterie et son frère, de loin son aîné, par pur calcul ; une ordination précoce ; une activité de curé parmi les paysans affamés du massif de la Rhön, exercée sans avoir vraiment la foi, comme n'importe quelle autre profession qu'il aurait pu avoir, vétérinaire ou métreur, si son frère n'avait pas été rongé par l'avarice. Ensuite, la rencontre avec cette femme, la rupture secrète puis publique du célibat, et puis ce chantage (cf. extrait suivant, T.F.) auquel il n'était parvenu à se soustraire qu'en rejoignant l'Armée rouge sous les balles de ses compatriotes au tout début de la campagne. Cela avait été le premier acte libre de son existence. Jusqu'alors tout lui avait été imposé de force par les autres.

« Sais-tu, dit Helmut (un résistant communiste allemand dont le réseau opère à partir des positions soviétiques, T.F.), qu'Eysoldt était curé ? [...] Tu comprends, raconta-t-il, en tant que deuxième fils de paysans qui exploitait une fermette en Bavière, il n'avait guère le choix. Un jour, il a connu une femme et s'est amouraché d'elle. Ça a été très dur pour lui. Plus tard la femme a eu un gosse. Il aurait bien voulu l'épouser, mais c'était impossible. Quand les nazis ont eu vent de l'affaire, ils lui ont fait un chantage : ou bien on déclenche un scandale qu'on va utiliser contre l'Église catholique, ou bien tu quittes la soutane et tu endosses la chemise brune. Lui a choisi la solution qui lui épargnerait l'opprobre général et qui, c'est en tout cas ce qu'il croyait, lui permettrait de garder la femme et l'enfant et de vivre avec eux. [...] C'est alors que la guerre est venue et il a été définitivement séparé de la femme et de [117] l'enfant. Il a été expédié au front. Il avait échangé le bon Dieu contre le Diable, c'est ce qu'il m'a dit une fois en ajoutant qu'à partir de ce moment il avait vécu comme s'il devait boire tous les jours une coupe de poison. Impossible de retourner à Dieu, et il ne voulait plus rien avoir à faire avec le Diable. Il a donc un beau jour opté pour les hommes et est passé de notre côté. »

*Par-delà le rappel historique toujours nécessaire qu'il a bel et bien existé une résistance allemande au national-socialisme (cf. C. Lévisse-Touzé, S. Martens* et al., Des Allemands contre le nazisme, *Paris, Albin Michel, 1997 ; G. Badia,* Les Allemands qui ont affronté Hitler, *Paris, L'Atelier, 2000 ; G. Merlio,* Les Résistances allemandes à Hitler, *Paris, Tallandier, 2001), ces deux extraits ont le mérite d'inciter à réagir contre le couplage « agi/subi » qui, étouffant dès l'enfance chez tout individu ce qui relève de la création, en fait l'esclave des rituels, des coutumes, des habitudes, de l'air du temps. C'est en vérité contre cette hyperadaptation aux normes qu'il conviendrait* déjà *d'entrer en résistance, tout en ne se laissant pas leurrer par le fait que les gouvernants sont assez habiles pour s'emparer et organiser eux-mêmes, sur le mode qui leur convient, la résistance à ce qui est imposé. Le propre de la démocratie telle que nous la connaissons est* — *par le biais de relais tels les syndicats ou les associations* — *de donner l'illusion que les individus sont associés à la détermination des normes. Se constitue alors, autour d'une majorité, un consensus normalisé et normalisateur qui tend peu ou prou à marginaliser ceux qui dansent hors de la ronde (voir G. Canguilhem,* Le Normal et le pathologique, *Paris, PUF, 1966). Que le consensus en vienne à déraper et il faudra alors pour les plus lucides, les plus honnêtes, les plus courageux, « entrer en résistance » (on sait par exemple que Canguilhem abandonnera l'enseignement de la philosophie par refus de dispenser « la morale du maréchal Pétain »). C'est à ce moment, comme le clamait le grand psychiatre et résistant Lucien Bonnafé, que l'on en vient à se dire qu'il ne serait pas besoin d'« entrer en résistance » si l'on avait su toujours résister. L'effort de toute « personne » digne de ce nom* — *c'est-à-dire dont « l'action réfléchie et dirigée dans le sens du bien » (cf. A. Lalande,* Vocabulaire technique et critique de la Philosophie, *Paris,* [118] *PUF, 1962, p. 760) l'emporte sur l'« abêtissement » (de* bestius, *semblable à la bête) orchestré par le biais d'une propagande savamment instillée derrière laquelle s'efface la conscience du sujet dont on flatte l'opportunisme et l'arrivisme* — *devrait donc résider dans : « D'une part, restitution de l'être dans un monde qui nous écrase et, d'autre part, affirmation de la vie comme valeur absolue et exigence d'une liberté qui s'adresse à tous les autres » (J.P. Sartre,* Plaidoyer pour les intellectuels, *Paris, Idées/ Nrf, 1972, p. 117).*

“TOUJOURS PLUS LOIN...” [[57]](#footnote-57)

En 1997, alors qu'il était de bon ton de s'acharner sur tout ce qui fleurait un tant soit peu le « communisme » désormais mort, en projetant sur son spectre — ainsi que l'avait dénoncé trente ans auparavant le sociologue Werner Hofmann (« Zur Soziologie des Antikommunismus », in Stalinismus und Antikommunismus, Francfort/Main, Suhrkamp, 1967, p. 165) — « les peurs secrètes et [...] les sentiments d'insécurité des hommes » afin de les pousser à accepter « la domestication de leurs espoirs et de leurs désirs sociaux » sous l'égide du capitalisme triomphant et salvateur, Jean-Louis Bandet, professeur à Rennes II, se refusait dans son Histoire de la littérature allemande (Paris, PUF) à céder à la vague de dévalorisation et de dénigrement qui frappait systématiquement les auteurs marxistes et statuait (p. 322) : « Le plus grand dramaturge qu'ait connu la littérature allemande, et peut-être la littérature mondiale du XXe siècle, est sans conteste Bertolt Brecht (1898-1956) ». De fait, réduire Brecht à un thuriféraire stalinien relève purement et simplement de l'imposture (cf. T. Feral, Culture et dégénérescence en Allemagne, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 108). Contre ses détracteurs, il importe de faire ressortir — outre son antifascisme viscéral —, une opposition inébranlable au bureaucratisme des régimes de l'Est, une hostilité affichée à la bêtise de la normalisation qui y était imposée par ce qu'il appelait la « nouvelle classe régnante » des cadres du Parti, [119] un souci jamais démenti pour que les hommes puissent librement s'épanouir et ne soient pas « calibrés » comme dans une entreprise fermière standardisée où « un œuf ressemble à un autre ». Refusant le dogmatisme paralysant, Brecht plaidait tout au contraire pour que la recherche du progrès humain soit sans cesse mise en œuvre, sans que ne soit jamais parlé d'une étape définitive, et ce au nom de la dialectique qui est la sève même d'« une société sans différences de classes et sans agressivité des nations entre elles, de cette “collectivité de forme associative [rêvée par Karl Marx en conclusion de la deuxième partie du Manifeste, T.F.], au sein de laquelle le libre développement de chacun [sera] la condition du libre développement de tous” » (H. Fleischer, Marxismus und Geschichte, Francfort/Main, Suhrkamp, 1969, p. 96). C'est ce que soulignait en 1970 Henri Arvon, jusqu'alors professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, et qui, cette année-là, venait de rejoindre Henri Lefèvre à Nanterre (cf. p. 15 sq.).

[Retour à la table des matières](#tdm)

La transformation du monde prend chez lui (i.e. Brecht, T.F.) une valeur absolue ; ce qui lui importe est moins la réalisation d'un système social nouveau que le maintien du dynamisme social, la quête inlassable, la réflexion continuellement renouvelée et rajeunie. La *Pièce didactique badoise de l'Accord* se termine par cette proclamation qui exalte la marche en avant continue :

« Nous sommes d'accord pour que tout soit changé,

Le monde et l'humanité

Surtout le désordre

Des classes parce qu'il y a deux sortes d'hommes

Exploitation et ignorance...

Lorsque vous aurez amélioré le monde,

Améliorez le monde amélioré.

Abandonnez-le ! ...

Lorsque, en améliorant le monde, vous aurez complété la vérité,

Complétez la vérité complétée.

Abandonnez-la !

Lorsque, en complétant la vérité, vous aurez changé l'humanité,

Changez l'humanité changée.

Abandonnez-la. »

[120]

*Rien de commun donc entre les parodies de « communisme » dont il convient de stigmatiser les réalités déshumanisantes et criminelles, et ceux qui par leur fécondité ou simplement leur dévouement ont œuvré efficacement non seulement à l'élévation culturelle et sociale des couches défavorisées afin qu'elles accèdent enfin à une existence dans la dignité, mais qui aussi, par-delà, ont su s'insurger contre la pensée simplifiante et aveuglante des « ismes » explicatifs du « moindre événement en le déduisant d'une seule prémisse » (H. Arendt,* Le Système totalitaire, *Paris, Seuil, 1972, p. 215). Ni mécanisme ni finalisme, le futur ne relève pas d'un « plan » arrêté d'avance, la vie est invention perpétuelle : telle fut l'essence de leur combat pour lequel ils furent nombreux à payer très cher dans les geôles et camps de Staline et consorts (cf.* Culture et dégénérescence en Allemagne, *op. cit., p. 112). Mais si leur message garde aujourd'hui une telle force, c'est parce qu'il nous rappelle que les acquis en matière de progrès humain sont fragiles. Chacun doit en être* l'artisan permanent *sous peine de les voir instrumentâmes, dénaturés, vidés de leurs contenus : tant par les États qui se revendiqueraient du « communisme » sans en respecter le postulat dialectique, que par le fascisme, prolixe en démagogie socialisante (cf. D. Guérin,* Fascisme et grand capital, *Paris, Maspero, 1971),* mais aussi, *et ce de façon très actuelle, par l'appareil capitaliste tel que nous le connaissons, lequel possède, comme l'avait indiqué Walter Benjamin (1892-1940), l'étonnante faculté de donner l'illusion d'intégrer les revendications révolutionnaires tout en pérennisant les rapports sociaux existants. C'est pourquoi* — *dans l'esprit défini par Herbert Marcuse* (Versuch liber die Befreiung, *Francfort/Main, Suhrkamp, 1969, p. 9), afin de résister « à la puissance massive d'exploitation du capitalisme corporatif même dans ses réalisations les plus confortables et les plus magnanimes », il convient de réfléchir à des « alternative[s] qui ne soi[en]t pas tant une autre voie pour parvenir au socialisme que l'imagination de perspectives différentes ». À cet égard, le sociopsychanalyste Gérard Mendel a fait dans son dernier livre* (Pourquoi la démocratie est en panne, *Paris, La Découverte, 2003, écrit alors qu'il se voyait irrémédiablement emporté par le cancer) des suggestions dont on ne peut que souhaiter qu'elles soient un jour poursuivies.*

[121]

**Contre le vie mutilée.**Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s  
**suivi de  
«T. Feral : un germaniste militant…»**

EN GUISE  
DE CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il faut savoir terminer un livre. D'autant que celui-ci, de par sa nature même, serait voué à être sans fin. Ne suffit-il pas en effet de relire un ouvrage, d'en découvrir un nouveau, pour aussitôt éprouver l'envie d'en faire profiter les autres, de les motiver à s'approprier, contre les forces d'aliénation et d'oppression fatalement productrices de mentalités et de conduites mutilées et mutilantes, ce qui semble apte à sauvegarder et à revitaliser ce qu'il y a d'humain en l'Homme ? Mais cette perspective, qui devrait constituer la base de tout enseignement, est forcément limitée temporellement et spatialement. Seul le *Faust* goethéen a osé défier ce principe et l'on connaît le dénouement. Ne pas être pris par le monde, mais tenter modestement, à sa mesure personnelle, d'avoir prise sur lui, voilà qui impose donc obligatoirement un choix, lequel est inévitablement conditionné par un substrat culturel, le type d'éducation et de formation dont on a bénéficié, les connaissances linguistiques dont on dispose... C'est ainsi que ma route passe par l'Allemagne et que mes outils de référence relèvent à une écrasante majorité soit d'auteurs allemands (au sens le plus large, c'est-à-dire incluant la Suisse et l'Autriche), soit d'auteurs ayant élaboré pour une large part leur réflexion à partir de la pensée et de l'histoire allemandes. Bien que conscient qu'une telle route m'appartient et la revendiquant en tant que telle, elle me semble néanmoins — pour peu que *chacun à sa manière* l'emprunte, *mais surtout la prolonge et l'enrichisse de nouveaux horizons* — susceptible de mener vers ce pays encore fort lointain où la vie — sans pour autant être « paradisiaque » comme l'on fait miroiter des utopies qui se sont, à l'expérience, avérées sans lendemain, voire mortifères — ne serait plus mutilée et garantirait, à partir de quelques réflexions et principes élémentaires, une *vivabilité* tolérable. Mais peut-être n'est-ce là que pure illusion ? Quoi qu'il en soit, c'est [122] cette illusion qui m'a nourri et fait vivre. Elle a constitué le moteur de mes cours en lycée et en faculté, fort de la conviction que le moi (le nazisme en a apporté la démonstration sanglante) n'est jamais à l'abri de métamorphoses redoutables et qu'il vaut mieux, dans toute la mesure du possible et pour reprendre un vieil adage, « prévenir que guérir ». En bref, tout ce que j'ai souhaité avec cet ouvrage, c'est inciter les lycéen[ne]s à se constituer un arsenal d'analyse, de compréhension critique, et pourquoi pas de transformation raisonnée de notre société dans laquelle ils/elles ressentent trop souvent tant d'angoisse à prendre place, « La culture, disait Maurice Merleau-Ponty, c'est ce par quoi l'on achève en une parole précise le discours confus du monde » *(Sens et non-sens,* Paris, Nagel, 1948, p. 380). N'ayant pas la présomption d'en être arrivé là, je me contenterai pour ma part de redire après Sartre *(Les Mots,* Paris, Gallimard, 1964, p. 211) que, si sur le fond « la culture ne sauve rien », elle reste néanmoins le seul « miroir critique » de l'Homme. Ce « miroir critique », à nous tous de le revendiquer et de le brandir, sachant que, en raison de notre univers mental individuel fatalement restreint, nous ne pouvons faire l'économie d'en passer par les autres pour qu'il acquière un maximum de luminosité. Toutefois, si ce n'est que par le *réalisme critique partagé* que chacun pourra répondre aux « démons » qui le sollicitent constamment, encore faudra-t-il s'entendre sur la nature de ce à quoi on souhaite vraiment aboutir. Lors de l'âpre discussion qui les opposera à ce propos, Brecht et Lukács (cf. H. Arvon, *L'Esthétique marxiste,* Paris, PUF, 1970, chap. VII), taraudés tant par le triomphe des fascismes que par l'horreur du stalinisme, ne cessèrent de se retrouver par-delà leurs divergences sur un impératif irréductible : la *préservation de la dialectique.* Pour nous tous — et particulièrement pour la jeunesse en charge du monde de demain —, l'enjeu majeur est donc, en toutes circonstances et sans dogmatisme, de maintenir coûte que coûte sa conscience éveillée et de motiver sa volonté vers un avenir toujours meilleur. À moins que l'on ne soit disposé à participer à la sordide danse macabre de la civilisation décrite par Thomas Mann dans *La Montagne magique* et à rejoindre les forces de l'obscurantisme, quels que soient l'accoutrement et le nom dont elles s'affubleront.

[123]

**Contre le vie mutilée.**Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s  
**suivi de  
«T. Feral : un germaniste militant…»**

TEXTES CITÉS

[Retour à la table des matières](#tdm)

*L'auteur exprime sa plus vive reconnaissance aux éditeurs qui ont rendu ce livre possible.*

Pour faciliter la consultation des notes en fin de textes, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.

[124]

[125]

[126]



[127]

**Contre le vie mutilée.**Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s  
**suivi de  
«T. Feral : un germaniste militant…»**

TRAVAUX DE  
THIERRY FERAL

A. Audio-visuel et publications

[Retour à la table des matières](#tdm)

**[1]** *Art et Nazisme,* montage audiovisuel, Clermont-Ferrand, CRDP d'Auvergne, 1977, 45 irai ; réédition vidéo, atelier France 3 Auvergne, 1993.

**[2]** *Le Système concentrationnaire nazi,* montage audiovisuel, Clermont-Ferrand, CRDP d'Auvergne, 1978, 30 mn.

**[3]** « *Une bibliographie pour mieux connaître la RDA »*, in *Bulletin régional de liaison et d'information des professeurs d'allemand,* Clermont-Ferrand, CRDP d'Auvergne, mars 1980.

**[4]** *La Conscience pétrifiée* – *Essai sur la politique culturelle du troisième Reich,* Paris, PU, 1980, 350 p.

**[5]** *Le Combat hitlérien – Guide pour une lecture critique de Mein Kampf* Paris, PU, 1981, 160 p.

**[6]** « *Der antifaschistische Widerstandskampf der deutschen Intelligenz im Februar 1933 »*, in *Bulletin régional de liaison et d'information des professeurs d'allemand,* Clermont-Ferrand, CRDP d'Auvergne, mars 1981.

**[7]** « *Le Livre au service de la propagande nationale-socialiste »*, in *Bulletin régional de liaison et d'information des professeurs d'allemand,* Clermont-Ferrand, CRDP d'Auvergne, novembre 1981.

**[8]** *Regard sur la poésie nationale-socialiste,* Tarascon, Devès (Edisud diff.), 1982, 80 p.

**[9]** *La Suisse au temps du nazisme,* Tarascon, Devès (Edisud diff.), 1982, 80 p.

**[10]** *« Ceux qui n'ont pas failli... Aspects de la résistance antifasciste allemande en France »*, Clermont-Ferrand, ADEAF & CRDP d'Auvergne, oct. 1983.

[128]

**[11]** « *“Die Penne”, un exemple de journal en langue allemande conçu par des lycéens français »*, in *Bulletin régional de liaison et d'information des professeurs d'allemand,* Clermont-Ferrand, CRDP d'Auvergne, mai 1984.

**[12]** *Justiz im Dritten Reich,* Clermont-Ferrand, Imprimerie Université d'Auvergne, 1984, 178 p. ; nouvelle édition, 1987, 183 p. ; nouvelle édition, 1991,110 p.

**[13]** « *Nazisme et tradition classique »*, in *Bulletin régional de liaison et d'information des professeurs d'allemand,* Clermont-Ferrand, CRDP d'Auvergne, novembre 1985.

**[14]** « *Edelweißpiraten : anticonformisme, délinquance ou résistance ? »*, in *Bulletin régional de liaison et d'information des professeur d'allemand,* Clermont-Ferrand, CRDP d'Auvergne, mars 1987.

**[15]** *Nazisme et psychanalyse,* Paris, PU, 1987, 92 p.

**[16]** *Petit vocabulaire du national-socialisme,* Paris, PU, 1989, 170 p.

**[17]** *Anatomie d'un crépuscule* – *Essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich,* Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1990, 450 p.

**[18]** *Le Concept de troisième Reich,* conférence publiée par Imprimerie Université d'Auvergne, Clermont-Ferrand, janvier 1990.

**[19]** *La Politique féminine du troisième Reich,* conférence publiée par Imprimerie Université d'Auvergne, Clermont-Ferrand, mai 1990.

**[20]** « *Dire non à la guerre ! Wolfgang Borchert in memoriam »* (avec la traduction de *Dann gibt es nur eins !*)*,* in *Regards, Revue de la fédération 63 du PCF,* n° 119, mai 1991.

**[21]** *Le Défi de la mémoire – Quelques réflexions autour du nazisme,* Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1991, 145 p.

**[22]** *« La Nuit italienne » d'Ödön von Horváth,* conférence du 6 avril 1993 en préambule à la première clermontoise de la pièce (traduction H. Schwarzinger), publiée par Imprimerie Université d'Auvergne, Clermont-Ferrand, février 1994.

[129]

**[23]** « *Darwinisme social : odieux souvenir ou révoltante présence ? »*, conférence au MEDEC, 2 avril 1993, publiée par *Le Médecin du front – Bulletin national des médecins résistants et déportés,* Paris, 1994.

**[24]** « “*Science sans conscience n'est que ruine de l'âme”– Autour du serment d'Hippocrate »,* conférence au MEDEC, 4 mars 1994, publiée par *Le Médecin du front – Bulletin national des médecins résistants et déportés,* Paris, 1995.

**[25]** *Médecins, médecine et société,* en collaboration avec les Professeurs J. Bernard, J. F. Mattéi, M. Pierson, H. Brunswic, *et al*., chapitre 11 : « *Un système médicalisé de liquidation des êtres humains, le national-socialisme »,* Paris, Nathan, 1995, pp. 113-123.

**[26]** « *Un Système médicalisé de liquidation des êtres humains : le national-socialisme »*, in *Forensic, revue de psychiatrie légale,* 10/1995.

**[27]** « *Psychanalyse sous le troisième Reich »*, in *Forensic, revue de psychiatrie légale,* 10/1995.

**[28]** « *Psychanalyse et troisième Reich »,* in *Journal de Nervure, journal de psychiatrie,* 7-VIII, 1995.

**[29]** « *La Psychanalyse sous le troisième Reich »*, in *Allemagne d'aujourd'hui,* 134/1995, pp. 137-146.

**[30]** « *Jean-Michel Palmier, “Ernst Jünger : Rêveries sur un chasseur de cicindèles”* », in *ADEAF-Bulletin,* 57/1996, pp. 50-51, et *Allemagne d'aujourd'hui,* 139/1997, pp. 138-140.

**[31]** *Médecine et national-socialisme,* cours ronéoté pour le DU d'éthique médicale, Faculté de médecine de Brest, année universitaire 1996-1997, 21p.

**[32]** « *L'éthique, seul rempart véritable contre la paranoïa étatique. Réflexions à propos de la médecine nazie »*, in *Psychiatrie française,* 4/1996, pp. 74-88.

**[33]** Bibliographie et notes de bas de page de : S. Lagrange, *Coupable d'être née. Adolescente à Auschwitz,* Préface E. Wiesel, postface B. Poirot-Delpech, Paris, L'Harmattan, 1997.

[130]

**[34]** « *Der Nationalsozialismus als kulturelles Problem »* (avec Stefan Gänzle), in. *Kultur-Mosaik,* Paris, Ellipses, 1997, pp. 187-202,

**[35]** *Justice et nazisme* (préface de L. Bignolas, France 3), Paris, L'Harmattan, 1997, 320 p.

**[36]** *Le National-socialisme : vocabulaire et chronologie* (préface du Prof. A. Schom, Univ. of. California), Paris, L'Harmattan, 1998,320 p.

**[37]** « *Hommage à Jean-Michel Palmier (1944-1998) »*, *Allemagne d'aujourd'hui,* 145/1998, p. 97.

**[38]** *Médecine et nazisme* (en collaboration le Dr H. Brunswic et le Dr A. Henry, préface du Dr A. Viard), Paris, L'Harmattan, 1998, 142 p.

**[39]** « *Plaidoyer pour une résistance sémantique et sémiologique en psychiatrie »*, in *Psychiatrie Française,* N° spécial, septembre 1998, pp. 66-70 (traduction portugaise in *Psychiatry on Une Brazil,* janvier 2005).

**[40]** « *Origines et matérialité de la politique médicale nationale-socialiste »*, conférence au sixième Salon International de Psychiatrie, Paris, 12 décembre 1998, in *Le Quotidien du médecin,* 7 janvier 1999.

**[41]** *Le National-socialisme, approche didactique* (préface de J. Serin, IA/IPR d'allemand), Paris, Ellipses, 1999, 144 p.

**[42]** « *Plaidoyer pour la relecture du roman „ Succès " de Lion Feuchtwanger »*, in *Allemagne d'aujourd'hui,* 147/1999, pp. 132-141.

**[43]** *Culture et dégénérescence en Allemagne* (préface du Dr G. Mendel), Paris, L'Harmattan, 1999, 136 p.

**[44]** « *Katharina Ayen,* “*Tagseite-Nachtseite. Maximen und Gedanken aus dem Werk Ernst Jüngers” »*, in *Allemagne d'aujourd'hui,* 148/1999, pp. 55-56.

**[45]** Préface à S. Oren-Hornfeld, *Comme un feu brûlant. Expérimentations médicales au camp de Sachsenhausen. Témoignage,* Paris, L'Harmattan, 1999, pp. I-X.

[131]

**[46]** *Principes d'éthique médicale* (avec les Professeurs J. Bernard, J. F. Mattéi, M. Pierson, H. Brunswic, et al.), Paris, Vuibert, 1999, pp. 127-131.

**[47]** *« Les Allemands dans l'histoire de France : plaidoyer pour une reconnaissance »*, Préface à F. Labbé, *Anacharsis Cloots. Le Prussien francophile,* Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 5-6.

**[48]** Introduction à CM. Wieland, *Les Abdéritains* (trad. en français moderne par J. Demélier), Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 5-6.

**[49]** Adaptation française et présentation du roman d'exil de 1933 de Walter Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes,* Paris, l'Harmattan, 2000, 238 p.

**[50]** « *Pourquoi encore parler des camps nazis ? »*, postface à G. Guillemot, *Entre Parenthèses – De Colombelles à Mauthausen,* Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 259-279 (ouvrage couronné par l'Académie française).

**[51]** Préface à G. Cormes, *L'autre épreuve — Souvenirs hétérodoxes de captivité, 1916-1919,* Paris, L'Harmattan, Paris, 2001, pp. 7-9.

**[52]** Préface à B. Gaudiot, *Adolf Hitler. L'archaïsme déchaîné,* Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 7-14.

**[53]** « *Aliénation, réification et fétichisme à l'exemple du livre sous le troisième Reich »*, in *X-Alta, revue de sociologie,* 5/2001, pp. 91-102.

**[54]** *Le Nazisme : une culture ? Essai étiologique,* Paris, L'Harmattan, 2001, 206 p.

**[55]** Quatrième de couverture de X. Riaud, *La Pratique dentaire dans les camps du IIIe Reich,* Paris, L'Harmattan, 2002.

**[56]** « *La Nuit italienne d'Ödön von Horváth »*, in *Polyglotte, revue culturelle interdisciplinaire,* 9/2002, pp. 15-24.

**[57]** « *La montée de l'eugénisme durant la période qui précéda le nazisme »*, texte extrait de *Médecine et nazisme* retenu comme document dans *Éducation civique, juridique et sociale* pour la classe de Terminale, Paris, Magnard, 2002, p. 32.

[132]

**[58]** *Initiation à l'éthique médicale* (en collaboration avec les Professeurs J. Bernard, J. F. Mattéi, M. Pierson, H. Brunswic, *et al*.), Paris, Vuibert, 2002, pp. 141-145.

**[59]** *Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan,* Paris, L'Harmattan, 2002, 141 p.

**[60]** Préface à G. Solovieff, *Une Enfance berlinoise, 1921-1928,* Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 7-9.

**[61]** *La Mémoire féconde. Cinq conférences [Lumières sur la* “Nuit italienne” *d'Ödön von Horváth ; Le film de propagande nazie* “Hitlerjunge Quex” ; *Les Juifs de Vienne à l'aube de la modernité ;* *Pourquoi toujours parler des camps du troisième Reich ? ; Plaidoyer pour la littérature allemande],* Paris, L'Harmattan, 2003, 185 p.

**[62]** Quatrième de couverture de C. von Petersdorff, « *Dans ma France, c'était bien autrement... ». Réflexions sur la mésentente franco-allemande,* Paris, L'Harmattan, 2003.

**[63]** Quatrième de couverture de B. Mrosowski, *Savoir vivre avec les Allemands ; petit guide interculturel,* Paris, L'Harmattan, 2003.

**[64]** Préface à D. Chauvet, *Sophie Scholl,* Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 11-14.

**[65]** *Morceaux choisis* de Walter Kolbenhoff (postface de D. Hoffmann, fils de W. Kolbenhoff), Paris, L'Harmattan, 2004, 147 p.

**[66]** *Le Racisme : ténèbres des consciences* (en collaboration avec le psychiatre H. A. Amar), Paris, L'Harmattan, 2004, 210 p.

**[67]** « Voix off » du CD-Rom, *Harcèlement et brimades entre élèves,* réalisé par J. P. Bellon *et al,* Rectorat de l'Académie, Clermont-Ferrand, 2005.

**[68]** « *En souvenir de Joseph Rovan et Gilbert Badia »*, in *ADEAF-Bulletin* 89/2005, pp. 75-77.

**[69]** « *Shoah et témoignage. À propos d'un ouvrage d'Anne Henry »*, in *Synapse, Revue de psychiatrie,* 217/2005, p. 57.

[133]

**[70]** « *Paula Schlier : Le Journal de Petra. Une traduction méconnue d'Alexandre Vialatte »*, in *ADEAF-Bulletin,* octobre 2005, pp. 66-67,

**[71]** Postface à Dr X. Riaud, *Les Dentistes allemands sous le troisième Reich,* Paris, L'Harmattan, 2005, pp. 243-245.

**[72]** « *Dr Anne Henry : Shoah et témoignage »,* in *ADEAF-Bulletin,* décembre 2005, pp. 60-61.

**[73]** « *Résistances - Mouvements sociaux — Alternatives utopiques. Hommage à Jean Mortier »*, in *ADEAF-Bulletin,* décembre 2005, p. 62.

**[74]** *Suisse et nazisme,* Paris, L'Harmattan, 2005, 198 p.

**[75]** Quatrième de couverture de G. Freyssinier, *Le Mur de Berlin à la télévision française (1961-2002),* Paris, L'Harmattan, 2005.

**[76]** Préface à Docteur Henri Brunswic, *Souvenirs germano-français des années brunes. Des Ponts par-dessus l'abîme.* Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 7-18.

**[77]** Quatrième de couverture de C. Stubbe, *La Forêt-Noire ; le défi d'une industrie en moyenne montagne,* Paris, L'Harmattan, 2005.

**[78]** « *L'Illusion d'être-là »* (sur l'antisémitisme), *Synapse : Revue de psychiatrie,* 225/2006, pp. 25-28.

**[79]** « *Bref regard sur l'histoire du football allemand de Guillaume II à Hitler »*, *m ADEAF-Bulletin,* avril 2006, pp. 40-44.

**[80]** « *Nazisme et fascisme : considérations actuelles »*, in *ADEAF-Bulletin,* mars 2007, pp. 57-62.

**[81]** *Penser le nazisme. Eléments de discussion* (en collaboration avec les psychiatres H. A. Amar, M. Gillet, et l'économiste J. Maucourant), Paris, L'Harmattan, 2007, 180 p.

**[82]** Préface à H. A. Amar, *Les Savants fous. Au-delà de l'Allemagne nazie,* Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 9-12.

[134]

**[83]** *« Présence du passé national-socialiste dans la littérature allemande contemporaine : un dossier de la revue* Allemagne d'aujourd'hui », in *Bulletin-ADEAF,* septembre 2007, pp. 76-77.

B. Livres édités chez L'Harmattan  
en tant que directeur de la collection  
« Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »

**LES RAPPORTS FRANCO-ALLEMANDS À BERLIN, 1945-1961**

*Elise JULIEN*

*Préface du Professeur R. FRANK, 1999, 288 p.*

Les relations entre occupants et occupés dans le secteur français de Berlin de la défaite de 1945 à la construction du mur. Brillante synthèse s'appuyant sur les travaux des meilleurs spécialistes judicieusement contrebalancés par les investigations personnelles de l'auteur.

**ANARCHARSIS CLOOTS. LE PRUSSIEN FRANCOPHILE. UN PHILOSOPHE AU SERVICE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET UNIVERSELLE**

*François LABBE*

*Préface de T. FERAL, 1999, 546 p.*

Un baron allemand rallié à la Révolution française et rêvant d'une Internationale républicaine. Une passionnante étude de 550 pages sur celui que Jaurès considérait comme son modèle.

**LES ABDÉRITAINS**

*Christoph-Martin WIELAND*

*Texte revu et actualisé en français moderne par Jean DEMELIER*

*Introduction de T. FERAL, 2000, 430 p.*

Par un contemporain de Lessing, Mendelssohn, Kant, Schiller et Goethe, un chef-d'œuvre de la littérature allemande du XVIIIe siècle dénonçant les mystifications idéologiques, le sectarisme, les fanatismes. Ouvrage publié avec le soutien de la fondation Robert Bosch et de la ville de Biberach.

**ADOLPH DONATH. PARCOURS D'UN INTELLECTUEL JUIF GERMANOPHONE. VIENNE, BERLIN, PRAGUE**

*Doris BENSIMON, 2000, 302 p.*

Un historien et critique d'art engagé dans la promotion de l'art moderne sous la République de Weimar. Contribution érudite à la connaissance du rôle joué par les Juifs dans la culture allemande et européenne jusqu'à l'arrivée de Hitler au pouvoir. Traduction allemande, Francfort/Main, Campus Verlag.

[135]

**ALLEMAGNE 1631 : UN CONFESSEUR DE SORCIÈRES PARLE CAUTIO CRIMINALIS**

*Friedrich SPEE VON LANGENFELD*

*Traduction et présentation d'Olivier MAUREL, 2000, 300 p.*

Au début du XVIIe siècle, alors que la chasse aux sorcières bat son plein, un Jésuite adresse à l'Empereur avec une liberté d'esprit étonnante pour l'époque un réquisitoire contre la torture et les persécutions basées sur la rumeur.

**L'ÉTOILE DE LA RÉDEMPTION DE FRANZ ROSENZWEIG. LES RAPPORTS DU JUDAÏSME ET DU CHRISTIANISME**

*Pierre MASSEZ 2000, 206 p.*

Par un Docteur en philosophie, membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, une réflexion de fond sur un penseur juif allemand, contemporain de Heidegger, qui dès 1921 fut l'incontestable pionnier du dialogue judéo-chrétien avant que l'arrivée au pouvoir des nazis ne condamne son oeuvre à l'oubli.

**HEURES PERDUES DU MATIN. JOURNAL D'UN ARTISTE PEINTRE. ALPES BAVAROISES, 9. LX. 1944 - 10. V. 1945**

*Erwin BOWIEN*

*Adaptation, notices et notes par Bernard ZIMMERMANN, 2000, 208 p.* Durant les neuf derniers mois de la guerre, un peintre, antinazi de la première heure, rédige en français un journal clandestin dans lequel il dénonce la terreur du troisième Reich d'un point de vue philosophique, moral, religieux et historique. Avec des commentaires faits par un spécialiste, un témoignage lucide et émouvant sur un Allemand qui sut dire non à Hitler.

**LETTRE A UNE AMIE ALLEMANDE. EN MARGE D'UN VOYAGE À BERLIN, JUIN 1998**

*Daniel COHEN, 2000, 321 p.*

Une biographie très personnelle de l'Allemagne dans laquelle l'auteur explique comment sa passion pour la culture allemande lui a permis de surmonter après un long travail de deuil sa répugnance pour le pays qui a mis la Shoah en oeuvre.

**MARSEILLE VUE PAR LES ÉCRIVAINS DE LANGUE ALLEMANDE**

*Heinke WUNDERLICH, 2000, 200p.*

Spécialiste de la littérature allemande d'exil, H. Wunderlich enseigne à l'université de Wuppertal. Son ouvrage recense les impressions de [136] quarante-cinq auteurs allemands ayant vécu dans la cité phocéenne de 1791 à nos jours. Une précieuse contribution à la connaissance des relations entre les intellectuels allemands et la France.

**MOUVEMENT ÉTUDIANT ET CRITIQUE DU FASCISME EN ALLEMAGNE DANS LES ANNÉES SOIXANTE**

*Christiane KOHSER-SPOHN*

*Préface du Professeur P. AYÇOBERRY, 2000, 312 p.*

Basée sur une solide recherche et une analyse des textes des leaders étudiants berlinois, une étude doctorale sur la première confrontation politique allemande de l'après-guerre avec son passé national-socialiste.

**NAPOLA. LES ÉCOLES D'ÉLITE DU TROISIÈME REICH**

*Herma BOUVIER et Claude GERAUD, 2000, 184 p.*

Une présentation d'un des pivots du système d'éducation national-socialiste avec de nombreuses interviews d'anciens élèves.

**RAHEL VARNHAGEN. UNE RÉVOLTÉE FÉMINISTE À L'ÉPOQUE ROMANTIQUE**

*Georges SOLOVIEFF, 2000, 168 p.*

Par un des meilleurs spécialistes internationaux de Madame de Staël, une étude sur l'émancipation des femmes dans l'Allemagne du XVIIIe siècle et plus spécifiquement sur celle qui, médiatrice par excellence entre le Romantisme et la Nouvelle Allemagne, demeure encore à notre époque une inspiratrice et une référence pour tout le courant féministe.

**SPLENDEURS ET MISÈRES DE HANS HENNY JAHNN. CRITIQUE ET RÉCEPTION D'UN ÉCRIVAIN MAUDIT**

*Andréa LAUTERWEIN*

*Préface de René RADRIZZANI, 2000, 238 p.*

Par une jeune germaniste, une efficace introduction à la personnalité et à l'œuvre d'un auteur d'une remarquable originalité. Exilé en Norvège pendant la Première Guerre mondiale, et de nouveau au Danemark durant la période nazie, marginalisé par la critique, méprisé par le public, Jahnn (1894-1959) fut, selon les termes de Klaus Mann, « la figure de proue d'un règne secret d'une littérature allemande inofficielle.

**ADOLF HITLER. L'ARCHAÏSME DÉCHAÎNÉ**

*Bruno GAUDIOT*

*Préface de T. FERAL, 2001,192 p.*

Sous-tendue par un constant souci d'éducation citoyenne, cette étude analyse la subtile dialectique entre la personnalité de Hitler et le peuple [137] qui le portera au pouvoir pour le pire. D'une grande actualité en regard de tous les sectarismes, intégrismes et fanatismes qui fleurissent sur la planète.

**L'AUTRE ÉPREUVE - SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ 1916-1919**

*George CONNES.*

*Présentation de Pierre CONNES, chercheur CNRS Préface de T. FERAL, 2001, 184 p.*

Dans cet ouvrage refusé dans les années vingt par sept éditeurs en dépit de sa lucidité, l'auteur, professeur à l'université de Dijon, grand résistant et premier maire de la ville en 1944, rompt avec la mystique « antiboche » de son temps pour se poser en pionnier d'une réconciliation franco-allemande.

**L'EXIL D'ELSE LASKER-SCHÜLER**

*Caroline TUDYKA*

*Préface du Professeur D. BENSIMON, 2001, 166 p.*

Figure marquante de la vie culturelle berlinoise durant les années vingt, âme déchirée entre ses origines juives et sa citoyenneté allemande, militante pour la paix entre les hommes et les religions, auteur d'une œuvre lyrique qui témoigne d'une permanente quête d'identité où le bonheur serait enfin une réalité pour tous, Else Lasker-Schüler (1869-1945) sera une éternelle exilée, certes par choix personnel, mais aussi par nécessité avec l'arrivée des nazis au pouvoir. Articulée autour de textes traduits par l'auteur, une étude sobre et émouvante sur une grande poétesse trop peu connue.

**LA COOPÉRATION FRANCO-ALLEMANDE POUR LA PROTECTION DU RHIN**

*Sabine MÖLLENKAMP*

*Préface des Professeurs M. CARMONA et G. WACKERMANN, 2001, 270 p.*

La préservation de l'écosystème fluvial est une tâche primordiale de la politique environnementale. Entre la France et l'Allemagne, une coopération s'est mise en place pour la protection et la revitalisation du Rhin. Antérieurement enjeu de conflits, le fleuve est aujourd'hui devenu un bien commun considéré comme une artère vitale pour l'avenir de l'Europe. Une étude solide, très documentée et enthousiaste, qui ouvre de larges perspectives pour une indispensable gestion intégrée des bassins fluviaux.

[138]

**FORCES ARMÉES ET SOCIÉTÉ DANS L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE**

*Christophe PAJON*

*Préface du Professeur M.-L. MARTIN, 2001, 424 p.*

Docteur en Science Politique et ancien stagiaire de l'Institut des Sciences Sociales de la Bundeswehr, l'auteur présente dans ce volume une véritable sociologie de l'armée allemande et de ses rapports avec la population, de la guerre froide à la réunification. Assortie d'une précieuse documentation statistique et d'une bibliographie quasiment exhaustive, une des plus riches études parues à ce jour sur l'institution militaire allemande.

**IMPRESSIONS D'ALLEMAGNE PENDANT LA RÉVOLUTION DE 1848**

*Baron Paul de KRÜDENER*

*Présentation, notes et bibliographie de Francis LEY, 2001, 132 p.*

Ambassadeur de Russie en Suisse et aux États-Unis, l'auteur de ce texte était le fils de la célèbre Barbara von Viettinghoff, baronne von Krüdener, qui exerça une énorme influence mystique sur le tsar Alexandre 1er. Témoin de la flambée révolutionnaire qui éclate en Allemagne suite aux événements parisiens de février 1848 et qui, en Autriche, a conduit à la chute de Metternich, Krüdener se livre ici à un violent réquisitoire contre « ces criminelles menées ». Un document fondamental pour comprendre les origines de la pensée antidémocratique allemande, notamment comment la militarisation apparut désormais comme un moindre mal pour parer à toute agitation du peuple.

**LA PRATIQUE DENTAIRE DANS LES CAMPS DU TROISIÈME REICH**

*Dr Xavier RIAUD*

*Préface des Professeurs F. RESCHE et S. BERENHOLC, 2002, 290 p.*

Fruit de longues et difficiles recherches effectuées et mises en forme durant sept ans dans le cadre d'une thèse de doctorat, la première étude d'ensemble sur le sujet. Outre qu'il informe camp par camp sur le quotidien de la pratique dentaire dans l'enfer concentrationnaire à partir de documents d'archives et des témoignages de première main, ce livre éclaire le circuit abominable de l'or dentaire, des chambres à gaz à son exploitation par la banque centrale du Reich et dans les échanges internationaux.

**SPORT ET ESTHÉTISME NAZIS**

*Nicolas OBLIN*

*Préface du Professeur P. VASSORT, 2002, 204 p.*

[139]

Dans cette recherche d'anthropologie politique, l'auteur démontre, en s'appuyant sur le paradigme nazi, en quoi le sport institutionnalisé, devenu producteur de mythes et d'une culture de masse, est profondément anticulturel et antidémocratique. Basé sur une bibliographie et un appareil critique très copieux, une contribution d'envergure à une meilleure compréhension de la manipulation des foules par le troisième Reich.

**LES 1001 RAISONS D'APPRENDRE L'ALLEMAND**

*Alexandre WATTIN*

*Préface de J. MORIZET, ambassadeur de France, et de K. BECK, ministre plénipotentiaire de RFA chargé des affaires culturelles, 2002, 210 p.*

À l'heure de la désaffection de l'apprentissage de l'allemand par les jeunes Français, l'auteur - Président de l'Observatoire des relations franco-allemandes - montre de façon très réaliste l'importance majeure de cette langue au sein de l'Union européenne sur le plan politique, économique, social, culturel et professionnel.

**UNE ENFANCE BERLINOISE**

*Georges SOLOVIEFF*

*Préface de T. FERAL, 2002, 130 p.*

Spécialiste de Madame de Staël et de Rahel Varnhagen, l'auteur a enseigné à la Sorbonne, à Paris X et à Los Angeles. Né à Berlin en 1921, il en part durant l'été 1931, alors que la crise économique va éclater. Le livre est une précieuse contribution à la découverte de la vie quotidienne et culturelle sous la République de Weimar, telle que put la connaître un enfant élevé dans une famille aisée.

**LA RFA DANS LA GUERRE AU KOSOVO. CHRONIQUE D'UNE MANIPULATION**

*Jürgen ELSÄSSER, 2002, 260 p.*

L'auteur est rédacteur en chef du célèbre mensuel *Konkret.* Publié en Allemagne en 2000, cet ouvrage a immédiatement connu le succès et a été maintes fois cité lors du procès Milosevic devant la Cour de justice de La Haye. On y découvre comment l'opinion publique d'outre-Rhin a été délibérément manipulée par l'équipe Schröder-Scharping-Fischer pour engager la *Bundeswehr* dans le conflit au Kosovo. Comme l'a écrit le journal viennois *Die Presse,* on se retrouve face à « une masse documentaire soigneusement colligée qui aboutit à un résultat des plus effrayants » : la prise de conscience de la redoutable efficacité de la propagande dans un pays dit démocratique qui prétend à une totale [140] transparence de ses décisions et de ses actes vis-à-vis du citoyen. George Orwell au quotidien.

**LA MINORITÉ ALLEMANDE DE HAUTE-SILÉSIE. 1919-1939**

*Christian GREILING*

*Préface du Professeur B. MICHEL, 2003, 280 p.*

Cet ouvrage, rédigé par un jeune chercheur qui a travaillé directement sur le terrain, ouvre le débat sur un sujet bien peu connu en France : le sort de la population allemande de Haute-Silésie de la fin de la Première Guerre mondiale, où la rivalité polono-tchèque et les affrontements entre Polonais et Allemands conduisirent à une période dramatique et à un plébiscite aboutissant à un partage de la région, à l'époque hitlérienne, où elle servit de base à l'action politique puis armée des nazis contre la Pologne.

**LA MEILLEURE FAÇON DE MARCHER. VOYAGE DANS LE HARTZ**

*Thomas ROSENLÖCHER*

*Récit présenté par Maryse JACOB ; traduction de Maryse JACOB et Robert JULIEN, 2003, 186 p.*

Né en 1947 à Dresde où il vit toujours, Thomas Rosenlöcher, célèbre pour son œuvre lyrique dès les années 80, se lance dans la prose après la chute du mur et se révèle comme un des écrivains les plus prometteurs de l'Allemagne nouvelle. Son récit est une confrontation grinçante à la réalité des bouleversements matériels et psychologiques entraînés par la Réunification. Première traduction en France avec, en prime, 60 pages de présentation de l'auteur et de son projet littéraire.

**INTERACTION ALLEMAGNE-FRANCE**

*Andréas RITTAU*

*Préface de Joseph JURT, 2003, 394 p.*

L'originalité de cette approche interculturelle réside dans les trois niveaux à travers lesquels elle invite à aborder la thématique franco-allemande : le texte littéraire qui invite à un travail d'interprétation et d'interactivité ; l'image qui fait voir concrètement ce que nous ignorons parfois ; la synthèse d'actualisation qui est volonté d'être au plus près de la réalité. Par-delà les stéréotypes convenus, on trouvera dans ce travail une approche contrastive de la vie quotidienne des deux pays, de leurs réalités économiques, des médias et de l'art, des domaines géopolitiques ; une étude vivante et convaincante qui amène à regarder l'Allemagne d'aujourd'hui autrement qu'au travers de clichés éculés.

[141]

**LA NÉGATION DU GÉNOCIDE NAZI. LIBERTÉ D'EXPRESSION OU CRIME RACISTE ?**

*Martin IMBLEAU, 2003, 442 p.*

Membre du barreau du Québec, spécialisé en droit international pour la protection du droit de la personne, M. IMBLEAU analyse ici les différents aspects du négationnisme de la Shoah ainsi que la tactique et l'influence de ses idéologues à travers le monde ; il propose que la justice intervienne sans concession pour mettre un terme aux agissements scandaleux des propagateurs des thèses qui falsifient l'histoire et visent à promouvoir la haine raciale auprès des jeunes et de tous ceux que leur précarité socioculturelle rend réceptifs au mirage des agitateurs d'extrême droite. Avec une bibliographie de 22 pages !

**« DANS MA FRANCE, C'ÉTAIT BIEN AUTREMENT... » RÉFLEXIONS SUR LA MÉSENTENTE FRANCO-ALLEMANDE**

*Christa von PETERSDORFF*

*Préface de Boris CYRULNIK, 2003, 178 p.*

Par une Allemande qui vit depuis maintenant plus de trente ans en France et qui est de surcroît célèbre pour ses travaux sur la psychanalyse, une confrontation dans un style clair et authentique au travers commun qui consiste à avoir d'un peuple ou d'une nation une représentation plus conforme à des fantasmes qu'à la réalité. Un livre incisif et sans tabou qui pose des problèmes de fond pour un épanouissement réel des relations entre Allemands et Français.

**HISTOIRE DE LA POLLUTION ATMOSPHÉRIQUE EN EUROPE ET EN RDA AU XXe SIÈCLE**

*Michel DUPUY, 2003, 158 p.*

La pollution a un effet désastreux sur les paysages et les hommes. Dans ce processus ravageur, la RDA, aujourd'hui disparue, fait figure de symbole : alors qu'au début des années cinquante le pays était à la pointe de la lutte pour la protection de l'environnement, il finit par devenir une des nations les plus polluées au monde. Cette réalité, camouflée par le régime pour des raisons économiques, diplomatiques et de sécurité intérieure, finit par engendrer une opposition écologiste qui prendra sa part à l'effondrement de 1989. Un texte passionnant qui révèle un aspect peu étudié de l'histoire de la RDA.

**CATHOLICISME ET SOCIALISME EN ALLEMAGNE (1848-1933). AUX ORIGINES DU CATHOLICISME DE GAUCHE**

*Jean-Yves PARAÏSO, 2003, 408 p.*

[142]

Partant de la question sociale telle qu'elle se pose en Allemagne dans la première moitié du XIX° siècle, l'auteur montre avec brio les étapes de la réception du socialisme dans la pensée catholique allemande, puis son évolution sous la République de Weimar avec des ténors comme Wilhelm Hohoff, Theodor Steinbüchel, Ernst Michel, Heinrich Mertens, dont les théories sont analysées avec une rare précision. Vingt pages de bibliographie.

**SAVOIR VIVRE AVEC LES ALLEMANDS. PETIT GUIDE INTERCULTUREL**

*Bettina MROSOWSKI*

*Préface du Professeur J. NIDA-RÜMELIN, Ministre d'État auprès du Chancelier fédéral, 2003, 362 p.*

Un itinéraire à travers les habitudes et rituels, les traditions et usages, les soucis et questionnements au quotidien de notre voisin d'outre-Rhin. Loin de se limiter à une simple présentation de la réalité allemande actuelle, ce livre possède une dimension sociologique que l'on ne trouve dans aucun guide ou manuel pratique. L'étudiant en stage comme le simple touriste, le cadre commercial ou encore le responsable d'entreprise trouvera là des clés conceptuelles, des recettes comportementales et linguistiques qui lui épargneront bien des bévues et des désagréments...

**JUIFS EN ALLEMAGNE AUJOURD'HUI**

*Doris Bensimon, 2004, 228 p.*

L'Allemagne unifiée est le seul pays européen à avoir officiellement ouvert ses portes aux réfugiés juifs des pays de l'Est, si bien que la judaïcité vivant aujourd'hui sur son territoire est la plus nombreuse après la France et la Grande-Bretagne. Par la célèbre et respectée sociologue, une recherche très fouillée et d'une grande objectivité sur la vie actuelle dans la nouvelle RFA de ceux que le nazisme condamnait à mort il y a maintenant soixante ans. Riche bibliographie.

**ÉCHANGES ARTISTIQUES FRANCO-ALLEMANDS ET RENAISSANCE DE LA PEINTURE ABSTRAITE DANS LES PAYS GERMANIQUES APRÈS 1945**

*Marie-Amélie zu SALM-SALM*

*Préface de Pierre SOULAGES, 2004, 337 p.*

Précision des analyses, abondance de documents de première main, découverte des peintres abstraits allemands de l'après-guerre, quarante pages de bibliographie, cet ouvrage, par-delà la révélation d'un aspect quasi inconnu de la vie culturelle des années cinquante, nous montre que, bien avant la sphère politique, les artistes ont anticipé le rapprochement [143] et l'amitié franco-germaniques. Comme l'écrit dans sa préface le peintre Pierre Soulages, témoin et acteur de l'époque, « une indispensable contribution à l'histoire de l'art européen ».

**WEIMAR À L'ÉPOQUE DE GOETHE**

*Jean DELINIERE, 2004, 308 p.*

Cet ouvrage, qui se lit comme un récit sans jamais se départir de son sérieux universitaire, nous entraîne à la suite du grand Goethe dans le tourbillon de la vie politique, culturelle mais aussi quotidienne du Weimar des années 1775 à 1832, alors que la ville représentait le symbole par excellence de l'universalité de la pensée allemande.

**LUDWIG BORNE (1786-1837) : UN PARISIEN PAS COMME LES AUTRES**

*Rachid L'AOUFIR*

*Préface de Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, 2004, 274 p.*

Resté dans l'ombre de Heine, Borne a occupé dans l'Allemagne du XIXe siècle une place très particulière qui reflète les contradictions de son époque. Figure essentielle de l'évolution allemande dans ses rapports avec la culture française, critique impitoyable de la répression des idées par l'autorité politique, il est aujourd'hui d'une étonnante actualité. Avec une chronologie synoptique de 23 pages et une bibliographie de 16 pages.

**KOHL, L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE. LA POLITIQUE D'INTÉGRATION EUROPÉENNE DE LA RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE (1982-1998)**

*Hans STARK, 2004, 488 p.*

Enseignant à l'Institut d'études politiques de Paris et secrétaire général du comité d'études des relations franco-allemandes, l'auteur analyse les différentes étapes du long processus qui, partant de la relance communautaire de 1983, aboutira au Traité d'Amsterdam de 1997. Bibliographie de 37 pages.

**L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE. UNE ENTENTE UNIQUE POUR L'EUROPE**

*Stephan MARTENS et al.*

*Préface d'Alain JUPPE, 2004, 150 p.*

Les actes d'un colloque organisé à l'Institut Goethe de Bordeaux en janvier 2003. Douze spécialistes de renom - universitaires, chercheurs, hauts fonctionnaires - procèdent à un tour d'horizon complet de l'histoire [144] des relations franco-allemandes et à une analyse des enjeux actuels de la coopération entre les deux pays dans le cadre européen.

**LES FRANÇAIS FACE A LA RÉUNIFICATION ALLEMANDE. AUTOMNE 1990**

*Marie-Noëlle BRAND-CREMIEUX, 2004, 346 p.* Première étude systématique sur les réactions françaises face à la perspective d'une Allemagne réunifiée, l'ouvrage — un travail de recherche élaboré sous la direction de Philippe Burrin — se distingue par sa précision documentaire ainsi que son style clair et vivant. Une bibliographie de vingt pages.

**VALÉRY GISCARD D'ESTAING ET L'ALLEMAGNE. LE DOUBLE RÊVE INACHEVÉ**

*Michèle WEINACHTER*

*Préface de Jean FRANÇOIS-PONCET, 2004, 430 p.*

Ce livre - à l'origine une thèse sous la direction de Henri Ménudier - retrace, analyse et met en perspective le parcours franco-allemand et européen de Valéry Giscard d'Estaing de sa naissance à Coblence jusqu'à sa nomination comme Président de la Convention chargée d'élaborer une Constitution pour la nouvelle Europe élargie. Avec une biographie de VGE, un répertoire chronologique de ses textes et interventions sur les relations franco-allemandes, et une bibliographie de 28 pages.

**LA COOPÉRATION FRANCO-ALLEMANDE EN MATIÈRE DE DÉFENSE ET DE SÉCURITÉ**

*Alexandre WATTIN*

*Préface du Colonel LAGACHE, 2004, 180 p.*

Président de l'Observatoire des relations franco-allemandes pour la construction européenne, l'auteur livre ici un bilan intelligible pour tout un chacun des initiatives communes des deux pays dans un domaine relativement ignoré et pourtant d'importance de la coopération bilatérale. Importante bibliographie, plusieurs chronologies, un recueil de documents officiels.

**LA NATURE DU RYTHME**

*Ludwig KLAGES*

*Traduction et présentation d'Olivier HANSE, 2004, 116 p.*

Le philosophe et psychologue vitaliste Ludwig Klages (1872-1956) a été en son temps un des plus violents contempteurs de la rationalité et sur lui pèse non sans raison l'anathème d'avoir été un inspirateur, voire même un complice de l'idéologie nazie. Ce petit livre n'a d'autre but que de [145] resituer cet auteur dans le débat du tournant du XXe siècle et de renouveler la discussion autour de ses thèses.

**SOPHIE SCHOLL. UNE RÉSISTANTE ALLEMANDE FACE AU NAZISME**

*Didier CHAUVET*

*Préface de Thierry FERAL, 2004, 86 p.*

Parfaitement adapté à la lecture pour des élèves de collège et de lycée, ce petit livre rend hommage à Sophie Scholl, une jeune étudiante allemande exécutée à 22 ans par le régime nazi, ainsi qu'à son groupe de résistance, la « Rose blanche ».

**LA FEMME CHEZ HEINE ET BAUDELAIRE : LE LANGAGE MODERNE DE L'AMOUR**

*Sophie BOYER, 2005, 324 p.*

Enseignante de littérature et civilisation allemande à l'université Bishop's de Lennoxville, S. Boyer analyse dans cet ouvrage les correspondances reliant les univers poétiques des deux poètes ainsi que les spécificités du nouveau langage que l'un comme l'autre ont su élaborer pour parler de l'amour. Une étude comparatiste de haute tenue sur l'émergence au XIXe siècle de ce que l'on appellera l’« esthétique antibourgeoise ». Avec 60 pages de notes et 11 pages de bibliographie.

**SHOAH ET TÉMOIGNAGE : LEVI FACE À AMERY ET BETTELHEIM**

*Docteur Anne HENRY, 2005, 200 p.*

Médecin-psychiatre et Docteur en éthique médicale, l'auteur propose dans cette réflexion d'étudier le processus de déshumanisation instrumentalisé par le troisième Reich en confrontant trois témoignages majeurs (Primo Levi, le philosophe Jean Amery, le psychanalyste Bruno Bettelheim) et montre de façon convaincante la quasi impossibilité de transmettre *historiquement* ce qui fut, du fait que ce n'est qu'à travers la somme des expériences vécues par l'ensemble des victimes — ce qui est impossible puisqu'elles ont dans leur majorité été réduites en fumée — que l'on serait susceptible d'accéder au « noyau d'incandescence d'Auschwitz ». Or c'est justement de cette insuffisance et de la discordance testimoniale que le négationnisme tire sa substance.

**LA BIBLIOTHÈQUE VIDE ET LE MÉMORIAL DE L'HOLOCAUSTE DE BERLIN**

*Régis SCHLAGDENHAUFFEN*

*Préface de Freddy RAPHAËL, 2005, 180 p.*

[146]

Une étude sociologique consacrée aux deux lieux hautement symboliques consacrés par les Allemands d'aujourd'hui aux crimes de ceux d'hier afin que jamais ne se perde la mémoire de ce temps récent où, après avoir brûlé les livres, on en est venu à gazer et brûler des hommes. Pour comprendre en profondeur comment l'Allemagne s'est confrontée de façon décisive et exemplaire à son passé national-socialiste et met tout en œuvre pour que les prochaines générations ne se laissent plus jamais séduire par des idéologies porteuses de haine, de meurtre organisé et de guerre. Importante bibliographie.

**CINQ FIGURES FÉMININES MÉCONNUES DU ROMANTISME ALLEMAND**

*Georges SOLOVIEFF*

*Préface de Roland MORTIER de l'Académie Royale de Belgique, 2005, 348 p.*

Thérèse Huber, Caroline Schelling, Dorothea Schlegel, Sophie Mereau, Helmina von Chézy : cinq personnalités féminines qui, autour de 1800 à Iéna et Weimar, ont marqué leur temps de leur empreinte esthétique, sociale, politique et littéraire, et ont eu en commun une intense revendication de liberté et de dignité morale face aux conservatismes et à l'autoritarisme prussien. Pionnières de l'émancipation féminine en Allemagne, elles demeurent aujourd'hui encore une référence. L'étude, adossée à un très riche appareil critique, constitue un important apport à la connaissance de l'époque de Goethe et Schiller, mais aussi de la « Jeune Allemagne ».

**LES DENTISTES ALLEMANDS SOUS LE TROISIÈME REICH**

*Dr Xavier RIAUD*

*Postface de Thierry FERAL, 2005, 252 p.*

Basé sur une documentation textuelle et iconographique de première main issue des plus grands centres d'archives, cet ouvrage étudie l'évolution de la profession de chirurgien-dentiste en Allemagne à l'époque du troisième Reich. Il présente en outre une galerie de portraits où sont décrites les exactions de certains praticiens dans le cadre de l'idéologie hygiéniste instaurée par le régime nazi. Assorti d'une chronologie, d'un glossaire, d'annexes, d'une importante bibliographie, ainsi que d'un index détaillé, ce travail est essentiel pour comprendre qu'il ne saurait être de politique de santé sans éthique.

**LA CHUTE DU MUR DE BERLIN À LA TÉLÉVISION FRANÇAISE. DE L'ÉVÉNEMENT À L'HISTOIRE (1961-2002)**

*Gilles FREISSINIER*

[147]

*Préface de Maryline CRIVELLO, 2005, 274 p.*

En regard de la richesse de la matière traitée et des analyses présentées, ce livre par un jeune diplômé de Sciences Po Paris constitue non seulement un travail d'historien pouvant être considéré comme un modèle en matière d'étude des médias, mais également une immersion au cœur d'une société glissant — brutalement et sans s'y être préparée — dans le XXIe siècle. Avec un très important appareil de notes, une chronologie et une solide bibliographie.

**L'INDUSTRIE EN FORÊT-NOIRE. LE DÉFI D'UNE INDUSTRIE EN MOYENNE MONTAGNE**

*Cornelia STUBBE, 2005, 350 p.*

À une riche activité touristique traditionnelle, la Forêt-Noire a su associer une activité performante d'entreprises propres et non nuisibles à l'environnement Cependant, en tant qu'entité économique de moyenne montagne sous la pression d'une adaptation sans cesse à renouveler, elle doit être particulièrement vigilante à sa restructuration permanente, à son ouverture à l'innovation, à la recherche de nouveaux créneaux porteurs. Dans cette contribution originale, l'auteur, maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand, montre comment ce défi est relevé.

**SOUVENIRS GERMANO-FRANÇAIS DES ANNÉES BRUNES. DES PONTS PAR-DESSUS L'ABÎME**

*Docteur Henri BRUNSWIC*

*Préface de Thierry FERAL, 2006, 230 p.*

Né allemand sous le nom de Braunschweig, l'auteur, d'origine juive, se voit en 1933 contraint à l'exil par le troisième Reich. Réfugié en France, il fait des études de médecine. Contraint à la clandestinité par l'Occupation, il milite au sein de l’*OSE* (Œuvre de Secours aux Enfants juifs) à Clermont-Ferrand et Lyon. Début 1943, il rejoint par l'Espagne les Forces françaises libres en Afrique du Nord. Dans ce texte, rédigé peu avant sa mort par un « banni de Hitler », on apprend énormément sur la vie quotidienne des Juifs à l'époque de la République de Weimar, durant l'émigration, dans la France pétainiste et post-pétainiste où l'antisémitisme restait encore virulent. Un éclairage important sur des aspects souvent négligés de l'histoire des « années brunes ».

**LES RÉACTIONS À LA RÉUNIFICATION ALLEMANDE EN FRANCE, EN GRANDE-BRETAGNE ET AUX ÉTATS-UNIS**

*Urbain N'SONDE, 2006, 296 p.*

Tirée d'une thèse de doctorat soutenue à l'Institut d'Études Européennes de Paris VIII, une étude comparatiste basée sur les réactions politiques, [148] diplomatiques, journalistiques et intellectuelles qui, entre 1989 et 1995, influèrent sur les prises de position et les décisions des gouvernements respectifs des trois nations qui ont joué le rôle le plus déterminant dans le façonnement de l'Allemagne moderne. Avec une chronologie, une bibliographie de 26 pages classée par pays, et un index commenté des noms cités.

**PETITE HISTOIRE DE LA PSYCHIATRIE ALLEMANDE**

*Docteur Jean-Claude GRULIER*

*Préface de Max de CECCATTY, 2006, 210 p.*

Par un médecin psychiatre et docteur en philosophie, un travail d'une grande érudition — mais de lecture aisée — qui s'étend des théories kantiennes sur la folie à l'époque actuelle, avec un chapitre de 44 pages sur les dérives du troisième Reich. On y comprend très vite que, au-delà du pur aspect clinique, la psychiatrie relève avant tout de la vision qu'une société a de l'homme, c'est-à-dire de l'image de la « normalité » et de l'« anormalité » façonnée et imposée par ses « élites ».

**« LES AMANTES » D'ELFRIEDE JELINEK. LECTURE D'UN ROMAN CONTROVERSÉ**

*Bénédicte GUILLON*

*Préface de Thierry FERAL, 2006, 102 p.*

Connue pour l'adaptation cinématographique de son roman *La Pianiste,* Prix Nobel de littérature 2004, E. Jelinek reste à découvrir par le grand public français. Cette étude livre des clés essentielles pour la compréhension du combat féministe conduit par cette courageuse écrivaine autrichienne et motive en outre une réflexion pertinente sur la place de la femme dans la société contemporaine.

**JOHANN FRIEDRICH REICHARDT ET LA FRANCE**

*Jan SCHNEIDER, 2006, 562 p.*

Un compositeur et chef d'orchestre prussien enthousiasmé puis déçu par la Révolution française se transforme en chantre de la mobilisation contre l'occupation napoléonienne sans toutefois devenir un fanatique germanolâtre. Tiré d'une thèse de doctorat, cet ouvrage est la première étude française d'ensemble sur Reichardt et éclaire de plus parfaitement comment l'Allemagne vécut la période 1789-1815. Très importante bibliographie, index des noms cités, annexes.

[149]

**LES DEMANDEURS D'ASILE POLITIQUE EN ALLEMAGNE, 1945-2005. ASPECTS DÉMOGRAPHIQUES, POLITIQUES, JURIDIQUES ET SOCIOLOGIQUES.**

*Cécile PRAT-ERKERT Préface d'Alfred GROSSER, 2006, 494 p.*

Une recherche magistrale qui, sans aucune complaisance ni aucun misérabilisme, fait le point sur une question qui se trouve placée au cœur des plus vives controverses politiques, et pas uniquement en Allemagne. Cet état des lieux, remarquablement complet sous l'angle théorique, donne également la parole aux personnes concernées par l'entremise d'interviews réalisées par l'auteur avec, à la clé, un rapport de 23 pages sur les troubles physiques et psychologiques dont elles sont pratiquement toutes victimes. Le discours politique et médiatique sur les demandeurs d'asile fait aussi l'objet de longs développements. Le tout est complété par un très utile glossaire franco-allemand, un rappel des textes législatifs, ainsi qu'une bibliographie de 26 pages dans une perspective comparatiste. « Magnifique travail, [...] excellent livre », tels sont les mots employés par le professeur Grosser dans sa préface pour qualifier cette publication.

**UTOPIE ET SCIENCE-FICTION DANS LE ROMAN DE LANGUE ALLEMANDE**

*Sous la direction de Denis BOUSCH, 2007, 286 p.*

Maître de conférences à l'université de Paris XII, Denis Bousch présente ici les actes d'un colloque pour lequel il avait réuni autour de lui quatorze spécialistes. Première synthèse livrée au grand public français sur cette *terra incognito* que reste encore l'univers littéraire de l'utopie et de la SF en Allemagne durant le 20e siècle, l'ouvrage montre l'imbrication du rêve d'une société nouvelle basée sur les évolutions du potentiel technologique et des idéologies qui ont durant l'époque conditionné l'activité des hommes. Très richement documenté tout en restant de lecture facile, un enrichissement capital sur l'histoire d'un genre qui, d'avant la Première Guerre mondiale à 1999, s'inscrira aussi bien dans le nationalisme que l'internationalisme, le bellicisme que le pacifisme, le fascisme que le socialisme.

**KONRAD ADENAUER (1876-1967) : CHANCELIER ALLEMAND ET PROMOTEUR DE L'EUROPE**

*Paul LEGOLL*

*Postface d'Anneliese POPPINGA, 2007, 300 p.*

Assorti d'une chronologie précise, d'une importante bibliographie, ainsi que d'un index, une présentation très complète du célèbre homme d'État et de son œuvre. Le premier tiers de l'ouvrage, consacré aux années [150] 1876-1949, permet de découvrir des aspects peu connus du public français de la formation, de la personnalité et de l'activité d'Adenauer, avant qu'il ne devienne un acteur majeur de la construction de la RFA, de l'ouverture européenne, ainsi que de la scène politique internationale.

**LES SAVANTS FOUS. AU-DELÀ DE L'ALLEMAGNE NAZIE**

*Hanania Alain AMAR*

*Préface de Thierry FERAL, 2007, 190 p.*

Adossé à une impressionnante documentation, un essai dont nul ne ressortira indemne. En effet, par-delà la présentation des mécanismes et implications *«*scientifiques » sur lesquels s'appuya la « folie » du troisième Reich, le psychiatre qu'est A. Amar montre comment les « ressorts » d'autrefois se retrouvent communément aujourd'hui, non seulement un peu partout dans le monde mais aussi en France. Refusant le retranchement derrière la polarisation sur l'Allemagne et les Allemands afin d'occulter ce qui s'est produit et se produit encore ailleurs, ce courageux travail, loin de dédouaner ou d'excuser quoi que ce soit, accuse et en appelle à la responsabilité morale de chacun.

**LE TRIANGLE RFA-RDA-POLOGNE (1961-1975). GUERRE FROIDE ET NORMALISATION DES RAPPORTS GERMANO-POLONAIS**

*Pierre-Frédéric WEBER*

*Préface de Henri MÉNUDIER, 2007, 418 p.*

Docteur en études germaniques et diplômé de l’INALCO en polonais, l'auteur s'appuie sur des documents en partie inédits d'origine allemande et polonaise pour analyser les problématiques ayant pesé sur les relations germano-polonaises au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et durant la fracture interblocs, jusqu'à leur normalisation progressive à partir des années 1970.

**LE MOUVEMENT PACIFISTE EN RFA DE 1979 À 1983**

*Dominique SIMON, 2007, 384 p.*

Après un rappel du contexte qui présida à l'éclosion du courant pacifiste en RFA au seuil des années 1980, l'auteur resitue ce mouvement sous l'angle historique, puis fait le point sur ses différents acteurs et les stratégies qui l'ont animé. Tiré d'une thèse de doctorat soutenue à Strasbourg, le livre montre que, par-delà les clivages idéologiques, le pacifisme se présente comme l'expression collective simultanée d'individus qui ressentent cruellement la mise en danger du monde et des valeurs d'humanité, et constitue à ce titre un facteur non négligeable d'éveil des consciences, et par-là même de progrès social.

[151]

*« T. Feral :  
un germaniste militant.. »*

*par le Dr Hanania Alain Amar,  
psychiatre*

[Retour à la table des matières](#tdm)

[152]





Hanania Alain Amar et Thierry Feral  
lors d'une conférence à Lyon en octobre 2007

[153]

Genèse d'une amitié

« C'est au niveau sémantique et sémiologique que commence la résistance. » Ces paroles, prononcées par Thierry Feral lors des XVIe rencontres de l'AFP (Association Française de Psychiatrie) à Paris en janvier 1998, constituent le véritable « acte de naissance » de notre amitié. Particulièrement frappé par la force de sa communication en tant que germaniste — et l'importance de sa teneur — dans un colloque de psychiatres consacré aux idéologies et aux totalitarismes, je demandai la parole pour féliciter Thierry Feral du courage de ses opinions et j'illustrai mon propos en citant les dérives d'une certaine presse écrite qui commençait à s'abstenir de faire figurer des guillemets en évoquant l'abominable « épuration ethnique » en ex-Yougoslavie. Dans ce cas spécifique, la banalisation d'une locution terrible, atroce, inconcevable, relayée par des *média* en mal d'audience, me parut si flagrante que je crus devoir m'élever contre cette fâcheuse habitude qu'a la majorité (silencieuse) de nos contemporains de gober n'importe quoi sous prétexte que « *c'est dans le journal... »*, ou bien qu'« *on l'a vu à la télé... »* ! ! ! Je sais fort bien que je frise là la caricature, mais c'est en « poussant le trait » que j'espère susciter le débat et la réflexion. Il n'en demeure pas moins que les congressistes approuvèrent la communication de Thierry Feral et ma modeste intervention.

Je travaillais depuis fort longtemps à une façon de traiter un thème qui me préoccupait au premier plan, l'antisémitisme. Je parvins à « boucler » un article sur la question, intitulé « *L'antisémitisme : une maladie auto-immune ? »,* dont une version courte parut en 2000 dans une revue toulousaine, et une version complète en 2001 dans la revue *Los Muestros* de l'Institut Séfarade Européen de Bruxelles. Peu après, je reçus un courrier émanant de Thierry qui était tombé sur mon texte. La lettre était fort élogieuse et signalait les points « forts » de mon propos. Mais, en outre, le livre qui l'accompagnait me fit un immense plaisir. Thierry l'avait écrit en 1990 et le titre, *Anatomie d'un crépuscule. Essai sur l'histoire culturelle du IIIe Reich,* laissait entrevoir une mine de renseignements. Je me délectai donc et entrepris une correspondance suivie avec l'auteur.

[154]

Nous nous rencontrâmes lors du MEDEC à Paris, en mars 2001. Thierry me présenta notamment un de ses grands amis à présent disparu, Henri Brunswic, président-fondateur de l'Association Internationale pour la promotion de l'éthique médicale. Depuis, nos relations se sont développées et enrichies, au point qu'une solide amitié doublée d'une affection sincère nous lie désormais.

Une fructueuse collaboration

Je dois à Thierry un grand bonheur : celui d'avoir pu pénétrer le milieu difficile de l'édition. Alors que je venais d'achever, au bout de huit années et huit versions successives, la rédaction du livre qui m'habitait depuis plus de vingt ans et que j'avais intitulé *À la rencontre de Yehouda, mon père,* je me permis de solliciter l'avis de mon nouvel ami, en tant qu'historien et écrivain. Sa réponse enthousiaste et son appui pour le publier aux éditions l'Harmattan sont les ferments de notre collaboration actuelle. Le livre parut fin 2001, pour des raisons commerciales sous le titre plus accrocheur de *Une Jeunesse juive au Maroc.* Je venais de réaliser un vieux rêve : écrire dans l'absolu et surtout écrire sur la « saga » des Juifs du Maroc, plus particulièrement celle de ma famille, à la fois sur un plan mémoriel, ethnologique et historique. Cette première publication fut un encouragement certain pour la suite et Thierry occupe une place primordiale car nous fonctionnons désormais de façon « croisée », c'est-à-dire que nous nous confions nos textes réciproques pour une véritable et attentive lecture (corrections diverses, avis rédactionnels et discussion sur le fond de l'ouvrage), avant de livrer le manuscrit. Les éditions l'Harmattan sont une maison particulière qui me fait un peu penser à ce que fut jadis Maspero et qui permet à des auteurs ne fréquentant pas le *lobby* éditorial parisien de s'exprimer et de faire paraître des ouvrages, en sciences humaines notamment, qui trouvent en règle générale peu d'échos dans ce qu'on appelle les « grandes maisons d'édition ». À ce sujet, je voudrais rapporter une authentique anecdote. Deux jeunes auteurs avaient voulu narguer une prestigieuse maison d'édition de la capitale en envoyant un [155] manuscrit cosigné reprenant intégralement un texte de Marguerite Duras publié vingt ou trente années plus tôt par ladite maison. Le comité de lecture refusa le manuscrit. Nos deux « plaisantins » écrivirent alors à la direction pour révéler la supercherie. Toutefois, il n'y eut pas beaucoup de remous autour de cette affaire, personne n'ayant à y gagner.

Fort de cette première expérience éditoriale, je voulus associer Thierry à un colloque que j'organisai en octobre 2002 dans le cadre de l'AFP. Devaient y participer : Jean Bergeret, éminent psychiatre et psychanalyste, Thierry Feral et d'autres amis lyonnais. Le thème était défini : *Violence, haine et racisme.* Un grave ennui de santé me contraignit à annuler *sine die* la manifestation. Mais Thierry et moi avions déjà beaucoup travaillé. Ne voulant pas perdre le fruit de notre labeur, nous décidâmes de remanier de fond en comble nos projets de communications au colloque pour produire un ouvrage commun intitulé [*Le racisme. Ténèbres des consciences*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Racisme_tenebres_des_consciences/racisme.html)*.* Depuis ont suivi d'autres travaux publiés soit conjointement, soit avec une préface ou une postface de l'un ou de l'autre. Ainsi en sera-t-il pour *Suisse et nazisme,* [*Penser le nazisme*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Penser_le_nazisme/Penser_le_nazisme.html)*, Les Savants fous,* etc..

Thierry Feral, militant sur plusieurs fronts

Mon but n'est pas d'écrire uniquement un texte à la gloire de Thierry parce qu'il est mon ami. Mon objectif est tout autre : je souhaite rendre hommage à l'action d'un homme courageux, animé par un profond humanisme, si rare de nos jours. Ses longues années passées à enseigner, donc à préparer les générations futures d'adultes, sont marquées par une action pédagogique originale. Le refus de se mouler strictement dans les programmes « pondus » par des énarques ministériels qui ne savent rien ou presque de la réalité scolaire ou universitaire, la recherche sans cesse renouvelée de l'éveil et de l'intérêt de l'élève et de l'étudiant, ont fait de Thierry ce que je veux appeler — comme on le faisait autrefois — un « honnête homme », humain, humaniste, et formidable propagateur de réflexion, de doute, mais aussi d'action... Cette action [156] concerne la transmission intelligente et responsable du savoir, l'ouverture aux autres (personnes et cultures), la véritable « traque » de talents oubliés, méconnus ou bridés par le totalitarisme, et la recherche de la vérité, notamment pour les événements tragiques de la période nazie. Ainsi fait-il acte de résistance par les mots, par ses recherches de témoignages afin de faire barrage aux négationnistes, révisionnistes, et autres plumitifs du même acabit. Thierry a pu faire sortir de la trappe de l'oubli des écrivains comme Walter Kolbenhoff, Adam Scharrer, et il dirige une prestigieuse collection aux éditions l'Harmattan : *Allemagne d'hier et d'aujourd'hui.* Les hommages qu'il rend à des personnalités ayant beaucoup compté pour lui, tels Henri Arvon, Jean-Michel Palmier, Gérard Mendel et Henri Brunswic, sont émouvants et précieux. Thierry aura eu le mérite supplémentaire et non négligeable de m'initier à la littérature germanique que je « boudais » depuis toujours. Tâche d'autant plus ardue que j'avais dépassé la cinquantaine et que je pouvais être moins perméable à une autre culture, ce qui n'a pas été le cas. Thierry est aussi un citoyen responsable inscrit dans la Cité, qui ne craint pas d'exprimer ses opinions haut et fort dès que l'occasion lui en est fournie ou en provoquant celle-ci au besoin pour secouer l'inertie ambiante.

Je voudrais retranscrire ici mes analyses de quelques ouvrages offerts au public par Thierry :

*-*[*Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Adam_Scharrer/Adam_Scharrer.html):

« J'ai envie de dire de Thierry Feral qu'il est un chasseur, un "traqueur" de mémoire, un conservateur aussi et ce n'est pas là le moindre de ses mérites. Germaniste distingué et avisé, il s'est attelé à une lourde et passionnante tâche, celle de ne pas nous laisser en repos, en essayant de préserver la trace, la mémoire, en particulier de ceux qui ne peuvent plus parler ou qui n'ont pas pu parler. Ainsi, après un livre-thèse remarquable intitulé *Anatomie d'un crépuscule,* après [*Le Nazisme : une culture ?*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/nazisme_une_culture/nazisme_une_culture.html)*,* [*Justice et nazisme*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Feral_Thierry.html)*,* [*Médecine et nazisme*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Feral_Thierry.html)*,* etc., Thierry Feral nous propose ici de connaître un écrivain allemand, antifasciste, militant paysan, communiste, contemporain de Hitler, de Heidegger, engagé très tôt dans la lutte contre ce qui allait devenir le national-socialisme et [157] les exactions que l'on connaît. Après une présentation de l'auteur, Thierry Feral a eu l'idée originale de nous traduire et d'adapter le chapitre cinq du livre d'Adam Scharrer *Les Taupes (Maulwürfe* - *Ein deutscher Bauernroman)* publié à Prague chez Malik Verlag en 1933. Ce livre est quasiment introuvable et il est exact de dire que la réunification allemande a mis « à la trappe » les écrivains de la période communiste. Le témoignage d'Adam Scharrer est très émouvant, en particulier dans la partie qui traite des camps d'internement allemands qui, dès 1933, ont étouffé la parole et la liberté des premiers opposants dont beaucoup y ont laissé leur vie. Bien avant l'élimination des « malades mentaux » par une loi du Reich, bien avant les déportations de Juifs, Tziganes, communistes, francs-maçons, les opposants allemands ont eu à souffrir de la montée du totalitarisme, et les paysans, contrairement aux « idées » affirmées par le national-socialisme, ont aussi fait les frais d'une politique folle. Le ton de ce chapitre et les expressions populaires ne sont pas sans rappeler certains passages de John Steinbeck dans *Les Raisins de la colère* ou bien dans un autre ouvrage, *En un combat douteux ...* Merci mille fois donc à Thierry Feral qui nous donne la possibilité et la chance de faire connaissance avec une partie peu connue voire méconnue de l'histoire du nazisme. »

- [*La Mémoire féconde. Cinq conférences*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Memoire_feconde_cinq_conferences/Memoire_feconde.html)*:*

« Sous ce beau titre [...], Thierry Feral nous offre le texte de cinq de ses conférences consacrées au devenir de la culture sous le IIIe Reich. Mémoire féconde... Source... Je ne peux faire autrement que de rapprocher ces deux notions en lisant avec un grand plaisir et un grand intérêt cette nouvelle livraison de Thierry Feral. En effet, il n'est de mémoire féconde que dans son prolongement, à l'instar d'une source qui possède plusieurs significations : origine mais aussi écoulement sans lequel la source serait tarie, la mémoire figée et inutilisable, sauf dans son aspect morbide. Avec le courage qui le caractérise, Thierry Feral nous donne la possibilité de regarder le passé différemment de ce qu'on nous propose habituellement. Il nous invite à nous ressourcer dans cette mémoire douloureuse afin de nous y abreuver mais aussi de construire un [158] monde nouveau, de porter un regard « évolutif » sur l'horreur, d'accepter que personne ne possède le monopole de la souffrance. Dès qu'un individu risque son intégrité physique et/ou psychique, quels que soient l'époque et le lieu, quelles que soient la couleur de sa peau, sa langue, sa culture, son histoire, ses croyances, l'Humanité sera en danger. Merci, Thierry Feral, de nous le rappeler ».

- En outre, j'ai pu lire sur le site [http://www.alapage.com/-/Fiche/Livres/978273](http://www.alapage.com//Fiche/Livres/978273)8479914/LIV/culture-et-degenerescence-en-Allemagne-entretiens-thierry-feral.htm, à propos de l'ouvrage [*Culture et dégénérescence en Allemagne*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Culture_et_degenerescence_en_Allemagne/Culture_et_degenerescence_en_Allemagne.html)*:*

« En janvier et février 1998, un groupe de réflexion passionné de civilisation et inquiet [...] d'assister à un retour en force de la hantise de la dégénérescence, invite Thierry Feral pour une série d'entretiens susceptibles d'éclairer la démagogie et la dangerosité de ceux qui utilisent ce *leitmotiv* pour fourvoyer le grand public et s'attirer ses suffrages. Partie de « l'Exposition art dégénéré » et de la « Grande exposition d'art allemand » organisées par les nazis en juillet 1937 [...], la discussion va balayer librement l'histoire socioculturelle de l'Allemagne du règne de Guillaume II à la Réunification [...]. Basée sur une solide documentation, cette approche originale [...] surprend par son côté « romanesque » [...], mais reste avant tout un passionnant travail d'analyse susceptible d'ouvrir des pistes propres à apporter un démenti argumenté aux prophètes du catastrophisme et aux apologistes de la thérapeutique sociale. »

Et, précise Gérard Mendel dans la préface :

« Depuis le début du siècle, les États de droit ne donnent pas ses chances à la démocratie : ils l'ont payé très cher, et sans doute encore n'est-ce pas fini. Les temps à venir s'annoncent difficiles. Il est salutaire que Thierry Feral nous rappelle depuis vingt ans, livre après livre, textes en mains, ce que fut l'anti-solution du nazisme. Elle consista dans la négation folle du mouvement historique, dans le délire d'un retour à la tribu, à la meute ; dans la volonté de décapitation de l'individu moderne — celui-là auquel on souhaiterait de passer un jour de son actuel statut d'individu de masse à celui de citoyen responsable et autonome. »

[159]

Pour un enseignement humain  
et un humanisme revisité

Dans *Contre la vie mutilée,* Thierry propose aux jeunes lycéens et lycéennes cinquante-trois « considérations » qui ne sont en aucun cas des consignes. Certaines peuvent apparaître comme des souhaits voire des exhortations, mais aucune ne prive le lecteur d'une réflexion personnelle, bien au contraire. En effet, c'est en « touillant sa propre sauce » autour d'ingrédients bien choisis trouvés ici ou là, que le jeune adulte se fera une authentique opinion... Authentique car personnelle, même si elle fait référence aux « anciens ». Pour que cette nourriture soit consommable, digestible, et demeure dans le psychisme et la mémoire du jeune adulte, il faut qu'elle soit assimilable et féconde. Je ne vais pas reprendre tous les « considérations » énoncées par Thierry, mais je propose de m'attarder sur certaines d'entre elles et de donner mon point de vue, afin de compléter l'éclairage du lecteur.

Cet ensemble de « considérations » représente un *vade mecum* pour les jeunes adultes :

Dès l’*« avant-propos »,* le « décor » est planté et le lecteur appréciera la pudeur de l'hommage rendu par Thierry à son maître Arvon. Nous partageons là encore « quelque chose » de voisin. J'ai eu la chance exceptionnelle de rencontrer au cours de mes études scolaires puis universitaires, et pendant ma formation d'interne des personnages de premier plan. Ainsi ai-je le plaisir de rendre hommage à monsieur Baréa, mon professeur de français-latin en 6e et 5e, qui sut nous passionner là où échouaient lamentablement quelques tâcherons de la profession, totalement dépourvus d'humanisme et de pédagogie élémentaire. Plus tard, ce rat monsieur Huguet, génial hispanisant auquel je dois beaucoup pour l'apprentissage de la langue de Cervantès. Marie-José Liauzu me conforta dans mon intérêt grandissant pour la littérature. Tous ces enseignants communiquaient leur savoir dans ce qu'on a appelé plus tard (cf. Tselikas/Hayoun) « les lycées du soleil », ceux du Maghreb, et plus spécifiquement pour moi, le lycée Gouraud de Rabat, puis le lycée Descartes lorsque l'administration française restitua au gouvernement marocain l'un des fleurons de ses [160] établissements scolaires dont sont issues les élites du pays. Nos enseignants d'alors avaient à cœur de nous former de façon rigoureuse, voire intransigeante parfois, car ils voulaient que nous puissions être réellement en compétition avec les meilleurs et les plus célèbres lycées parisiens. L'orthographe, la bonne conduite, mais aussi l'échange étaient les maîtres mots et nous n'avions guère de chahut en classe ; nous respections nos professeurs et nous étions avides de savoir. Bien sûr, de temps à autre, quelques « plaisantins » usaient du poil à gratter ou de boules puantes, mais là se situait le niveau de « révolte », Il n'y eut jamais de propos injurieux, de conduites agressives, de bagarres au cours de toute ma scolarité. Nos parents jouaient un rôle primordial et le respect de l'enseignant et de sa mission était la règle. Tout cela ne nous a jamais empêché de penser, ou de *contester,* mais au sens noble du mot *cum-testare* qui signifie témoigner ensemble, discuter, argumenter, et non démolir. Les plus jeunes lecteurs auront peut-être l'impression que je suis un *alien* antédiluvien qui exalte avec emphase une période idyllique. En réalité, tout ne l'était pas, car il y avait bien ici ou là du « favoritisme » pour les enfants de quelques enseignants — lesquels auraient eu au demeurant ce type de comportement quelle que soit leur profession ! En outre, quelques privilégiés seulement bénéficiaient de l'enseignement que je décris dans les établissements scolaires français du Maroc. La majorité des élèves marocains musulmans étaient dans des écoles coraniques, ou talmudiques pour les Juifs marocains. L'arabe n'était pas enseigné de façon reconnue dans les écoles françaises, en dehors d'une pitoyable expérience de l'arabe dialectal écrit en lettres latines en 1954 ou 1955... J'ai eu l'occasion d'écrire (in *Une Jeunesse juive au Maroc)* — d'ailleurs quelques faux amis m'ont très sévèrement reproché d'avoir dénigré la France en osant relater cet épisode — combien je regrettais de ne pas avoir appris la langue de ce pays, alors que mes parents l'utilisaient couramment. Il n'y a pas si longtemps *(L'Express,* 18 avril 2005), j'ai lu le témoignage d'Elisabeth Guigou, ancien ministre, qui déclarait : « Ce que je regrette le plus, comme tant d'autres anciens élèves, c'est de n'avoir pas appris l'arabe. Mes grands-parents, mon père, eux, le parlaient couramment. Vers 17 ans, lorsque je me suis rendu compte de ce manque, je me suis dit : quelle bêtise ! J'ai reproché [161] à mes parents de ne pas nous avoir mis en situation d'apprendre la langue locale. »

Et d'ajouter :

« À leur décharge, il est vrai qu'on vivait dans un univers où tout le monde parlait français, où nous, les enfants allions à l'école française. Au lycée, il y avait bien un enseignement de l'arabe, mais c'était un cours considéré comme secondaire. Je le regrette profondément, car aujourd'hui j'aimerais parler l'arabe. »

Plus tard, j'ai eu le privilège d'être l'élève de deux psychiatres, le docteur Jean-Charles Madre à Clermont de l'Oise, puis le docteur Georges Daumezon à l'hôpital Henri-Rousselle (au sein de l'hôpital Sainte-Anne), illustre praticien, cofondateur de la psychothérapie institutionnelle, devenu mon père spirituel. Les enseignements offerts par ces hommes ont été pour moi constitutifs de ce que je suis devenu comme clinicien. De Georges Daumezon en particulier, j'ai reçu les plus belles leçons d'humanisme et de clinique médicale. Jean-Charles Madré m'a pour sa part permis de débuter une carrière et de m'entraîner au concours d'internat. Qu'ils en soient remerciés chaleureusement.

Un enseignement de ce type mérite d'être signalé et salué, car aujourd'hui de tels personnages sont en voie de disparition d'une part et, d'autre part, les jeunes sont formatés tels d'obscurs éléments d'informatique afin de répondre spécifiquement à ce qu'on attend d'eux. Fort heureusement existent des irréductibles de la pensée vivante qui luttent contre cet envahissement lent de la médiocrité.

*« La vigilance vis-à-vis du langage » (14e conseil, p. 36)*

Au-delà de ce que dénonce Thierry dans ce paragraphe, je voudrais aussi attirer l'attention des jeunes lecteurs sur le néo-pseudo-langage qui a cours dans notre pays, conduisant à un appauvrissement, une braderie de la langue française qui perd du terrain sur le plan international au profit de l'anglais, mais aussi d'un néo-langage utilisé dans les SMS et les messageries électroniques. J'avais écrit à ce sujet un article dont voici l'essentiel :

[162]

« En réalité, il faudrait plutôt parler de pseudo-langage. En effet, quoi de commun entre un langage — défini comme un système de signes plus ou moins complexe servant à l'expression et à la communication (définition datant de 1662, *Le Robert)* — et ce qui nous est servi par différents *media* (et non *media* car ce terme vient du latin, un *médium,* des *media)* comme une sorte d'infâme tambouille ? Mais les moyens d'information usuels (presse écrite, télévisuelle ou publicité) ne sont pas les seuls à faire soudainement appel à des mots qui démarrent alors une carrière fulgurante. Il suffit de voir combien le célèbre et catastrophique *tsunami* a fait recette. J'avais toujours entendu parler de raz-de-marée avant la renommée tragique de ce vocable japonais. Ce n'est pas en employant à longueur de colonnes ou de journaux télévisés des mots provenant de langues étrangères que l'on rendra compte de l'événement de façon plus authentique. Il en a été de même avec la fâcheuse *Intifada* qu'un humoriste avait brocardée en disant qu'il ne fallait pas confondre intifada avec un petit fou ! Mais certains de mes confrères ne sont pas en reste, bien au contraire et les néologismes chers aux psychanalystes font à présent les beaux jours de trop de psychiatres toutes tendances confondues, et par la suite, du grand public attiré par la grégarité. Ainsi ai-je lu, non sans stupéfaction et consternation, dans une revue de psychiatrie consacrant un article aux sciences cognitives, figurer des termes tels que : affordance, agentivité, résilience...Tous ces termes sont dérivés de l'anglais. Ainsi, *résilient* signifie élastique, qui rebondit ; affordance provient de *to afford,* et signifie tout bonnement aptitude ; mais le meilleur est pour la fin : agentivité veut tout simplement signifier capacité technique à réaliser telle ou telle chose... Alors, pourquoi employer des termes aussi dissonants que débilitants dans une belle langue comme la nôtre ?

Certes, une langue évolue et comporte de nombreux apports des pays voisins ou même lointains, mais faut-il pour autant abâtardir notre patrimoine linguistique ?

J'ai procédé à un modeste relevé de termes *in,* dans le vent, *tendance* diraient les magazines dits féminins :

[163]

Citons notamment les mots : drastique, décliner, incrémentation [[58]](#footnote-58)\* (pourquoi pas excrémentation ?), input, output, je rebondis, je reviens vers vous, je supporte (au lieu de je soutiens), le rationnel du dossier (au lieu du relevé d'arguments), le rapport *à* (au lieu du rapport *avec), au* plan de... (au lieu de *sur* le plan de...), guidelines (en lieu et place de conduite à tenir), « on va cleaner les files » (sic !), positionner, interface, paradigme (le préféré des psychanalystes, semble-t-il), déconstruction, « cela fait sens » — traduit directement de l'anglais « *it makes sense »* —, générer, gérer ses émotions — comme si l'on pouvait utiliser des termes de comptabilité pour parler d'affects... (mais après tout, les psys de tout poil ont bien fait la promotion du terme militaire puis financier d'investir [[59]](#footnote-59)\*\* et d'investissement affectif (oh ! l'horrible accouplement) —, traçabilité, inatteignable, possiblement, bassins de vie, bassins d'emploi, pérenne, vertueux — au sein de l'entreprise —, tout à fait (alors qu'on veut dire en effet, effectivement), contracteur, panel, panélisé, panéliste, et tant d'horreurs encore, aussi attristantes que snobinardes et risibles ! [...] Jacques Merlino nous a offert à cet égard un désopilant et salutaire ouvrage, *Les Jargonautes,* publié en 1978 chez Stock. Je cite au hasard un extrait : “Le langage désincarné (ou au choix : déconnecté, déphasé, déculturé, asservi...) de notre époque assume (ou toujours au choix : relativise, conceptualise, intériorise...) le signe kafkaïen (ou encore au choix : conflictuel, sensible...) de notre condition (ou enfin au choix : angoisse, inappétence, vécu quotidien, contradiction...)”. Merlino cite une phrase édifiante d'un agrégé de philosophie spécialisé en matière sportive qui écrivait très doctement dans le numéro 1396 du magazine *L'Express :* "Le saut en hauteur est un futur vécu comme unité se résorbant dans le mouvement global approprié qui atteint instantanément l'intériorité absolue".

[164]

Serait-ce le même « spécialiste » qui avait défini le ballon comme « un objet bondissant » à utiliser bien sûr en récréation, non-pardon, « lors du transfert de l'aire pédagogique vers l'aire ludique », comme le décrétait un *Bulletin officiel du ministère de l'Éducation nationale ?*[...]

Montaigne, Molière, Descartes, réveillez-vous, il y a urgence, notre superbe langue fout le camp ! »

*La problématique de l'être au monde (16e conseil, p. 41)*

J'ai toujours été partisan de « bousculer » les habitudes, ne pas admettre comme établies voire définitives certaines affirmations, dès l'instant où elles concernent les êtres vivants. « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », disait le philosophe grec Heraclite. Le seul parfait équilibre est la mort. Dès qu'il y a vie, il y a mouvement, déséquilibre, pour rechercher un nouvel équilibre précaire, il y a donc changement, modification. J'ai eu à plusieurs reprises dans ma vie et ma carrière l'occasion de mettre en pratique la pensée du philosophe grec et cela m'a valu quelques inimitiés.

Commençons par le quotient intellectuel (QI) mis au point pour son application pratique par deux Français, Albert Binet et Théodore Simon en 1905, à la demande du gouvernement pour le « dépistage » des déficits intellectuels en milieu scolaire. Notons qu'auparavant, Charles Spearman en Grande-Bretagne découvrait le facteur « g » dit d'intelligence générale. Pendant fort longtemps, les psychologues ont été des évaluateurs, pratiquant QI, tests projectifs (Rorschach, village, patte noire, MMPI...) à tour de bras, jusqu'à ce qu'ils décident après 1968, de jouer un rôle plus clinique et thérapeutique dans les institutions psychiatriques. Le QI était considéré comme incontournable et constituait une vérité pour les non-professionnels de la *psyché.* Une expérience — dont je n'ai pas pu retrouver les références précises — fut tentée en France il y a plus de vingt ans. Elle consistait à évaluer une importante cohorte — terme consacré par les épidémiologistes et les statisticiens — d'élèves du secondaire. Les évaluateurs remirent les résultats aux enseignants en charge de ces élèves après avoir [165] procédé à un échange des chiffres constituant le fameux QI : aux meilleurs élèves habituels, on attribua les QI les plus faibles, et aux moins bons les plus élevés. La stupeur frappa les enseignants, mais une majorité d'entre eux s'inclina devant « l'oracle ». On put assister alors à un phénomène intéressant : les enseignants s'occupèrent de plus près des « nouveaux bons QI » ; quant aux autres, leur « niveau » réel leur permit de continuer à progresser. Le niveau général des classes avait fortement augmenté. Lorsque la réalité fut dévoilée, les enseignants se sentirent floués et leur *illégitime* colère éclata. Ils estimaient s'être fait manipuler alors qu'ils l'étaient déjà par leur allégeance à un chiffre, le QI, qui n'a de valeur que dans l'immédiat et sûrement pas dans la durée.

Second exemple : le structuralisme est une des théories de la personnalité en psychiatrie. Cela revient à dire que les individus ont une trame interne appelée structure prétendue immuable. Or, l'expérience clinique quotidienne permet de démontrer le contraire. On pourra plutôt parler d'organisation de la personnalité sur tel ou mode (hystérique, narcissique, paranoïaque...) sans préjuger de la durée. Ainsi, ai-je connu une patiente suivie par un confrère qui l’« étiqueta » névrose phobo-obsessionelle lors de la première consultation, puis névrose hystérique grave à la seconde, psychose dysthymique un peu plus tard, et enfin schizophrénie. On peut parfaitement le comprendre car ces diverses étiquettes ont été établies en plusieurs années. Au moment où je me suis interrogé sur cette malade, la « classification » vraisemblable la rangeait dans I'« héboïdophrénie », c'est-à-dire une schizophrénie associée à des conduites anti-sociales voire délictuelles retrouvées en général chez les psychopathes. La patiente était bel et bien passée par diverses manifestations cliniques, mais il était trop tôt au début pour affirmer un quelconque verdict. Tout au plus pouvait-on dire qu'elle avait à l'heure actuelle tel ou tel trouble, sans affirmer une pseudo vérité immuable...

Un ultime exemple sur la nécessité de s'interroger en permanence : alors que je venais d'être nommé médecin-chef d'un établissement psychiatrique de plus de deux cents lits et que je prenais note — non sans effarement — d'une consommation nocturne [166] impressionnante de sirop de Nembutal® — un puissant barbiturique —, même chez des enfants qui n'étaient pas tous agités, anxieux ou insomniaques, je proposai à l'équipe médicale restreinte (médecin généraliste, infirmière en chef, psychologue, interne) une expérience. Celle-ci consistait à faire fabriquer par une pharmacie des gélules de tailles et couleurs variées — renfermant de l'amidon et baptisées R 234, R 235, R 310 — destinées à remplacer le barbiturique. Consigne fut donnée aux infirmiers, aides-soignants, éducateurs de bien noter tout changement dans le comportement des patients. Une grande partie de ces personnels manifesta une hostilité flagrante et immédiate dès la mise en place de ce dispositif. Des « effets secondaires » impressionnants furent notés : baisse de la tension artérielle, malaises divers, troubles digestifs, nausées, vomissements, démangeaisons... Je rappelle que le placebo (contenu dans les gélules) est un produit inactif sur un plan pharmacologique, mais pas neutre, car il peut induire des réactions psychologiques fort intéressantes, ce qui fut le cas. En l'espèce, tous ces troubles étaient le résultat de l'opposition des soignants à toute innovation... Et surtout : leur tranquillité sacro-sainte était mise en péril à partir du moment où nous avions cessé de donner un produit inutile voire nocif à long terme. Quand nous dévoilâmes le pot aux roses au bout de six mois, une réprobation générale fusa de toutes parts, comme nous l'avions imaginé...

*Ce qui peut paraître scandaleux n'est pas forcément à rejeter*

*(17e conseil, p. 42).*

Je souhaite ici apporter une simple précision. Le cas célèbre du petit Hans, qui illustre la théorie de la sexualité infantile émise par Sigismund Schlomo Freud, est régulièrement cité en exemple. 11 convient toutefois d'être circonspect, car Freud ne s'est jamais occupé lui-même de cet enfant dont la « thérapie » était confiée au père. Le père rencontrait Freud et, fort des leçons du « maître », traitait (maltraitait ?) son fils. Il s'agit là d'une des premières falsifications cliniques freudiennes d'où l'honnêteté et le scrupule sont absents. Comme dans d'autres cas, Freud — et bien d'autres — faisaient « coller » leurs théories avec les cas décrits en manipulant ceux-ci, voire en les déformant quant à la clinique et surtout [167] quant aux résultats. Le jeune Hans, une fois adulte, n'a jamais été homosexuel comme le prévoyaient les oracles psychanalytiques. Le seul mérite de cette observation aura été de traiter d'un sujet tabou, dérangeant, la sexualité infantile. Mais cela valait-il une malhonnêteté intellectuelle ?

*Jamais de compromission pour satisfaire une ambition (23e conseil, p. 52)*

Ce paragraphe est purement jubilatoire et j'applaudis Thierry des deux mains. Cette exhortation « jamais de compromission » retentit très fort en moi, car ce fut l'un des conseils les plus forts, les plus pressants, de mon père spirituel, Georges Daumezon, qui savait de quoi il parlait, alors qu'il occupait la double casquette de médecin-chef et de directeur de l'hôpital de Fleury-les-Aubrais. Le conflit avec l'administration aveugle, sourde et bornée, était roi, et Daumezon ne céda jamais un pouce de terrain. C'est « élevé » en quelque sorte par ce rude Cévenol que je commençai mes premières armes dans une institution « déjantée ». Plus tard, j'ai eu l'occasion de me rendre compte que certains de mes confrères bradaient le soin, les victoires remportées de haute lutte par nos prestigieux prédécesseurs, pour des hochets républicains, ou quelque poste ministériel, voire un maroquin... Les fossoyeurs de la profession ont pullulé, rédigeant rapports sur rapports -— plus affligeants et débilitants les uns que les autres — destinés au ministre de la Santé, avec à la clé des promesses plus ou moins tenues... Que ne ferait-on pas pour une « petite décoration bien méritée... ruban bleu ou rouge beaucoup plus prestigieux ? » Ainsi, ces opportunistes ont-ils enterré la psychiatrie au profit d'une notion fade et floue de « santé mentale » — comme chacun sait, il existe bien sûr des centres de « santé physique » en France... *Joke !* En allant plus loin, ils ont proposé la « gouvernance », la constitution de « pôles » de soins, bref de quoi justifier les frais de mission qui leur étaient consentis par les pouvoirs publics.

[168]

*Une pensée, aussi séduisante soit-elle, ne doit pas être isolée du comportement de son auteur (25e conseil, p. 56)*

Je souscris totalement à cette affirmation de Thierry. Cela m'a d'ailleurs valu à plusieurs reprises d'être traité de « réac » ou de « stalinien » alors que j'animais en tant que psychiatre un groupe de discussion littéraire et musicale au cours de mon exercice professionnel. Ayant le souci de respecter toutes les opinions et s'agissant de patients, j'avais émis une règle stricte consistant à ne pas évoquer tout ce qui pouvait être considéré comme une apologie de la violence, de la haine, du suicide, et de l'exclusion. Cette règle était clairement rappelée lorsqu'un nouvel arrivant rejoignait le groupe dont la fréquentation était libre, à condition d'en respecter le fonctionnement. De ce fait certains auteurs n'avaient pas droit de cité dans mon groupe, tout simplement parce que, au-delà de leur éventuel talent artistique, leur comportement en tant qu'individus était douteux, difficilement acceptable, voire criminel. Ainsi ai-je décidé d'interdire notamment Édouard Drumont, Charles Maurras, Maurice Barrés, Léon Daudet, Louis-Ferdinand Destouches dit Céline, Drieu La Rochelle, Lucien Rebatet, Robert Brasillach, Paul Morand, les chants nazis (mais oui, j'ai eu un jour un patient d'une vingtaine d'années qui voulait que nous écoutions ensemble les marches militaires du troisième Reich !), tout comme j'avais censuré un livre incendiaire intitulé : *Suicide, mode d'emploi.* Dans le même esprit, et toujours dans le but de respecter les divers individus composant ce groupe hebdomadaire de patients, tout ce qui concernait des positions politiques, syndicales ou religieuses n'avait pas à être débattu publiquement. Les personnes qui fréquentaient ces réunions étaient des patients hospitalisés et avaient plus à réduire leurs angoisses, restaurer leur thymie dépressive ou leur narcissisme mis à mal, plutôt que de s'étriper dans de vains et stériles affrontements. Mon rôle essentiel étant de soigner les malades, il m'appartenait aussi de les placer dans un milieu adéquat et favorable. Je pouvais bien sûr parfaitement discuter de ces auteurs « maudits » dans un cadre ordinaire non soignant. J'ai d'ailleurs eu un échange fort intéressant avec un confrère et ami admirateur de Drieu La Rochelle et qui prétendait qu'il pouvait parfaitement dissocier l'homme de l'œuvre. Pour ma part ce clivage est totalement impossible. D'ailleurs, cette impossibilité [169] témoigne d'une cohérence interne rassurante pour mes patients. En effet, le clivage est un mécanisme dont usent abondamment ceux que l'on nomme d'une façon ridicule et totalement floue les « psychotiques » — sans préciser de quelle forme de psychose ils sont atteints (schizophrénie ou délire chronique) — pour survivre. Je demeure persuadé qu'on ne peut pas — Thierry va plus loin en écrivant « on ne doit pas » — dissocier l'œuvre de l'auteur de ses comportements et convictions.

Des recherches m'ont permis de lire des analyses concernant ce problème. Je citerai en premier lieu un article de Sébastien Côté :

« Drieu puise dans l'état ambiant (la xénophobie n'est pas née avec l'Allemagne nazie) pour désigner un bouc émissaire, trouver des “coupables”. Et ceux-ci sont généralement regroupés sous le nom générique de Juifs [...], acception dont nombre d'écrivains antisémites français, principalement entre 1880 et 1944, ont maculé leurs textes haineux [...] »

Côté ajoute :

« S'il est toléré d'admirer les opéras de Richard Wagner tout en occultant ses positions antisémites, il est en revanche pratiquement impossible de lire avec un abandon comparable les auteurs compromis dans le vertige fasciste et antisémite de l'entre-deux-guerres. Ainsi, malgré l'importance concédée à certains écrivains sur le plan littéraire, notre mémoire collective [...] se refuse à leur pardonner cette erreur [...]. »

Dans son analyse du livre de Philippe Aimeras *(Je suis le bouc, Céline et l'antisémitisme),* Alice Granger déclare ([www.e-littera-ture.net](http://www.e-litterature.net)) :

« Céline a écrit *Voyage au bout de la nuit,* il est un auteur reconnu même si les critiques ont pu aussi être négatives. Il a une haute idée de lui-même écrivain, de son écriture et de son style, de ce qu'il appelle son raffinement. Mais *Mort à crédit* lui semble mal accueilli compte tenu qu'il est désormais un écrivain reconnu. Ravivement de la perte de l'âge d'or ? Ses ballets refusés. Dur pour Céline de perdre là où il pensait réussir, se faire reconnaître [...]. »

Et de compléter :

[170]

« La faute à qui ? Toujours les Juifs, de plus belle. L'antisémitisme, sur ce terreau de la défaite originaire ravivée, s'écrit plus que jamais, ouvertement [...]. Persécuté sur le plan littéraire, il désigne les persécuteurs [...]. Mais il n'est pas le seul à être antisémite. D'autres écrivains le sont aussi [...]. »

*La modestie face à la connaissance (33e conseil, p. 71)*

J'aime beaucoup relater la façon dont travaillent les talmudistes. Je rappelle que le Talmud est l'interprétation (éventuellement à l'infini, nommée alors *pipoul)* de la Thora. Sigismund Schlomo Freud s'en est abondamment servi pour élaborer ses hypothèses. Des réunions régulières ont lieu dans des écoles talmudiques appelées *yechivot,* lors desquelles, chaque jour, est abordé un fragment de texte. Chacun donne son avis qui vaut autant que celui du voisin. En fin de réunion, le plus savant conclut en déclarant : « Il semble que se dégage une majorité pour interpréter ce passage de telle manière. Bien, retenons cet avis, mais demain est un autre jour... » J'ai trop souvent entendu des confrères (jeunes et moins jeunes), imbus d'eux-mêmes, fiers de leur mémoire qu'ils confondaient allègrement avec un pseudo-savoir, citer dans le texte et d'une traite des extraits de l'évangile freudien (avec la même emphase qu'un ecclésiastique borné et dogmatique, simplement, au lieu de réciter tel verset, le pédant citait telle lettre de Freud à Fliess écrite à telle date...). Ils croyaient détenir une vérité universelle au point que cela déclenchait souvent chez moi une véritable nausée et une commisération sans limites. Il en fut de même avec des « spécialistes » des revues de presse médicales capables de débiter la liste des articles parus sur un sujet donné, alors qu'ils ne voient pratiquement aucun patient. Le savoir est comme un arbre dont les branches se divisent à l'infini. Chaque parcours débouche sur de multiples subdivisions et appelle de nouvelles connaissances, donc des apprentissages, des découvertes et il apparaît illusoire de cerner le tout. Je me souviens d'un personnage étonnant de la série d'André Soubiran, *Les Hommes en blanc,* dans laquelle un jeune étudiant en médecine rencontre un « vieil étudiant » permanent qui l'invite chez lui. Notre jeune homme est frappé par la quantité impressionnante de rayonnages regorgeant de livres et [171] couvrant tous les murs. Le « vieux » monsieur lui montre fièrement une modeste place vide, la seule restante et déclare à peu près ceci : Vous voyez, après la médecine, j'étudierai la sociologie et là, je saurai *tout.* Je veux traquer la vérité comme une souris. Quand le rayon sera plein, je l'aurai saisie, la vérité. Folie, bien sûr, à l'opposé de Socrate avec son fameux : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien ». Lors de l'épreuve de philosophie de mon baccalauréat, je fis le choix de commenter une phrase du philosophe Léon Brunschwig : « Moins on connaît le monde, plus facilement on l'explique ». J'y ai beaucoup et souvent repensé depuis, et me suis rendu compte à quel point cette citation allait compter pour moi. Les êtres les plus remarquables que j'ai connus, tel Georges Daumezon, mon maître en psychiatrie, avaient cette élégance, cette dignité, cette extrême finesse, de ne jamais user avec arrogance, hauteur ou exhibition de leur immense culture. Bien au contraire, je me souviens qu'il me fit revenir seize à dix-huit fois en huit mois lors de la rédaction de mon mémoire de spécialité, non pour m'assommer de remarques, mais pour me faire découvrir des notions nouvelles, des points de vue différents. C'est là le vrai savoir, celui qui remplit, non celui qui sature l'individu.

*La prudence face à la possible édulcoration d'un texte (34e conseil, p. 73)*

J'ai été très réceptif au contenu du paragraphe écrit par Thierry à ce sujet. Le fameux « *Hep ! »* qu'il évoque a retenti cruellement dans ma mémoire et je me suis soudain souvenu d'événements vécus alors que j'étais encore au Maroc. Je rappelle sommairement au passage que les Juifs de l'Empire chérifien étaient fort nombreux et présents sur cette terre depuis environ deux millénaires et demi. Le pacte d'Omar, compagnon du prophète Mohammed et premier calife de l'Islam, avait établi, au VIIe siècle de l'ère chrétienne, la *dhimma,* c'est-à-dire la protection du souverain en échange d'une taxe *dite jiziya.* Ce pacte d'Omar devint une règle incontournable au Maroc pour les Juifs et tous les non-musulmans en fait. Dans les années 1960, j'ai entendu des âniers frapper leur monture pour la faire avancer plus rapidement en criant : « *herra* [172] *yhoudi*! », qui signifie « *avance, Juif*!*»*, et devenu par simplification « *herra !* », « *avance !* », le mot juif étant sous-entendu. Plus écoeurant encore, il m'est arrivé d'être invité chez des Marocains musulmans occidentalisés, échangeant des propos urbains. Soudain, si l'un d'entre eux prononçait le mot « Juif », il s'empressait d'ajouter : « *Pardonnez-moi*! » ou « *Sauf votre respect*! », comme si le seul fait d'avoir dit « *Juif »* était injurieux pour l'interlocuteur. L'appellation *Israélite* relève du même comportement : c'est une sorte de cache-misère dont se sont servis bien des individus en pays arabe et en France au début du XXe siècle, jusqu'à la naissance d'Israël.

*Décoloniser l'enseignement : les sciences humaines (36e conseil, p. 77)*

Un de mes confrères a récemment été correcteur aux épreuves de culture générale de l'examen de première année du PCEM (Premier Cycle d'Études Médicales). Le sujet était banal : « Quelles réflexions vous inspirent la misère et la maladie au XIXe siècle ? » Il faut d'emblée préciser que la majorité des candidats étaient titulaires d'un baccalauréat scientifique. Au-delà de nombreuses copies « pâlichonnes » et d'un intérêt limité, mais suffisantes pour obtenir une note acceptable, le correcteur repéra quelques perles consternantes :

*« Au XIXe siècle, la mort frappait presque tout le monde... »* ; chez un autre candidat : « *Au XIXe siècle, il y avait les riches et les gens normaux... »* ; ou encore : « *Telle une épée de Démosthène suspendue au-dessus de la tête des gens, la maladie... »*

Ce petit florilège de perles à la manière de *La foire aux cancres* (Jean-Charles, 1962) est le résultat évident d'une politique folle menée depuis bien longtemps par un système éducatif sélectif, obnubilé par les performances mnésiques, techniques et non humanistes. La culture générale est devenue une denrée rare, mais les performances aux « outils électroniques » suivent un chemin régulièrement ascendant. En ce qui me concerne, titulaire d'un baccalauréat en philosophie, mais décidé à réussir en médecine, j'ai vu arriver en troisième année dans des disciplines dites « sciences fondamentales » (biologie, biochimie, anatomie pathologique...)

[173]

les détestables QCM (Questionnaires à Choix Multiple), somme de quarante à cinquante questions à résoudre en une heure du type : quelle est la taille du globule rouge ?, ou encore : quel neuromédiateur est bas dans la dépression ?). Ce procédé est d'une stupidité sans limites, car il fait appel uniquement aux capacités mnésiques du candidat et en aucune façon à sa réflexion. De toutes façons, comment réfléchir quand un flot de questions vous submerge ? Ou bien on connaît la réponse ou on l'ignore. J'ai eu la chance de passer des examens avec trois grandes questions associées à quatre ou cinq questions brèves. Nous pouvions alors non seulement rédiger nos copies, mais surtout disposer de temps pour réfléchir. Les programmes étaient cohérents et les stages hospitaliers formateurs, si l'on avait la chance d'avoir réussi au concours d'externat avant qu'il ne soit généralisé, donc avant qu'il ne disparaisse, et a fortiori au concours d'internat des hôpitaux...

J'ai eu comme patient un enseignant qui assurait depuis fort longtemps et avec succès ses fonctions en établissement pour déficients intellectuels. Il fut contraint d'aller en formation pour continuer sa mission. Au cours de cette « épreuve », il fut atterré car inondé de notions théoriques plus ou moins digestibles et bien loin de la pratique. Il avait la chance de disposer d'une expérience lui permettant de faire face à la plupart des situations, alors qu'il se sentait en « déformation professionnelle » au milieu de « psychopédagogues » pontifiants et arrogants.

Les IUFM (Instituts Universitaires de Formation des Maîtres) fonctionnent souvent sur ce modèle qui n'apporte aucun soutien aux futurs enseignants lâchés dans la nature sans filet de protection et conduits pour beaucoup aux crises d'angoisse et à la dépression. Le nombre de demandes d'aide en psychiatrie est de plus en plus important chez les jeunes enseignants. Ce fut mon « pain quotidien » pendant plus de trente années...

*Le droit à la critique (41e conseil, p. 88)* Il est habituel d'entendre son prochain s'exclamer : « *il* *FAUT aller voir tel film »*, « *il FAUT lire tel livre »*, « *il* *FAUT écouter* [174] *tel disque »,* tout simplement parce que le magazine untel lui a attribué une palme d'or... J'appelle cela la « culture digest » comme le *Reader's* du même nom, ou de la culture « précuite » ou « prémâchée ». Le consommateur peut paisiblement se laisser aller de diapason d'or en palme d'or pour constituer son petit patrimoine pseudo-culturel. Il finira même par s'approprier les critiques dudit hebdomadaire et faire du prosélytisme auprès de ses relations. En plus, « ça fait si bien en public » de faire comme si l'on avait beaucoup lu, beaucoup vu de films, beaucoup écouté de musique dont on ne connaît en fait que les titres... La seule véritable culture est celle qui vient du cœur et des tripes, celle que l'on a découverte, parfois sur les conseils d'autrui, mais à la condition qu'elle coïncide avec ses aspirations propres, ses attentes insoupçonnées. Critiquer, contester (toujours au sens latin) est indispensable pour pouvoir *PENSER* librement. C'est actuellement, sans doute notre liberté la plus précieuse. J'avais écrit en 1997 un article provocateur intitulé « *La pensée est-elle encore autorisée ?,* dans lequel je mettais en garde mes confrères et les pouvoirs publics sur le rôle néfaste, pernicieux, que les gouvernants voulaient nous faire jouer sous couvert d'évaluation et de contribution à la science ! Ah, le mot est lâché ! *La Science !* Que ne ferait-on pas pour elle ? Et pourtant, il s'agit de prendre son temps lorsque l'on voit comment cette *Science* évolue, depuis les armes de destruction totale au clonage irréfléchi (voir *Les Savants fous)...* La critique est *VITALE,* pour peu qu'elle soit constructive et non nihiliste !

Je pourrais ainsi continuer à commenter chacun des conseils de Thierry, mais là n'est pas mon intention. Dans ce cas, nous aurions peut-être conçu cet ouvrage autrement, comme une série d'entretiens au cours desquels nous aurions débattu — ce dont nous ne nous privons du reste pas... Je me contenterai donc de conclure en exhortant les enseignants et les élèves à revenir à des valeurs sûres pour concevoir l'enseignement de demain. La voie la plus alléchante se situe pour moi entre les *Essais* de l'illustre Montaigne et le *« Fay ce que vouldras »* du génial Rabelais. Les conseils de Montaigne dans les *Essais,* écrits avec sagesse et rigueur, contiennent [175] tout ce qui est nécessaire à un enseignement de qualité humain et humaniste, ce dont le système actuel est particulièrement dépourvu. La maxime de Rabelais figure dans *L'Abbaye de Thélème* et ne conduit pas à l'anarchie. Elle incite plutôt autrui à aller vers sa route personnelle, celle qui peut le rendre satisfait, voire heureux...

Revenir à ces précurseurs, les enrichir sans exclusive du meilleur de ce qui a été *pensé* depuis, chercher des voies sans cesse renouvelées afin que chacun puisse se réaliser pleinement, telle devrait être la préoccupation de chacun pour que la vie ne soit plus mutilée. Ambition démesurée, objectera-t-on ? Peut-être, mais pourquoi après tout ne serait-ce pas une telle ambition qui — pour reprendre Albert Camus (cit. in Lebesque, p. 181) —, progressivement partagée par-delà le « grand silence » ou le « bavardage pharisien », « dans l'hiver du monde, préparera le fruit » ?

Textes cités

**A**LMERAS Philippe, *Je suis le bouc. Céline et l'antisémitisme,* Paris, Denoël, 2000.

**A**MAR H. Alain, « La pensée est-elle encore autorisée ? », *La Lettre de Psychiatrie Française,* n° 70, Paris, 1997.

**A**MAR H. Alain, « L'antisémitisme : une maladie auto-immune ? », *Le Journal,* n° 11, Toulouse, 2000.

**A**MAR H. Alain, *Une jeunesse juive au Maroc.* Paris, L'Harmattan, 2001. AMAR H. Alain, « L'antisémitisme : une maladie auto-immune ? », *Los Muestros,* n° 43, n° 44, n° 45, Bruxelles, 2001.

**A**MAR H. Alain, « Le pouvoir et le parapluie », *La Lettre de Psychiatrie Française* n° 119, Paris, 2002.

**A**MAR H. Alain, « Analyse du livre de Thierry Feral *Adam Scharrer, écrivain antifasciste et militant paysan »*, site Internet MedHermes, 2002, revue *Kore,* n° 31, Bruxelles, 2002, et revue *Psychiatrie Française* de l'AFP, vol. XXXIV, Paris, 2003.

**A**MAR H. Alain, « Analyse du livre de Thierry Feral *La Mémoire féconde, cinq conférences »*, revue *Kore,* n° 34, Bruxelles, 2003 et site Internet MedHermes, 2003.

**A**MAR H. Alain et FERAL Thierry, [*Le racisme. Ténèbres des consciences*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Racisme_tenebres_des_consciences/racisme.html)*,* Paris, L'Harmattan, 2004.

[176]

**A**MAR H. Alain, « L'odeur de l'argent », postface de l'ouvrage de Thierry Feral *Suisse et nazisme,* Paris, L'Harmattan, 2006.

**A**MAR H. Alain, « Néo-langage », *in Los Muestros,* n° 63, Bruxelles. 2006.

**A**MAR H. Alain, « L'odeur de l'argent », *Los Muestros,* n° 64, *n°*65, Bruxelles, 2006.

**A**MAR H. Alain, FERAL Thierry, GILLET Michel, MAUCOURANT Jérôme, *Penser le nazisme,* Paris, L’Harmattan, 2007.

**A**MAR H. Alain, *Les Savants fous. Au-delà de l'Allemagne nazie,* préface de Thierry Feral, Paris, l'Harmattan, 2007.

**C**ÔTÉ Sébastien, « Difficultés d'une lecture esthétique de *Gilles* de Pierre Drieu La Rochelle », *in* Études littéraires - Écrivains encombrants, Paris, Éditions Département des littératures. Volume 36, n° 1, 2004.

**F**ERAL Thierry, *Anatomie d'un crépuscule. Essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich,* Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1990.

**F**ERAL Thierry, « Plaidoyer pour une résistance sémantique et sémiologique en psychiatrie », *Psychiatrie Française,* n° spécial 98, Paris, 1998.

**F**ERAL Thierry, [*Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Adam_Scharrer/Adam_Scharrer.html)*,* Paris, L'Harmattan, 2002.

**F**ERAL Thierry, [*La Mémoire féconde. Cinq conférences*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Memoire_feconde_cinq_conferences/Memoire_feconde.html)*,* Paris, L'Harmattan, 2003.

**J**EAN-CHARLES, *La Foire aux cancres,* Paris, Calmann-Lévy, 1962.

**L**EBESQUE Morvan, *Albert Camus par lui-même,* Paris, Seuil, 1963.

**M**ERLINO Jacques, *Les Jargonautes.* Paris, Stock, 1978.

**M**ONTAIGNE (de) Michel Eyquem, *Essais,* Paris, Gallimard/La Pléiade, n° 14.

**R**ABELAIS François, *Gargantua* in *Œuvres complètes,* Paris, Editions Gallimard/La Pléiade, n° 15.

**T**SELIKAS Effy, HAYOUN Lina, *Les Lycées français du soleil. Creusets cosmopolites de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc,* Paris, Éditions Autrement, 2004.

[177]

**Contre le vie mutilée.**Considérations d’un germaniste à l’attention des lycéen[ne]s  
**suivi de  
«T. Feral : un germaniste militant…»**

INDEX DES NOMS

[Retour à la table des matières](#tdm)

Adenauer K. 99

Adler A. 78

Adomo T. W. 7, 67, 105, 106, 111

Albérès R. M 71

Almeras P. 169

Amar H. A. 64, 151 sq.

Anderson B. 91

Angelloz J. F. 23, 24

Arendt H. 56, 95, 119

Arvon H. 12, 80, 81, 98, 112, 118, 122, 156

Bachelard G. 77, 109

Badia G. 64, 100, 108, 116

Bandet J. L. 49, 80, 88, 93, 118

Bardy J. 89

Barrés M. 168

Bauer A. 14

Bausinger H. 36

Becher J.R. 47, 48

B.-Clément C. 43, 50

Beckmann M. 19, 21

Beethoven L. van 14

Benjamin W. 120

Benn G. 55

Bensimon D. 28

Bergeret J. 155

Bernays E. 66

Betz A. 68

Bideau G. 78

Bideau P. H. 33, 78

Binet A. 164

Bismarck O. von 45

Bloch E. 13, 28, 29

Bodin J. 14

Boisdeffre P. de 71

Böll H. 80, 104

Bonnafé L. 77, 117

Bonsels W. 112, 113

Bookhagen C. 87

Borchert W. 46, 47

[178]

Bouvier H. 100

Brasillach R. 168

Brecht B. 10, 73, 104, 118, 122

Breton A. 94

Brisset C. 58

Bruckner P. 38

Brunschwig L. 171

Brunswic H. 25, 154, 156

Camus A. 55, 175

Canetti E. 163

Canguilhem G. 117

Carrel A. 108,109

Céline L. F. cf. Destouches

Chamberlain H. S. 82

Chamisso A. von 52, 54

Chotjewitz P. O. 104

Côté S. 169

Daudet L. 168

Daumezon G. 161, 167, 171

Delay J. 59

Descartes R. 164

Destouches L. F. 168

Ditzen R. cf. Fallada

Dix O. 21

Drieu La Rochelle P. 168

Droz J. 83

Drumont E. 168

Dudow S. 104

Dupeux L. 45, 56

Eckart Maître 72

Eckermann J. P. 109

Eisner K. 30

Ernst O. 109

Ésope 63

Fallada H. 104, 107

Faye J. P. 64, 74

Feuerbach L. 61

Fichte J. G. 24

Fleischer H. 91, 118

Fliess W. 170

Fontane T. 7, 21, 22

Frank L. 114

Frédéric de Wurtemberg 13,14

[179]

Freisler R. 51

Freud S. 8, 10, 38, 43, 44, 50, 51, 66, 78, 79, 86, 163, 166, 170

Freytag G. 64

Frisch M. 37, 92, 93, 94

Fritz A. 14

Gaudemet Y. H. 98

Géraud C. 100

Giroux F. 56, 57

Goebbels J. 106

Goethe J. W. von 5, 27, 30, 31, 32, 33, 78, 109, 121

Goldmann L. 105, 106, 111

Goldschmidt G. A. 38

Granger A. 169

Grass G. 22, 25, 26, 56, 80, 81

Grosser A. 99

Grosz G. 21

Grün M. von der 101

Guéneau Y. 45

Guérin D. 119

Guigou E. 160

Guillaume Ier 68, 82

Guillaume II 11, 21, 22, 45, 73, 84, 109, 158

Guillon B. 108

Gusdorf G. 24

Hannover E. 97

Hannover H. 98

Hautval A 71

Hayoun L. 159

Hegel G. W. F. 33, 34

Heidegger M. 56, 57, 58, 67, 156

Heine H. 30, 68

Héraclite 164

Hesse H. 112

Herburger G. 100, 104

Hertel G. 13

Hervé G. 76

Hervier J. 56

Heuss T. 27, 28

Hitler A. 27, 30, 45, 69, 74, 80, 102, 115, 116, 156

Hofmann W. 118

Hoffmann D. 82

Horkheimer M. 7

Humboldt W. von 33

Husserl E. 41, 42, 57

[180]

Jean-Charles 172

Jelinek E. 108

Johst H. 47

Jünger E. 56, 57, 58

Kadiiski K. 5

Kafka F. 55, 56, 71, 72, 79

Kant H. 65

Kant I. 23, 27

Kapp W. 115

Kastner E. 104

Keller G. 61, 63, 75

Kesten H. 81

Kierkegaard S. 33, 72

Kirchheimer O. 96

Klee P. 39, 40

Klemperer V. 24, 36

Koffka K. 41,42

Kohser-Spohn C. 87

Kolbenhoff I. 81, 82

Kolbenhoff W. 81, 82, 86, 156

Kundera M. 44

Lacan J. 50,51

Lafont M. 58, 59, 60

La Fontaine J. de 63

Lalande A. 117

Laplanche J. 163

Latzko A. 114

Lebesque M. 175

Lefèvre H. 15, 16, 58, 118

Lefèvre W. 95

Lénine W. I. 76

Lessing G. E. 27, 49, 63, 64, 88

Levinas E. 5

Lévisse-Touzé C. 116

Levrat J. 56

Liebknecht K. 30

Loewenstein R. 67

Lorrains. 114

Lukács G. 48, 122

Lüttwitz W. von 115

Luxemburg R. 30

Lyotard J. F. 42

Madre J. C. 161

Mahomet 29

[181]

Malrieu P. 51

Mann H. 111

Mann T. 122

Mannoni O. 26

Mao Zedong 87

Marcuse H. 66, 67, 111, 120

Martens S. 116

Marx K. 15, 16, 76, 78, 91, 96, 118

Mathieu J. P. 48

Maurras C. 168

Milgram S. 70

Mendel G. 7, 44, 70, 77, 84, 92, 100, 120, 156, 158

Merleau-Ponty M. 34, 122

Merlino J. 163

Merlio G. 116

Mesnard P. 33

Meyerbeer G. 68, 69

Meyer-Brockmann H. 81

Mills C. W. 10

Minder R. 24, 25

Miroglio A. 24

Mitscherlich A. 104

Mitterrand F. 57

Molière 54, 63, 164

Montaigne M. E. de 164, 174

Montesquieu 96

Morand P. 168

Mortier J. 48, 64

Morvan F. 91

Müller-Marein J. 109

Nabl F. 79

Napoléon 54

Neill A S. 86

Nietzsche F. 45, 57, 78, 83, 89, 112

Nürnberger H. 21

Origène 72

Ossietzky C. von 31

Ostrowski G. 81

Palmier J. M. 7, 30, 48, 54, 58, 82, 156

Pascal B. 99

Pawel E. 55

Pédamon M. 94

Perutz L. 79

Pétain P. 117

[182]

Politzer G. 73

Pontalis J. B. 163

Porot M. 5

Prat-Erkert C. 94

Preißler H. 65

Raabe W. 64

Rabelais F. 174, 175

Rathenau W. 30

Rebatet L. 168

Reich W. 85, 86, 87

Reitel F. 100

Remarque E. M. 114

Richard L. 80

Richter H. W. 82

Richter T. 82

Ridé J. 84

Rilke R. M. 14

Robert M. 43

Rorschach H. 164

Rosenberg Al. 73

Rousset D. 10,71

Runge E. 104

Sartre J. P. 9, 10, 68, 114, 117, 122

Schaffer H. 79

Scharrer A. 156,157

Schickele R. 114

Schiller F. 5, 14, 27

Schirach B. von 26

Schlegel A. W. 54

Schmidt V. 85,87

Schnitzler A. 111

Schultz F. 23

Schweitzer A. 27

Seghers A. 34, 36

Seiler A J. 92

Serrier T. 25, 26

Sigmund A.M. 80

Simon D. 114

Simon T. 164

Socrate 171

Soubiran A. 170

Spearman C. 164

Springer A C. 104

Staël G. de 54

Staline J. 48, 119

[183]

Steinbeck ! 157

Steiner R. 78

Stendhal 5

Stern F. 84

Storm T. 16, 19, 78

Strasser G. 115

Sutter J. 13

Tagore R. 112

Tambarin M. 26

Thies H. 74

Tieck L. 109

Toller E. 114

Trotignon P. 77

Tselikas E. 159

Tube M. 19

Tucholsky K. 30, 31

Uhse B. 114

Ulbricht W. 48

Unruh F. von 114

Vaillant J. 25, 100

Valentin K. 31

Wagner R. 68, 69, 82, 83, 169

Wallon H. 78

Wallraff G. 104

Weber M. 95

Wedekind F. 108

Welke D. 31

Wetterwald F. 71

Wiechert E. 73, 74

Wieland CM. 109

Wittgenstein L. 71

Wolf F. 108

Zetkin C. 108

Zuckmayer C. 111

[184]



Thierry Feral lors d'une intervention publique en janvier 2006

[185]

Table des matières

Avant-propos 7

La méthode dialectique 15

Le rejet de la rumeur 16

L'horreur de la guerre 19

Le mépris du colonialisme 21

Le goût de l'aventure intellectuelle 22

La recherche de la compréhension en profondeur 24

Le refus du déni de la réalité 25

La mémoire des stigmates du passé 27

La rupture avec les clichés 28

La conjuration de l'inhumanité par la provocation 30

La primordialité du jugement 31

La méfiance à l'égard des falsifications d'une pensée 33

La survie d'un être dépend de peu de chose 34

La vigilance vis-à-vis du langage 36

La légitimité de l'abstraction en art 38

La problématique de l'être au monde 41  
Ce qui peut apparaître scandaleux n'est pas forcément à rejeter 42  
Agir comme si notre acte devait se reproduire éternellement 44

La récusation de la violence 46

La crainte de l'aveuglement idéologique 47

L'acceptation d'un au-delà du savoir orthodoxe 49

[186]

La traduction comme lieu de conflit 49

Jamais de compromission pour satisfaire une ambition 52

La fiction la plus cruelle peut se concrétiser 54

Une pensée, aussi séduisante soit-elle, ne doit pas être isolée du comportement de son auteur 56

L'amalgame est un exercice dangereux 58

Ne jamais chercher à paraître plus que ce que l'on est 61

Le langage raciste est un langage de criminel 63

La technique ne doit pas tuer l'imaginaire 64

Ce qu'est le discours dictatorial 66

Ne jamais céder au ressentiment 67

La révolte contre le pervertissement de la vie 69

La modestie face à la connaissance 71

La prudence face à la possible édulcoration d'un texte 73

La course au profit divise les hommes 75

Décoloniser l'enseignement : les sciences humaines 77

L'hypothèse la plus osée peut s'avérer pertinente mais n'est pas forcément vérité absolue 79

Toujours garder sa curiosité en éveil 81

Les personnages qu'une société adule sont symptomatiques de l'état psychologique et intellectuel de cette société 83

Hommage à Vera Schmidt 85

Le droit à la critique 88

La connaissance de l'histoire doit être le moteur d'une vie meilleure 89

On n'est pas raciste, reste que... 92

Avoir le regard fixé sur le monde 94

Non à la justice politique 96

[187]

Les « miracles économiques » n'existent pas sans le peuple 99

Les ravages psychologiques et moraux du chômage 101

*Skoteinos* ou la pensée pétrifiée 105

Pourquoi un homme se dispenserait-il des tâches ménagères ? 107

Un peu d'humilité 109

Le pacifisme 113

Résistance 115

Toujours plus loin... 118

En guise de conclusion 121

Textes cités 123

Travaux de Thierry Feral 127

« *T. Feral : un germaniste militant »* par le Docteur Hanania

Alain AMAR, psychiatre 151

Index des noms 177

[188]

[189]

**L'Harmattan, Italia**

Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

**L'Harmattan Hongrie**

Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16 1053 Budapest

**L'Harmattan Burkina Faso**

Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie

12 BP 226

Ouagadougou 12

(00226) 50 37 54 36

**Espace L'Harmattan Kinshasa**

Faculté des Sciences Sociales,

Politiques et Administratives

BP 243, KIN XI ; Université de Kinshasa

**L'Harmattan Guinée**

Almamya Rue KA 028

En face du restaurant le cèdre

OKB agency BP 3470 Conakry

(00224) 60 20 85 08

harmattanguinee@yahoo. Fr

**L'Harmattan Cote d'Ivoire**

M. Etien N'dah Ahmon

Résidence Karl / cité des arts

Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03

(00225)05 77 87 31

**L'Harmattan Mauritanie**

Espace El Kettab du livre francophone

N° 472 avenue Palais des Congrès

BP 316 Nouakchott

(00222) 63 25 980

**L'Harmattan Cameroun**

Immeuble Olympia face à la Camair

BP 11486 Yaoundé

(237)458.67.00/976.61.66

[harmattancam@yahoo.fr](mailto:harmattancam@yahoo.fr)

*Fin*

1. \* Notons qu'au tout début du XVIIe siècle, Freudenstadt était communément dénommée « Friedrichs Freudenstadt », c'est-à-dire la « cité de la joie de Frédéric ». Disciple du juriste, philosophe et économiste français Jean Bodin (1530-1596) qui préconisait le gouvernement populaire dans un État monarchique, Frédéric de Montbéliard (Friedrich von Mömpelgard) accéda au trône du Wurtemberg en 1593, à la mort de son cousin Ludwig. Luthérien (mais garantissant la liberté confessionnelle), ami d'Henri IV et d'Elisabeth lre d'Angleterre, il s'attacha à la modernisation des structures et des institutions de son duché, et particulièrement au développement du commerce et de l'industrie, en y accueillant les Juifs, les Huguenots, ainsi que de nombreux exilés politiques de l'Empire des Habsbourg. Il mourut en 1608. On trouve une présentation fort pertinente de son action dans le roman d'Astrid Fritz, *Die Tochter der Hexe (La Fille de la sorcière),* Reinbek/Hambourg, Rowohlt, 2005, chap. 17, 18,19, 20. [↑](#footnote-ref-1)
2. Henri Lefèvre, *Le Marxisme,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 111966, pp. 25-27, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-2)
3. Theodor Storm, *Ein Doppelgänger,* Stuttgart, Reclams Universal-Bibliothek, 1951, pp. 63-71, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-3)
4. Max Beckmann, *Die Realität der Träume in den Bildern,* Leipzig, Reclam, 1987, pp. 67-70, adaptation française T. F. [↑](#footnote-ref-4)
5. Helmuth Nürnberger, *Der frühe Fontane. Politik. Poésie. Geschichte. 1840 bis 1860,* Francfort/Main - Berlin - Vienne, Ullstein, 1975, pp. 238-239, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-5)
6. Jean-François Angelloz, *Le Romantisme allemand,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 1973, pp. 124-126, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-6)
7. Abel Miroglio, *La Psychologie des peuples,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 21962, pp. 82-83, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-7)
8. Thomas Serrier, *Günter Grass,* Paris, Belin, 2003, pp. 26-27, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-8)
9. Theodor Heuss, in Ernst Ludwig Ehrlich, *Geschichte der Juden in Deutschland,* Düsseldorf, Pädagogischer Verlag Schwann, 51968, pp. 93-94, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-9)
10. Ernst Bloch, *Avicenna und die Aristotelische Linke,* Francfort/Main, Suhrkamp, 21963, pp. 13-14, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-10)
11. Jean-Michel Palmier, *Berliner Requiem,* Paris, Galilée, 1976, pp. 197-198, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-11)
12. Paul-Henri Bideau, *Goethe,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 1984, pp. 106-107, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-12)
13. Sören Kierkegaard, « Le concept d'ironie », in Pierre Mesnard, *Kierkegaard,* Paris, PUF, 41970, pp. 56-57, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-13)
14. [13] Anna Seghers, *Der Mann und sein Name,* Berlin, Aufbau Verlag, 1954, pp. 7-9, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-14)
15. Hermann Bausinger, *Deutsch für Deutsche,* Francfort/Main, Fischer, 1972, pp. 141-151, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-15)
16. Paul Klee, *Théorie de l'art moderne,* Genève, Gonthier, 1968, pp. 34-46, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-16)
17. Jean-François Lyotard, *La Phénoménologie,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 51964, pp. 57-61, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-17)
18. Catherine B.-Clément, « Le sol freudien et les mutations de la psychanalyse », in *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique,* Paris, Éditions sociales, 1973, pp. 60-63, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-18)
19. Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être,* Paris, Gallimard, 1987, pp. 9-11, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-19)
20. Wolfgang Borchert, « Lesebuchgeschichten », in Wolfgang Borchert, *Draußen vor der Tür und ausgewählte Erzählungen,* Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 161962, pp. 93-94, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-20)
21. Jean-Michel Palmier, *Berliner Requiem,* Paris, Galilée, 1976, pp. 215-216, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-21)
22. Gotthold E. Lessing, *Die Erziehung des Menschengeschlechts,* Stuttgart, Verlag Freies Geistesleben, 21962, pp. 33-34, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-22)
23. Catherine B.-Clément, « Le sol freudien et les mutations de la psychanalyse », in *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique,* Paris, Éditions sociales, 1973, pp. 74-75, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-23)
24. \* Cf. *Psychologie et Marxisme,* Paris, UGE 10/18, 1971, p. 142, où P. Malrieu reproche à Freud — comme à Lacan, « trop séduit par le système freudien pour faire la critique de son idéologie » —, de ne pas avoir « assez reconnu que pour aborder l'ouverture réciproque des conduites humaines, condition essentielle de leur progrès », il est indispensable de remettre en cause les rapports sociaux. [↑](#footnote-ref-24)
25. \* Il n'est pas banal que le juge le plus pervers et le plus sanguinaire du troisième Reich (dont les méthodes expéditives rebutaient de nombreux dignitaires nazis eux-mêmes) se soit appelé Freisler. En effet, outre que ce patronyme signifie étymologiquement « cruel, féroce » (cf. latin *ferus, feralis 🡪* Feral !!!), son articulation donne *Frei-[e]s-ler,* à savoir celui *(-ler)* dont le Ça *(Es)* opère librement *(fret)* et n'est réfréné par aucun principe moral : autrement dit un *Ça*-lopard. [↑](#footnote-ref-25)
26. Adelbert von Chamisso, *Peter Schlehmil 's wundersame Geschichte,* Kehl, collection Die deutschen Klassiker, SWAN Buch-Vertrieb, 1994, pp. 25-26, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-26)
27. Jean-Michel Palmier, *Fragments sur la vie mutilée,* Paris, Sens & Tonka, 1999, pp. 12-13, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-27)
28. Françoise Giroud - Günter Grass, *Écoutez-moi. Paris, Berlin aller-retour,* Paris, Maren Sell, 1988, pp. 84-85, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-28)
29. Charles Brisset, « Amalgame ou méconnaissance ? », *Psychiatrie française,* août-septembre 1987, pp. 113-115, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-29)
30. Gottfried Keller, *Kleider machen Leute,* Stuttgart, Reclam, 1967, pp. 3-8, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-30)
31. Gotthold E. Lessing, « Die Juden », in *Lessings Werke,* vol. 7, Leipzig, Göschen'sche Verlagshandlung, 1867, pp. 38-39, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-31)
32. Perfectionné par une ribambelle d'écrivains de bas étage, mais aussi — malheureusement ! — de talent et à grande diffusion, tels Gustav Freytag *(Doit et avoir,* 1855) et Wilhelm Raabe (*Le Pasteur famélique,* 1864). [↑](#footnote-ref-32)
33. Helmut Preißler, « Als ich den Sechsjährigen », in *Stimmen der Nachgeborenen,* Berlin-Est, Verlag Neues Leben, 1961, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-33)
34. Herbert Marcuse, *Le Marxisme soviétique,* Paris, Idées/Nrf, 1963, pp. 111-113, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-34)
35. Albrecht Betz, *Der Charme des Ruhestörers : Heine-Studien ; Ästhetik und Politik,* Aachen, Rimbaud, 1997, pp. 80-82, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-35)
36. Thierry Feral, texte non publié d'une intervention à l'occasion de la soixantième commémoration de la Déportation. [↑](#footnote-ref-36)
37. R.-M. Albérès et Pierre de Boisdeffre, *Franz Kafka,* Paris, Éditions Universitaires, 1960, pp. 105-107, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-37)
38. [34] Ernst Wiechert, *La grande permission,* Paris, Le Livre de Poche, 1967, pp. 41-42, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-38)
39. Gottfried Keller, *Romeo und Julia ouf dent Dorfe,* Stuttgart, Reclam, 1966, pp. 11-12, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-39)
40. Pierre Trotignon, *Les Philosophes français d'aujourd'hui,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 1967, pp. 113-114, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-40)
41. [37] Theodor Storm, *Aquis submersus,* Stuttgart, Reclam, 1960, pp. 8-9, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-41)
42. Henry M. Brockmann, *Brockmanns gesammelte Siebenundvierziger. 100 Karikaturen literarischer Zeitgenossen,* Munich, DTV, 1967, p. 6, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-42)
43. Friedrich Nietzsche, *Le Cas Wagner et Nietzsche contre Wagner,* Paris, Pauvert, 1968, pp. 88-89, 94, 96,98, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-43)
44. Wilhelm Reich, *La Révolution sexuelle,* Paris, Union Générale d'Éditions, 10/18, 1970, pp. 344-345, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-44)
45. Gotthold E. Lessing, *Kritik und Dramaturgie,* Stuttgart, Reclam, 1966, p. 10, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-45)
46. Friedrich Nietzsche, *Vom Nutzen und Nachteil der Historié,* Stuttgart, Reclam, 1964, p. 27, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-46)
47. Max Frisch, « Überfremdung I », in *Öffentlichkeit als Partner,* Francfort/Main, Suhrkamp, 1967, pp. 100-102, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-47)
48. Michel Pédamon, *Le Droit allemand,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 1985, p. 125, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-48)
49. Otto Kirchheimer, *Politik und Verfassung,* Francfort/Main, Suhrkamp, 1964, pp. 98-100, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-49)
50. Alfred Grosser, *La République fédérale d'Allemagne,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 1963, p. 73, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-50)
51. Günter Herburger, *Flug ins Herz,* Darmstadt und Neuwied, Luchterhand, 1977, pp. 7-18, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-51)
52. Theodor Wiesengrund Adomo, « Skoteinos oder wie zu lesen sei », in *Drei Studien zu Hegel,* Francfort/Main, Suhrkamp, 41970, p. 159, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-52)
53. Hans Fallada, *Kleiner Mann* — *was nun ?,* Berlin, Rowohlt, ungekürzte Sonderausgabe, 1935, p. 322, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-53)
54. Otto Ernst, texte recopié en 1972 par une amie de Winsen an der Lune, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-54)
55. Waldemar Bonsels, *Die Biene Maja,* Stuttgart, Berlin et Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt, 1926, pp. 212-214, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-55)
56. Bodo Uhse, *Die Patrioten,* Berlin, Aufbau-Verlag, 1954, pp. 37-38, 110-111, adaptation française T.F. [↑](#footnote-ref-56)
57. Henri Arvon, *L'Esthétique marxiste,* Paris, PUF, 1970, pp. 77-78, © Droits réservés. [↑](#footnote-ref-57)
58. \* incrémentation : de l'anglais *to incrément,* 1974 ; toutefois, rappelons que le mot incrément est une variante du vocable *encrement* (1445), d'après le latin *incrementum,* développement, accroissement. [↑](#footnote-ref-58)
59. \*\* investissement : utilisé d'abord dans le domaine militaire, puis en économie, traduit en psychanalyse le terme allemand *Besetzung* introduit par Freud en 1895 (cf. J. Laplanche, J. B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse,* Paris, PUF, 81984, pp. 211-215). Déjà en 1924, Elias Canetti avait constaté avec effarement combien Freud était « entré dans l'usage linguistique » de la petite bourgeoisie viennoise (cf. *Le Flambeau dans l'oreille,* Paris, LdP/biblio, 1985, p. 140 *sq.).* [↑](#footnote-ref-59)